This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 00605613 3

LE VOYAGEUR
DE
LA JEUNESSE.

LE VOYAGEUR DE LA JEUNESSE

5373

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE;

OUVRAGE ÉLÉMENTAIRE,

CONTENANT:

1°. La Description pittoresque des divers pays;
2°. Le Tableau des mœurs, religions et gouvernemens de tous les peuples;
3°. Des notices sur ce que la nature et les arts ont de plus curieux:

orné de 64 fig. représentant les principaux peuples dans leurs costumes.

PAR PIERRE BLANCHARD.

DIXIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,

chez LE PRIEUR, Libraire, rue des Noyers, N°. 45.

1806.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK.

LE VOYAGEUR

DE

LA JEUNESSE

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Nous voici arrivés dans la contrée la plus intéressante de l'Amérique, celle qui offre enfin un peuple. Jusqu'ici nous n'avons vu que de malheureux sauvages ou d'avides colons, qui semblent vouloir dévorer cette terre étrangère. Maintenant voici des hommes policés, qui vivent sous leurs lois et dans une patrie qui se commande à elle-même. Ce spectacle fait plaisir à rencontrer sur un continent immense, qui ne présente presque rien de satisfaisant au voyageur ami de l'humanité.

Il n'est point dans notre plan de suivre les événemens qui ont séparé les Américains des Anglais, leurs anciens compatriotes, et de raconter les efforts qu'ils ont faits pour ac-

quérir leur liberté et se créer peuple particulier, indépendant : c'est ici la tâche de l'historien, et j'ai averti plusieurs fois que je ne m'occupais que des mœurs des hommes et des singularités de la nature. Quelques taxes ont été l'origine de la révolution américaine. Les colons réclamaient auprès de la métropole ; mais leurs réclamations furent méprisées, au point qu'on ne daigna pas y répondre ; alors ils prirent les armes, formèrent un congrès, et se déclarèrent indépendans de l'Angleterre, sous le titre d'*États-Unis*. La guerre commença en 1775, et ne se termina qu'en 1783, avec l'aide de la France.

Les États-Unis consistent en seize (1) états fédérés, que l'on divise en trois grandes parties : on les nomme états du *Nord*, états du *Milieu*, et états du *Sud* ; les états du Nord contiennent le *Vermont*, le *Nouveau-Hampshire*, le *Massachusset*, y compris le district du *Maine*, *Rhode-Island* et le *Connecticut* ; cette première division s'appelait, avant la révolution, *Nouvelle-Angleterre*. Les états du Milieu sont la *Nouvelle-*

(1) Dix-sept maintenant, en y comptant la Louisiane.

Yorck, la *Nouvelle-Jersey*, la *Pensylvanie*, *Delaware* et le territoire nord-ouest de l'*Ohio*. Les états du Sud comprennent le *Maryland*, la *Virginie*, le *Kentucky*, la *Caroline* du Nord, la *Caroline* du Sud, la *Géorgie*, le *Tennessée*, et le territoire du *Mississipi*.

D'après la constitution, chacun de ces états conserve sa souveraineté, sa liberté, son indépendance; ils sont unis pour l'intérêt commun, et se régissent par une constitution, à la formation de laquelle chaque état a concouru par ses députés. Les pouvoirs législatifs résident dans un congrès, composé d'un sénat et d'une chambre de représentans. Cette dernière est formée de membres choisis tous les deux ans, par le peuple des différens états, à raison d'un représentant pour 30,000 habitans. Le sénat est composé de deux sénateurs de chaque état, élus par la législature de cet état pour six ans. Les sénateurs sont divisés en trois classes, et il en sort une classe au bout de deux années, en sorte que le sénat est renouvelé par tiers tous les deux ans; le vice-président des États-Unis est président du sénat, mais n'a de voix que lorsque celles de la chambre sont également partagées. Le

congrès s'assemble au moins une fois par an, et le jour de son ouverture est le 1er. décembre.

Le pouvoir exécutif réside dans le président des Etats-Unis. Il occupe son office pendant quatre années, ainsi que le vice-président, et ils peuvent être continués indéfiniment. L'un et l'autre sont élus de la même manière par des électeurs de chaque état, ainsi qu'il est prescrit par la loi. Le vice-président remplace le président en cas de déplacement, de mort ou de démission de celui-ci. Le président est commandant en chef de l'armée, de la marine et de la milice des états. Il a le pouvoir, de l'avis et avec le consentement du sénat, de faire des traités, pourvu que les deux tiers des sénateurs présens y concourent. Il nomme les ambassadeurs, les ministres publics, les consuls, les juges de la cour suprême, et tous les autres officiers des Etats-Unis, avec le conseil et le consentement du sénat.

Le pouvoir judiciaire réside dans une cour suprême, des cours de circuit, des cours de district, et dans des cours inférieures, que le congrès peut de temps en temps ordonner et établir.

Les Etats-Unis doivent leur population à presque toutes les nations de l'Europe; on y

trouve plusieurs langages, plusieurs religions; mais les Anglais étant en plus grand nombre, y ont naturellement répandu leurs opinions religieuses et leur langue. C'est donc l'anglais qui est la langue courante; on l'y parle avec autant de pureté qu'à Londres, sur-tout dans la partie qui se nomme Nouvelle-Angleterre. Quant à la religion, il y a sur ce point entière liberté; les lois déclarent que les hommes ne doivent pas être contraints à adorer Dieu autrement que leur conscience les y porte. C'est le premier des Etats modernes qui montra cette sage tolérance; la France l'a imité, et bientôt toute l'Europe n'aura qu'une voix à cet égard.

La plupart des anciennes colonies, qui aujourd'hui forment la république américaine, semblent n'avoir été fondées que pour servir de refuge à différentes sectes religieuses persécutées en Europe. Celle que fonda *Guillaume Penn*, dans l'état appelé de son nom *Pensylvanie*, mérite une attention particulière.

Ce beau pays, connu auparavant sous la dénomination de nouveaux Pays-Bas, était au pouvoir des Hollandais et des Suédois. Le chevalier *Penn*, vice-amiral d'Angleterre,

les en chassa, et obtint, au lieu du paiement des sommes qui lui étaient dues par la couronne, la concession des terres qui formèrent depuis la Pensylvanie. A sa mort, son fils, Guillaume Penn, hérita de ces contrées, où il n'y avait encore aucun établissement. Le fils de l'amiral était alors le plus riche et le plus célèbre des *Trembleurs* ou *Quakers*. Sa secte était persécutée en Europe; il forma le projet d'aller l'établir en Amérique. Il partit donc d'Angleterre pour ses nouveaux états, avec deux vaisseaux chargés de quakers, qui le suivirent. On appela dès-lors le pays où il s'établit, *Pensylvanie*. Cet événement eut lieu en 1683. Penn, aussi sage qu'humain, commença par former une ligue avec les indigènes ses voisins, au lieu de leur faire la guerre, suivant l'atroce coutume que l'on suit encore aujourd'hui. On observe que c'est le seul traité, entre ces peuples et les chrétiens, qui n'ait point été juré et qui n'ait point été rompu. Le nouveau souverain fut aussi le législateur de la Pensylvanie. La principale et unique base de toutes les institutions de ce grand homme, est toujours la liberté civile et religieuse dans sa plus grande latitude; le premier article de son code est ainsi

conçu : « Au nom de Dieu, le père des lumières » et des esprits, l'auteur et l'objet de toute » connaissance divine, de toute foi, de tout » culte : je déclare et établis pour moi et pour » les miens, comme première loi fondamen- » tale de ce pays, que toute personne qui y » demeure ou qui viendra s'y établir, jouira » d'une pleine liberté de servir Dieu de la » manière qu'elle croit en conscience lui être » plus agréable ; et tant que cette personne » ne changera pas sa liberté en licence, et » qu'elle n'en usera pas au préjudice des au- » tres, en tenant, par exemple, des discours » sales et profanes ; en parlant avec mépris de » Dieu, de J. C., de l'Ecriture-Sainte ou de » la religion, ou en commettant quelque mal » moral, ou en faisant quelques injures aux » autres, elle sera protégée par le magistrat » civil, et maintenue dans la jouissance de la » susdite liberté. »

D'après les lois, toutes les sectes étaient non-seulement tolérées, mais tous les sectaires avaient droit au gouvernement. Aucune loi ne pouvait être faite sans le consentement des habitans. Les affaires même de simple bienveillance, qui font partie des lois de bien peu de nations, furent soumises, par Penn, à

des réglemens. Une cour, constituée exprès, devait prendre les affaires des veuves et des orphelins. Les procès ne devaient pas être sujets aux délais et aux chicanes de la loi, mais décidés par des arbitres sages et probes. Sa bienfaisance ou plutôt sa justice s'étendit jusqu'aux nations indiennes. Au lieu de profiter des droits de sa concession, il acheta de ces sauvages les terres qui lui étaient concédées jusqu'à la Susquehannah et au-delà, jugeant qu'ils en étaient les propriétaires primitifs, et qu'ils y avaient le plus ancien droit. Enfin, la colonie de Penn fut la seule où l'on consulta la justice, et la seule aussi dont l'établissement ne fit point couler de sang humain. Ses lois, fondées sur les bases solides de l'équité, sont encore en vigueur; et la Pensylvanie fut la contrée de l'Amérique qui prospéra mieux et plus rapidement. Comme elle a été peuplée d'abord par des quakers, elle en offre encore une quantité aujourd'hui; tous les voyageurs, en général, s'accordent à dire beaucoup de bien de ces sectaires. Leur tutoiement et leurs manières sans gêne, les font regarder d'abord comme des originaux, des espèces de fous, par les étrangers; mais bientôt on découvre en eux des hommes simples, francs, hospi-

taliers, et suivant une morale rigoureuse. Comme ils s'observent mutuellement, leur conduite est beaucoup plus régulière que celle des autres habitans ; et s'ils pèchent, c'est plutôt par excès que par défaut.

Puisque nous venons de parler de la Pensylvanie, nous allons décrire sa capitale, *Philadelphie*, bâtie sur le plan que Penn avait donné. Son nom rappelle une réunion de *frères et d'amis*, et lui fut donné par son fondateur. Cette ville est la plus belle des États-Unis, et sa régularité n'a rien qu'on puisse lui comparer en Europe. Elle est située à 40 lieues de la mer, en suivant le cours de la baie et de la Delaware, et à 20 en ligne directe. Elle se trouve entre deux rivières navigables, la Delaware, qui en cet endroit a plus d'un tiers de lieue de largeur, et la Schuylkill, qu'elle réunit, à environ deux petites lieues. Ces deux rivières laissent un espace de deux tiers de lieue entre elles. Selon le plan du fondateur, on devait bâtir sur les deux rives de ces deux rivières, jusqu'à ce que les maisons vinssent se joindre graduellement ; mais on a préféré de bâtir d'abord sur la Delaware, d'y former des cales ou espèces de rectangles, projetés en avant dans la

rivière, sur lesquels on a construit des maisons et des magasins. Ces jetées, qu'on nomme *warfs*, très-commodes à la vérité pour les embarcations, et où les vaisseaux se placent aussi près qu'on le desire, obstruent la communication le long du rivage du fleuve, à cause de l'irrégularité de la position des magasins, en sorte qu'il n'y a pas de quais proprement dits. La Schuylkill étant à une trop grande distance de la Delaware, la ville s'est étendue le long de cette dernière, et peut avoir une lieue de longueur, tandis que le milieu n'en a guère qu'un tiers. Presque toutes les rues se coupent à angles droits; elles sont très-larges; quelques-unes ont sur ce sens jusqu'à cent pieds, et même plus. Mais il n'y a point de place publique; le seul endroit où les citoyens peuvent se rassembler et se promener, est le jardin de la maison d'état. Cette maison est le plus bel édifice de la ville. Le corps législatif de Pensylvanie, les tribunaux, la cour suprême, les juridictions particulières y tiennnent leur séance. Le congrès y siégeait aussi avant d'aller, en 1800, à la ville fédérale de Wasingthon, qui a été fondée, dans l'intention particulière d'être le siége de cette assemblée de députés de tous les États.

La partie la plus irrégulière, où les maisons et les magasins sont plus serrés, est le bord de la Delaware. C'est là que des immondices, des débris de substances végétales et animales en putréfaction, jointes aux exhalaisons de la vase fangeuse qui se trouve exposée aux rayons du soleil à la marée basse, répandent une odeur infecte, sur-tout au commencement de la nuit. C'est toujours dans ce quartier le plus commerçant qu'a commencé la *fièvre jaune* (1). Les cimetières se trouvent aussi au milieu de la ville.

Il y a dans Philadelphie plusieurs églises élégamment bâties; un hôpital bien situé et bien administré, ce qui annonce que là au moins le pauvre est compté pour quelque chose; une maison de travail pour ceux qui sont sans ressources; une université; un collége

(1) La *fièvre jaune*, qui fait de si grands ravages dans les îles et sur une partie du continent d'Amérique, est de la nature des fièvres ardentes bilieuses, avec plus ou moins de complication de putridité gastrique. La couleur jaune de la peau qui succède ordinairement à des vomissemens, qu'on a de la peine à arrêter, et dont les matières rejetées ont souvent la couleur de marc de café, lui a fait donner dans le pays le nom de fièvre jaune. Très-souvent les hémor-

de médecine, trois marchés, et deux théâtres assez petits. D'après les usages et les mœurs du pays, on a transformé en quelque sorte ces salles de spectacles en tabagies; pendant la représentation et dans les entr'actes, on boit du vin, de la bière, on mange et l'on fume. La même coutume se trouve dans les autres villes de la république où il y a des théâtres. Un des établissemens qui mérite le plus l'attention de l'ami de l'humanité, est celui des prisons. Philadelphie, sous ce rapport, présente un beau modèle à toute la terre.

« C'est sur les lois criminelles, dit M. La Rochefoucauld-Liancourt, que la morale et la philosophie ont le plus honorablement et le plus utilement influé... Depuis 1793 le code pénal a réservé la peine de mort aux seuls meurtres commis avec malice et méchan-

---

rhagies par les ouvertures naturelles, l'extravasation du sang sous la peau et son issue par les pores de la bouche, de la langue, des lèvres, etc., ajoutent au danger, et jettent les malades dans un état déplorable. Elle a paru huit fois à Philadelphie depuis la fondation de cette ville. L'épidémie de 1793 y a emporté 4048 personnes, celle de 1797 presqu'autant, et celle de 1798, environ 5000. (*Essai sur la fièvre jaune, par Louis Valentin.*)

cetés... Les autres crimes sont punis d'une détention plus ou moins longue... Le gouverneur a le droit de l'abréger suivant la conduite des condamnés... Car si la certitude de la punition a paru aux législateurs un frein puissant pour empêcher beaucoup de crimes, l'espoir d'obtenir pardon par une bonne conduite, leur a paru un véhicule non moins propre à amener les prisonniers à un véritable amendement. Ils ont pensé que toute peine devait avoir pour objet la conversion, ou au moins l'amélioration du coupable, et devait lui en fournir les moyens... On a donc fait en sorte, 1°. Que le régime des prisons pût amener les prisonniers à l'oubli de leurs anciennes habitudes, à la réflexion sur eux-mêmes, et par elle à l'amendement. 2°. Que l'injustice, l'arbitraire, les mauvais traitemens fussent proscrits de ces maisons de pénitence ; car ils révoltent, remplissent l'ame d'irritation et d'amertume, loin de la disposer au repentir. 3°. Que les prisonniers fussent constamment employés à des travaux productifs, pour leur faire supporter les frais de la prison, pour ne les pas laisser dans l'inaction, et pour leur préparer quelque ressource au moment où leur captivité devra cesser.

» Les *convicts* ou condamnés sont de deux classes : l'une comprend ceux dont les crimes emportaient jadis peine de mort, et qui maintenant sont condamnés pour un certain temps à une réclusion solitaire; l'autre classe est celle des *convicts* condamnés pour des délits moins considérables..... L'homme condamné à la réclusion solitaire est dans une espèce de cellule de huit pieds sur six, et neuf d'élévation. Cette cellule, toujours au premier ou au second étage d'un bâtiment voûté, est échauffée par un poile placé dans le corridor qui la précède. Le prisonnier fermé par deux portes de fer en grille, reçoit le bénéfice de la chaleur, sans pouvoir mésuser du feu. Sa chambre, déjà éclairée par le jour du corridor, l'est encore plus directement par une fenêtre qui y est ouverte. Des commodités, lavées par une eau courante à volonté, sont dans chacune. Les précautions pour la salubrité sont entières. Ces cellules sont, ainsi que le reste de la maison, blanchies deux fois par an. Le prisonnier est couché sur un matelas et fourni de couvertures. Là, éloigné de tous les autres, livré aux réflexions et aux remords, il n'a de communication avec personne; il ne voit même le

porte-clef qu'une fois par jour, quand il lui apporte une espèce de *pudding* grossier, fait avec de la farine de maïs et de la mélasse. Ce n'est qu'après un certain temps qu'il obtient la permission de lire, s'il la demande, ou de travailler aux objets compatibles avec son étroite réclusion.

» Le *convict* dont la sentence ne porte point la clause de *solitary confinement* (reclusion solitaire), est, à son arrivée, mis avec les autres.... Le travail qui lui est donné est proportionné à ses forces et à sa capacité. Il y a dans la maison des métiers de tisserands, des établis et des outils de menuisiers, des boutiques de cordonniers, de tailleurs, etc. Les *convicts* de ces professions peuvent s'y livrer. Les autres sont employés à scier du marbre, à le polir, à faire des copeaux de bois de cèdre, à broyer du plâtre, à carder de la laine, etc. Chacun est payé à raison de son travail. Le marché est fait entre le concierge et les entrepreneurs de la ville pour chaque sorte d'ouvrage et en présence du *convict*. Celui-ci doit payer sa nourriture, sa part de l'entretien de la maison, de la location des outils. Ce prix va de douze à quinze pences, et l'homme le plus vieux ne travail-

lant qu'à éplucher des étoupes, peut en gagner vingt à vingt-deux. Il y a des hommes qui gagnent plus d'un dollar par jour...

» Les chambres où couchent les prisonniers sont bien aérées, tenues proprement, et contiennent une douzaine de lits garnis de matelas, de draps et de couvertures : chacun a le sien. A la pointe du jour, ils en sortent pour n'y rentrer qu'à la nuit close. Alors ils y sont renfermés sans lumières. Dans les grands froids, on leur donne quelques bûches. Le bâtiment étant voûté, ils n'y peuvent mettre le feu.... Le matin, avant de commencer le travail, les *convicts* sont obligés de se laver les mains et le visage. En été ils se baignent, deux fois par mois, dans un bassin creusé au milieu de la cour pour cet usage.... Ils changent de linge deux fois par semaine.

» Toute espèce de conversation suivie est interdite aux prisonniers entr'eux ; ils ont seulement la liberté de se parler pour les besoins mutuels qu'ils peuvent avoir l'un de l'autre dans leurs ouvrages, et sans jamais s'appeler en criant. A table, le même silence leur est prescrit. Leur déjeuner et leur souper est un pudding de farine de maïs et de mélasse. A dîner, une demi-livre de viande, des

légumes, une demi-livre de pain. Leur boisson est de l'eau, jamais de liqueurs fermentées. Le régime tend par tous les moyens à rafraîchir le sang du prisonnier, à le rendre plus calme et meilleur. Les rires, les chants, les cris lui sont interdits, non-seulement comme des disconvenances, mais aussi comme des secousses qui ébranleraient ses organes, et les sortiraient de la quiétude parfaite où l'on veut le tenir pour en faire en quelque sorte un nouvel être.

» Les geoliers, les porte-clefs sont sans armes, sans chiens ; il leur est même défendu de porter une baguette, car ils pourraient, dans un moment d'impatience, en frapper un prisonnier, et le système de calme et de justice exacte, dont on espère tant de bien, en serait dérangé....

» Le dimanche, les prisonniers assistent à un sermon et à une lecture faite par un ministre que son zèle y amène : n'importe à quelle secte il appartient. La liberté de religion est entière dans la prison. Cependant, comme presque tous les habitans de l'état sont chrétiens, la lecture est la Bible....

» Douze inspecteurs sont chargés de l'administration de la prison. On en renouvelle

la moitié tous les six mois, afin de ne pas fatiguer les mêmes citoyens par les soins pénibles que ces fonctions exigent. Mais s'ils y consentent, ils peuvent être continués. Ils font dans la prison de fréquentes visites pour voir si tout est en ordre. La plupart d'entr'eux sont quakers. On ne peut méconnaître que c'est à cette société qu'est dû, en plus grande partie, l'établissement et le succès de ce nouveau régime.

» Un d'entr'eux (*Caleb Lownes*), en a presqu'à lui seul tout l'honneur. La doctrine de *Beccaria* et d'*Howard* (1) a promptement germé dans son cœur tout humain. C'est lui qui a principalement animé ses frères de l'espérance de son exécution. C'est lui qui a provoqué le changement de régime dans les

---

(1) *Beccaria* a composé dans la langue italienne, qui est la sienne, un *Traité des délits et des peines*, rempli de vues sages et humaines. *Howard*, anglais, dévoré du zèle de l'humanité, a voyagé dans l'Europe et dans les autres parties du monde, pour visiter les prisons et connaître leurs différens régimes. La relation qu'il a donnée de ce voyage philantropique serait un véritable bienfait pour les hommes, s'ils savaient effectivement pratiquer le bien qu'on leur présente à faire.

prisons, qui a proposé d'y substituer la douceur, la fermeté et la raison, aux fers et aux coups; qui s'est laissé patiemment traiter de visionnaire sans ralentir ses démarches, dans l'entière confiance du bien que sa persévérance opérerait. C'est lui dont le zèle infatigable, intéressant à sa cause tous ceux qu'il croyait pouvoir l'aider dans sa réussite, a obtenu de la confiance de la législature, ces lois, je ne dis pas seulement de bienfaisance, mais de justice stricte, de politique bien entendue. C'est lui enfin qui, consentant à être élu inspecteur à chaque nomination, est l'agent principal de cette œuvre respectable de raison et d'humanité. Que Dieu bénisse cet homme de bien !...

» Les inspecteurs ont la faculté de présenter au gouverneur des pétitions pour obtenir la grace d'un prisonnier, et ils en usent quand ils se croient assurés de l'amendement du *convict*, qu'il a amassé quelqu'argent par son travail, ou qu'il a dans sa famille des moyens de subsister. Il en est qui, après une détention de six mois, sont sortis avec 50 gourdes de gain réel. Le gouverneur ne refuse jamais la grace à la demande des inspecteurs; le meurtrier même peut espérer de

l'obtenir, mais jamais sans que sa pétition soit signée des parens et amis de la victime de son crime. Les inspecteurs usent peu de cette faculté pour les *convicts* de cette classe. Ils en usent sobrement pour les autres; mais enfin chacun des détenus sait qu'ils peuvent en faire usage; et son cœur, entretenu par l'espoir, voit un intérêt à devenir meilleur. Qui conduira-t-on jamais sans l'espérance et la crainte?

» Les *convicts*, en sortant de la prison, reçoivent l'appoint du produit de leur travail, en argent, si les inspecteurs supposent qu'ils n'en feront pas un mauvais usage, ou en vêtemens, s'ils n'inspirent point cette confiance. Quelques-uns en disposent pendant le temps de leur détention, pour le maintien de leur famille; et tel est l'effet admirable de ce nouveau régime, que sur cent *convicts* qui sortent de la prison, ou par grace, ou après leur temps expiré, deux n'y sont pas ramenés pour récidive : tandis que dans l'ancien système, les prisons étaient peuplées de criminels d'habitude, qui n'en sortant, comme en Europe, qu'avec quelques vices de plus, n'usaient de leur liberté que pour commettre de nouveaux crimes, et étaient ramenés sans cesse dans les fers, jusqu'à ce

qu'ils terminassent leur vie sur l'échafaud. » (*Voyage dans les États-Unis, par* M. DE LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT.)

New-Yorck, dans l'Etat de la Nouvelle-Yorck, est la seconde ville de l'Union, et la plus belle après Philadelphie. On estime qu'elle est aujourd'hui peuplée de plus de 50 mille habitans. Elle s'augmente, elle s'embellit avec une rapidité étonnante. Aux avantages que lui ont donnés les circonstances passagères de l'Europe qui ont enrichi son commerce, elle joint celui d'être, après Boston, le port de toute l'Amérique le plus avancé à l'est, d'être le plus voisin de la mer, et de n'avoir jamais son entrée fermée par les glaces.

New-Yorck est bâtie à l'extrémité de l'île *Manhattan*, connue aujourd'hui sous le nom de l'île de New-Yorck. Cette île, longue de 15 milles, large de 3, au point où elle l'est le plus, est formée par la rivière du Nord et par la rivière de l'Est. La partie de la ville la plus voisine du fort a été brûlée par les Anglais en 1773; elle a été rebâtie, et c'est aujourd'hui la plus belle. La ville ancienne avait été construite sans plan régulier; ainsi au quartier près que l'incendie a obligé de rebâtir, toutes les rues sont petites et tortueuses;

les trottoirs très-étroits, et qui ne se trouvent pas même dans toutes, sont rétrécis encore par des portes de caves, et des perrons de maisons qui en occupent la plus grande partie, et en rendent l'usage très-incommode pour les promeneurs. Quelques belles maisons de briques se trouvent dans ces rues étroites : mais on y en voit un plus grand nombre de vilaines, bâties en bois, et toutes, ou en partie, petites et basses; beaucoup d'entre elles portent encore l'empreinte du goût des Hollandais, qui sont les fondateurs de cette ville.

La partie nouvelle, bâtie près de la rivière du Nord, et parallèlement à son cours, est infiniment plus belle; les rues sont généralement droites, larges, s'entre-coupant à angles droits. Il n'est peut-être pas dans aucune ville du monde, dit M. La Rochefoucauld, une plus belle rue que *Broadway* : sa longueur est de près d'un mille, et doit être encore prolongée; sa largeur est de plus de 100 pieds, et la même par-tout. Le plus grand nombre des maisons y est en brique, et beaucoup sont de la première beauté. Cette rue magnifique est terminée à une de ses extrémités, par une jolie place, en arrière de laquelle est la

maison du gouverneur de l'Etat. Depuis cette maison jusqu'à la rivière, est un vaste espace, qui sert de promenade publique, et qui, en terrasse sur la rivière du Nord, et *en retour* sur celle de l'Est, vis-à-vis Long-Island, étend sa vue jusque sur les *Narrows*, qui forment du côté de la mer l'entrée de la rade. Ainsi, de cette promenade, l'œil embrasse à-la-fois tous les débouchés de ce grand port, et voit arriver et sortir les bâtimens qui alimentent son commerce. Cette promenade, connue sous le nom de *la Batterie*, pourrait devenir plus agréable par une plantation d'arbres; mais, telle qu'elle est, sa position la met au-dessus de toute comparaison avec quelque promenade que ce soit.

Il y a trois marchés à New-Yorck, mais tous trois petits, étroits, fort inférieurs à ceux de Philadelphie, tant pour la dimension que pour la propreté et le bon ordre. On remarque plusieurs édifices publics, parmi lesquels on en compte vingt-un destinés au culte des différentes religions. Celui de la Trinité et celui de Saint-Paul, sont les plus vastes et les plus élégans, sur-tout dans la construction des clochers. Le plus bel édifice est *Fédéral-Hall*, où Washington et le congrès prêtèrent ser-

ment pour le commencement de la constitution fédérale, le 30 avril 1789. Le collége de Columbia, appelé autrefois le collége du Roi, situé à environ 150 toises de la rivière du Nord, renferme l'université, qui est composée de la faculté des arts et de la faculté de médecine. On y trouve un cabinet d'anatomie. Il y a un autre collége à Schenectady, nommé collége de l'Union. L'hôpital est un bâtiment assez spacieux, où les malades trouvent des secours et les étudians des instructions. On trouve aussi un muséum d'histoire naturelle, dans un bâtiment isolé, sur une petite place près de la rivière de l'Est. New-Yorck possède une société savante pour l'avancement des arts, de l'agriculture et des manufactures; une société pour la manumission et la protection des esclaves, une société de marine, une de médecine, une pour l'instruction et l'assistance des émigrés, dix loges de francs-maçons et une salle de spectacle. L'esprit de bienfaisance s'est particulièrement manifesté parmi les habitans de cette ville, à l'égard des malheureux colons réfugiés qui avaient échappé aux massacres de Saint-Domingue, en 1793. Les habitans leur ont accordé une somme de 11,624 dollars, et la législature, 11,650;

ce qui fait une somme totale de 132,970 fr. Des maisons ont été louées pour recueillir, dans les premiers momens, les plus dénués de ressource; on les a vêtus, chauffés, etc. D'autres ont reçu par semaine, depuis 6 jusqu'à 12 dollars, jusqu'à ce qu'ils aient pu trouver à s'occuper ou à repasser en France. Les habitans de New-Yorck sont de presque toutes les nations; il règne parmi eux plus d'agrément et moins de monotomie qu'à Philadelphie.

Nous allons donner aussi la description de *Boston*, capitale de l'Etat de Massachussets et de la Nouvelle Angleterre; c'est la troisième ville des Etats-Unis. Elle est dans une presqu'île; mais la langue de terre, large de peu de toises, qui l'attache au continent, pourrait aisément et promptement être coupée, si la sûreté de la place le requérait; elle est d'ailleurs tellement entourée de la mer, que le plus court des deux points par lesquels on y arrive, est long de plus d'un tiers de mille. Son havre, de la profondeur de quatre à cinq milles, sur une largeur plus grande encore, est rempli d'îles qui forment un aspect d'autant plus agréable, que presqu'aucune d'elles n'est absolument

plate. Les deux plus considérables, connues sous le nom de *Castel-Island* et de *Governor's-Island*, distantes l'une de l'autre d'un demi-mille, forment entre elles le seul passage pour les vaisseaux d'une certaine force, réduit à une largeur trois fois moindre par la direction du canal. Ces deux îles bien fortifiées, empêcheraient l'approche des vaisseaux, et mettraient la ville dans une entière sécurité.

La ville, bâtie sur deux ou trois collines et dans les petites gorges qui les séparent, a peu d'étendue : elle n'a aucune régularité dans ses rues, et cependant elle est fort agréable. Les maisons y sont jolies et propres ; le nombre de celles qui ont des jardins est considérable ; beaucoup ont de très-belles vues. Les mœurs des habitans sont douces et hospitalières ; elles tiennent à celles d'Angleterre. La plupart de ces riches habitans ont des maisons de campagne, à quelque distance de la ville, où ils passent l'été. Un étranger est promptement en connaissance avec tout le monde, promptement invité partout, avec un air d'obligeance qui ne lui permet pas de douter de la sincérité de l'invitation. Les femmes, en général, sont jolies.

On porte le nombre des habitans à 20,000 environ. Boston contient plusieurs édifices publics, deux théâtres, une belle maison d'Etat et un marché très-abondamment pourvu. Le mail, vers le côté oriental, est une promenade très-agréable, de 600 toises de longueur, ornée de deux rangs d'arbres.

Cette ville a été bâtie en 1631, par les habitans de Charlestown, qui l'appelèrent *Trimountain ;* les Indiens la nommèrent *Shaumut.* Elle a enfin reçu son nom par respect pour M. *Cotton*, ministre de Boston en Angleterre, et ensuite ministre de la première église qui fut bâtie dans la nouvelle ville. Boston s'honore d'avoir donné naissance au célèbre *Francklin :* une place et le monument qui y est érigé portent son nom. La petite ville de Charlestown fait en quelque sorte partie de Boston ; elle n'en est du moins séparée que par la rivière de Charles, et communique avec elle par le pont qui est sur cette rivière.

Boston commerce avec l'univers entier. Ce caractère entreprenant en navigation, généralement accordé aux Américains, semble être plus particulièrement encore le partage des habitans de la Nouvelle-Angleterre. Quoique

le commerce d'un grand nombre de ports de l'Etat de Massachussetts, au nord et au sud de Boston, se soit depuis plusieurs années accru, et qu'il soit de la même nature que celui de Boston, on assure que le commerce de cette ville, loin d'en avoir souffert, a augmenté lui-même depuis plusieurs années, et qu'il n'a jamais été dans un état plus florissant. Des bâtimens vont sur la côte de l'Amérique Septentrionale, dans la mer Pacifique, à la Chine, et dans toutes les contrées où le commerce peut les attirer.

Ce que nous venons de dire des trois premières villes de l'Union, suffit pour donner une idée de celles qui viennent ensuite. En général, la côte, jusqu'à une certaine distance, dans l'intérieur, en contient un grand nombre. On voit par-tout l'activité d'un peuple nouveau, qui chaque année augmente ses richesses et embellit la terre qu'il a choisie pour sa patrie. Tous les environs de ces grands établissemens sont bien cultivés, et offrent cette vue que l'on retrouve dans nos plus belles contrées de l'Europe. Mais ce serait se faire une fausse idée des États-Unis, si l'on s'imaginait qu'on retrouve par-tout la même culture, la même population et le même aspect.

Les côtes ont dû naturellement fixer les premiers colons ; on s'étendit ensuite dans les terres : ainsi, les derniers établissemens, plus éloignés des côtes, sont loin d'être aussi avancés que les premiers. Les côtes présentent un pays riche, peuplé, policé ; mais l'extrémité opposée est encore une terre sauvage, couverte de forêts antiques, et où l'on ne trouve que de loin en loin de misérables habitations, dont les possesseurs ont souvent à craindre les bêtes féroces et les peuples indigènes. Quand un homme qui a peu de ressource veut former une habitation, il obtient de l'Etat où il veut s'établir, un certain nombre d'acres de terre (1) dans des cantons encore inhabités. L'acre lui revient à un dollar, et très-souvent à beaucoup moins (2). Le nouvel habitant commence par construire une demeure avec des troncs d'arbres qu'il réunit ; ce n'est qu'une mauvaise case, mais cela lui suffit pour le présent. Il abat ensuite tout le bois qui couvre la terre qu'il veut défricher, laboure et ensemence. S'il a du courage, de l'activité et quelques moyens, en deux ou trois ans il améliore tellement ses biens, que souvent il trouve à vendre

(1) L'*acre* vaut un peu plus d'un arpent.

(2) Le *dollar* vaut un peu plus de 5 francs.

20, 30 et 40 dollars l'acre qui ne lui en a coûté qu'un. Si le lieu est agréable, bien situé, si le sol est bon, il a bientôt des voisins; le désert s'anime; voilà un village, ensuite un bourg, et enfin une ville : c'est quelquefois l'affaire de cinq à six ans. Mais souvent aussi l'habitant reste seul et dans la misère; cela dépend des circonstances; et dans l'intérieur des Etats, on rencontre ainsi nombre d'habitans isolés, qui semblent n'avoir formé d'établissemens que pour recueillir quelques voyageurs, et annoncer la prise de possession de ces contrées. Dans le cours de notre révolution, beaucoup de Français se sont retirés dans les Etats-Unis; une partie des colons de Saint-Domingue s'y sont réfugiés, pour éviter la mort qui les poursuivait dans cette île. Il faut dire, en passant, que les Américains ont eu pour ces infortunés toutes sortes d'égards, ont soutenu ceux qui étaient totalement ruinés, et ont favorisé les établissemens de ceux qui en formèrent. Parmi ces établissemens de nos malheureux compatriotes, il en est un qui se présentait avec un caractère remarquable : c'est *Asylum*.

Il est situé sur la rive droite de la Susquehannah, dans l'Etat de Pensylvanie. MM.

Talon et *de Noailles*, arrivés d'Angleterre avec plus d'espérance que de moyens réels de fortune, se sont crus en état d'acheter 200,000 acres de terre, de les mettre en valeur et de les peupler. Leur intention était d'offrir un *asyle* aux Français, que le malheur ou quelqu'autre circonstance avait éloignés de leur patrie. Malheureusement leurs moyens n'étaient pas assez considérables; ils furent contraints de s'arrêter au milieu de leur louable entreprise. Ils avaient commencé cet établissement dans les premiers mois de 1794; M. La Rochefoucauld-Liancourt qui y passait quinze mois après, y trouva déjà 30 maisons de bâties, des terres bien défrichées, quelques tavernes (espèces de cabarets), deux *stores* (magasins où l'on trouve toutes sortes de marchandises), et tout en fort bon train. Quelques encouragemens eussent porté rapidement cette ville naissante à un certain degré de splendeur. « L'esprit des colons est bon, dit le voyageur que nous venons de citer; chacun est bien franchement occupé de ses affaires, laboureur, tavernier, teneur de store, comme si c'eût été son état toute sa vie. Les terres sont assez bonnes, le pays sain; presque tous les élémens d'une colonie

prospère se trouvent à Asylum, avec la probabilité que ces heureuses dispositions profiteront. » M. Liancourt donne les noms des principaux colons français; tous avaient été riches; à l'époque dont il parle, ce n'était plus que des laboureurs et de fort petits marchands.

Le *Kentucky*, l'un des Etats de l'Union, est un exemple frappant de la rapidité avec laquelle quelques établissemens se forment en Amérique. Cet état, commencé vers 1770, et aujourd'hui divisé en 14 comtés (1), est borné au nord-ouest par la belle rivière de l'Ohio; à l'ouest, par celle de Cumberland; au sud, par l'état de Tennessée; à l'est, par la rivière Sandy, et par une ligne tirée du sud de sa source jusqu'aux limites septentrio-

(1) Un de ces comtés porte le nom de *Lafayette*; il y a dans un autre état une ville du même nom. C'est l'occasion de dire que M. Lafayette, qui, comme l'on sait, a commandé les troupes françaises dans la révolution américaine, jouit dans les Etats-Unis de la plus haute réputation et d'une estime universelle. Quand on porte un *toast* en l'honneur de Washington, dit M. de Liancourt, le second est en celui de M. Lafayette. On le désigne communément sous le titre de *marquis*, sans ajouter son nom.

nales de la Caroline du Nord. Cette vaste étendue de terre, aujourd'hui bien cultivée, fut découverte en 1754 par un nommé *Macbride*. *Nathaniel Henderson* fut le fondateur de cette colonie. Voici ce que dit de cet homme, digne d'attention, *Smith*, qui voyageait dans les Etats-Unis en 1784. « L'extrême indigence de son père ne lui avait pas permis de donner à son fils les premiers élémens de l'éducation : à 20 ans il ne savait encore ni lire, ni écrire. Il doit à une étude infatigable, soutenue par les plus heureuses dispositions, l'éducation et la science qu'il possède. Il commença par avoir l'emploi subalterne de commissaire; ensuite il parvint à celui de shérif; puis il obtint la permission de plaider comme avocat dans une cour inférieure de la province, et de là dans la cour supérieure, ou haute-cour de judicature. Quoique les orateurs de cette cour puissent le disputer à celle de Westminster, cependant il s'y distingua bientôt; son génie supérieur brilla avec le plus grand éclat. Il était en même temps homme de plaisir, facétieux, plein d'aménité et d'enjouement.

» Il était encore jeune lorsqu'il obtint la place de chef de justice de la Caroline Septen-

trionale.... Il fit de grandes acquisitions, et monta sa dépense bien au-dessus de ses facultés; mais son génie actif et ardent lui suggéra des ressources, qui élevèrent son nom et sa fortune au-dessus des autres citoyens. Sous le prétexte de faire un voyage dans les terres, il partit avec deux fourgons chargés de marchandises de peu de valeur, comme armes à feu, liqueurs, étoffes de laine, etc. Il arriva avec ces provisions chez les *Chérokées*, nation indienne. Il fit un traité avec les chefs du pays, pour acquérir une possession considérable, qui peut égaler un royaume par son étendue, dans un beau climat, dont le sol riche et fertile, renfermé entre les rivières de Kentucki, de Chérokée et de l'Ohio, contient plus de 100 milles carrés. Il en garda le secret jusqu'à ce que la transaction eût été approuvée et ratifiée avec toutes les formalités, par la nation assemblée. Alors il engagea des habitans de toutes les provinces à venir peupler sa nouvelle colonie; il leur vendit des terres à des conditions très-avantageuses, et leur proposa d'y établir des lois et un gouvernement particulier, qui fussent favorables à leurs établissemens, et se démit aussitôt de son office de principal juge du banc. Par ce moyen,

M. Henderson vit naître sa nouvelle colonie, qui devint nombreuse et redoutable. Il en fut le chef, le gouverneur, et même le législateur. Il forma un code de lois qui eut pour base l'état actuel de la colonie, et qui fut adapté au climat. En vain les gouverneurs anglais fulminèrent des arrêts de proscription contre lui et ses habitans; en vain ils offrirent des récompenses pour le prendre; en vain ils firent promulguer la loi qui défend à tout particulier de former aucun établissement chez les nations indiennes, et même d'y acquérir des possessions sans l'assentiment des gouverneurs et des assemblées; son établissement n'en devint pas moins florissant. »

En 1790, il y avait 73,677 habitans, y compris 12,430 esclaves. En 1796, on évaluait le nombre total à 150,000. Cette colonie forma, en 1792, un Etat séparé, qui fut admis dans la confédération générale, après que ses habitans eurent formé leur constitution et divisé les pouvoirs de leur gouvernement en législatif, exécutif et judiciaire. Le siége du gouvernement fut établi à *Francfort*, la capitale, ville florissante, régulièrement bâtie, et située sur la rive nord de la Kentucky. Ce pays, en général, peut être comparé à un

enfant naissant, dont l'accroissement rapide acquiert les dimensions d'un géant. La libre navigation de l'Ohio et du Mississipi, dont les citoyens du sud-ouest jouissent depuis le traité fait entre les Etats-Unis et l'Espagne, en 1795, et qu'ils regardaient comme le principal objet de leurs desirs, ne peut que contribuer à accélérer leur prospérité.

L'élévation rapide du Kentucky fait connaître l'activité des esprits, dans ces terres nouvellement habitées par des hommes industrieux. La pauvreté et le desir d'acquérir conduisent ordinairement dans ces déserts, où le travail est d'une nécessité indispensable; on veut d'abord se mettre à l'abri du besoin, ensuite accroître ses premières richesses; les succès encouragent, l'habitude du travail est prise, et la félicité publique s'augmente rapidement des soins assidus et simultanés de tous les habitans. Ce desir de se former une fortune dans une terre étrangère, et les émigrations de l'Europe, finiront par peupler entièrement l'Amérique. Les rivages de l'océan du Sud, opposés à ceux qu'occupent les Etats-Unis, auront aussi des habitans actifs, industrieux, et l'intérieur de ce vaste continent verra sortir de simples établissemens, de nou-

veaux empires, qui égaleront et surpasseront peut-être ceux de l'ancien monde.

Les Etats-Unis ont offert un grand exemple, et donné une forte impulsion à tout ce qui les entoure : leur félicité excitera l'envie des colonies qui dépendent de l'Europe, et il n'est pas difficile de prévoir qu'un jour elles s'en détacheront pour ne dépendre que d'elles-mêmes. L'Amérique du Nord, quoique moins favorisée de la nature que celle du Midi, semble cependant destinée à jouer la première un grand rôle. La paresse des Espagnols et leur mauvaise politique, aussi long-temps qu'elles écraseront les plus belles contrées du monde, les réduiront à une nullité forcée. Tant qu'on ne tient un immense pays que pour arracher l'or qu'il contient, et convertir de misérables sauvages qui ne comprennent pas ceux qui les prêchent, que peut-on faire de ce pays, sinon un désert, une terre où l'on ne s'arrête un instant que pour l'appauvrir encore ? Si les missionnaires et les Espagnols couvraient le monde, il faudrait, avant un siècle, que la moitié du genre humain périt. La paresse et le fanatisme sont plus qu'il n'en faut pour produire un pareil effet : l'activité et

la liberté de conscience suffisent pour réparer tous les maux.

Cette liberté religieuse, qui a donné naissance à plusieurs États de l'Union, a aussi beaucoup contribué à leur accroissement. L'intolérance tyrannique exercée en Europe jusqu'à notre temps, a poussé des milliers de familles dans l'Amérique. Auraient-elles été porter leur industrie sur les bords enchantés du Pérou, et dans les plaines magnifiques du Brésil? elles s'en sont bien gardées : l'inquisition était là pour les épouvanter, et elles ont mieux aimé aller chercher la liberté de prier Dieu selon leur cœur, dans des déserts et des forêts qui semblaient inhabitables. Qu'il existe un coin de terre où l'industrie puisse espérer le prix de ses soins, et où la liberté assure à l'homme ses véritables droits; ce coin de terre deviendra bientôt un florissant empire. Le contraire aura lieu avec des maximes contraires; et si les Espagnols ont de beaux établissemens, c'est que la nature les a servis, malgré leur caractère et leurs préjugés.

La liberté religieuse qui règne dans les Etats-Unis, les a rendus, comme nous disons, le rendez-vous de toutes les sectes du christianisme; mais malgré cette multitude d'opinions,

on vit en paix, on se respecte les uns les autres. Il est vrai que l'on s'y damne mutuellement, tout comme en Europe ; mais cela n'empêche pas qu'on ne soit bons voisins, et que l'on ne fasse des affaires ensemble. Voir un extravagant qui élève une nouvelle manière de penser, ou un fourbe qui veut vivre aux dépens de ses prosélytes, sont les choses du monde les plus communes en Amérique ; on n'y prend seulement pas garde. M. La Rochefoucauld-Liancourt a rencontré une femme de ce genre qui mérite qu'on en rapporte quelque chose ; ce sera en même temps faire connaître jusqu'à quel point on peut user de la liberté religieuse dans ces contrées. Laissons parler le voyageur qui nous donne ce trait.

« Friends - Mill est une petite réunion de maisons, qui tire son nom de l'établissement des *Friends* (Amis) ou Quakers. Il se trouve vers le centre de ce qu'on appelle le *settlement* des Quakers, dans l'état de New-Yorck.

» Une certaine *Gemaima Wilkinson*, de la société des Quakers, née à Rhode-Island, montrant assez de zèle dans sa religion pour avoir été admise dès l'âge de vingt ans dans les assemblées que tient cette société toutes les semaines, tous les mois, et tous les trois

mois, pour régler les affaires de leur église, et inspecter la conduite des frères, se crut appelée à une plus haute destinée, et forma le projet de devenir chef de secte. Un jour, dans une longue et dangereuse maladie, elle eut ou feignit d'avoir une léthargie, telle que ses parens la crurent morte. Elle était depuis plusieurs heures dans cet état; on se préparait à l'enterrer lorsqu'elle se leva brusquement sur son séant, demanda des habits, se dit ressuscitée, et avoir abandonné dans ce dernier accès tout ce qu'elle avait de substance matérielle, n'en être sortie qu'avec la spirituelle, que comme une essence divine; se rendit à la prochaine assemblée, y parla en inspirée, et se fit dès-lors quelques sectaires.

» Bientôt désapprouvant quelques formes de la religion quaker, d'autres disent se montrant infiniment *Tory* au commencement de la guerre de la révolution, et favorisant le parti anglais, sous le prétexte de parler contre la guerre d'après la doctrine des *amis*, elle fut admonestée dans une assemblée; c'est tout ce qu'elle voulait. Elle continua ses sermons et sa conduite, fut chassée des assemblées, ce qu'elle desirait plus particulièrement encore; et alors, sous le prétexte de la per-

sécution, elle se fit des prosélytes et des ennemis. Par-tout où elle se présenta, les Quakers la virent avec inquiétude, et les autres comme une folle. Elle appela cette disposition des esprits, *persécution*. Ses amis s'en accrurent; et quand elle fut sûre d'en avoir un assez grand nombre disposés à la suivre, elle leur proposa de fuir ces lieux d'intolérance, et d'aller s'établir dans une place où ils pussent suivre tranquillement leur culte.

» Les environs du lac *Seneca* et du lac *Crooked* furent choisis pour cet établissement; elle emmena avec elle une trentaine de familles, et en reçut une vingtaine d'autres.

» Nous avons vu cette Gemaima, nous avons été à son *meeting;* il se tient dans sa maison; nous l'avons trouvée remplie par une trentaine d'hommes, de femmes et d'enfans. Gemaima était debout, à la porte de la chambre où elle couche, un tapis sous ses pieds, un fauteuil derrière elle, vêtue d'une espèce de robe de chambre d'homme, une veste et un jupon, le tout blanc; ses cheveux étaient noirs, coupés courts, peignés avec soin, plats, seulement avec trois espèces de boucles par derrière; elle avait un col d'homme, et une cravate de soie blanche, nouée avec une

négligence affectée; elle prêchait avec plus de facilité, au moins dans l'élocution, que les autres Quakers que j'ai entendus; mais les mêmes répétitions, les mêmes phrases de mort, de péché, de repentance. C'est, dit-on, une femme de quarante ans; elle semble n'en avoir que trente; d'une structure moyenne, d'une belle figure, d'une grande fraîcheur, de belles dents, de beaux yeux. — Elle étudie ses mouvemens, en prêchant, veut paraître simple, mais semble étudiée. Auprès d'elle, dans sa chambre, était son amie miss *Rachel Millers*, fille de vingt-huit à trente ans, sa sectatrice, son admiratrice, sa dévouée. C'est en son nom que s'achètent toutes les terres dont jouit Gemaima, et qui sont dues à la séduction, à l'influence qu'elle exerce sur l'esprit de ses sectaires, à son adresse à les capter.

» Gemaima ou plutôt l'*amie*, c'est ainsi qu'on l'appelle, parle pauvreté, renoncement aux biens de ce monde. Quand on lui parle de sa maison, elle dit: *c'est la maison où je loge*. Cependant cette maison, toute construite qu'elle est de troncs d'arbres, est aussi bonne, aussi bien arrangée qu'elle puisse l'être; sa chambre est propre avec recherche,

et est plus près de ressembler au boudoir d'une jolie femme qu'à la cellule d'une religieuse : miroir, montre, fauteuil, bon lit, bassinoire, écuelle d'argent ; son jardin bien tenu, sa *spring-house* (1) pleine de lait, de fromage, de beurre, de viande fraîche et de venaison.

» L'hypocrisie se manifeste dans tous ses discours, dans ses actions, dans son maintien, dans sa manière apprêtée de se servir de ses yeux. Elle parle peu sans citer la Bible, sans rappeler à l'idée de la mort, à la nécessité de se réconcilier avec Dieu ; et elle est haineuse pour tout ce qui n'est pas de sa secte, et elle brouille les familles, et elle enlève les successions aux héritiers naturels... Pour ses sectaires dont le nombre est bien diminué, c'est la prophétesse, un être indéfinissable ; ce n'est plus Gemaima Wilkinson, c'est un esprit qui a un nom particulier, mais ce nom doit même être un secret pour tout ce qui n'est pas vrai croyant ; c'est l'*amie univer-*

(1) Petit bâtiment très-commun en Amérique, où le lait, le beurre, la viande fraîche, sont conservés. Il y passe toujours un courant d'eau, ce qui le fait appeler *spring-house* (maison de source.)

selle. Six à sept filles, d'âge différent, toutes jeunes et jolies, la servent à l'envi, pour avoir le bonheur d'approcher de cette essence divine. Ses champs, ses jardins sont défrichés, labourés par des *amis* qui quittent leur ouvrage, leurs propres champs, pour cultiver, soigner les siens; et l'*amie universelle* se laisse servir avec complaisance, les ravit par un mot de bonté, soigne sa santé, sa fraîcheur, et attache d'autant plus ses fidèles, qu'elle sait les tenir toujours à une grande distance.

» Après son sermon, elle nous a priés à dîner. L'espoir de la voir de plus près, nous a déterminés à accepter; nous ignorions qu'il entre dans le rôle qu'elle s'est prescrit, de ne manger avec personne: elle nous a quittés et a fermé sa chambre; là, elle et son amie ont mangé longuement un bon dîner, dont il a fallu attendre la fin pour avoir le nôtre. Ce n'est que quand celui-ci, et un autre encore qui lui a succédé sur la même table, ont été finis, et quand la chambre a été balayée, que le sanctuaire s'est rouvert. Gemaima a reparu à la porte de sa chambre, et assise dans un fauteuil elle a fait la conversation avec nous. Tant qu'il y a du monde étranger chez

elle, elle ne passe pas le seuil de cette chambre à coucher. Aujourd'hui la maison était pleine.. Tout était recherché, tout était bon... Grand silence parmi les dîneurs ; les yeux baissés ou se levant au ciel, avec de gros soupirs d'extase, l'air qu'auraient des dévots, s'ils dînaient dans une église. »

M. La Rochefoucauld raconte encore différens traits de cette femme imposteur, ses amours mystiques et dignes de châtiment ; mais c'est assez pour faire connaître qu'en Amérique, lorsqu'il ne s'agit que de religion, on peut jouer le rôle que l'on veut, et tromper les imbécilles, qui sont nombreux partout, sans avoir rien à craindre des lois. Ceci nous conduit naturellement à donner une esquisse des mœurs qui règnent dans les États-Unis.

Les caractères des habitans des différens Etats doivent avoir entr'eux autant de dissemblance que les climats des pays qu'ils habitent. Le climat lui-même, la formation originaire de ces colonies, leurs anciens gouvernemens, les peuples de nations diverses dont est composée la population des Etats-Unis, doivent imprimer et impriment réellement cette différence entr'eux. Il est cependant des traits généraux

qui caractérisent la nation prise en entier. Les plus communs à tous sont l'ardeur à entreprendre, le courage, l'avidité et l'opinion avantageuse qu'ils ont d'eux-mêmes. Ils se regardent volontiers comme le premier peuple du monde ; et cette présomption est née des sacrifices qu'ils ont faits pour conquérir leur liberté, de cette exaltation naturelle au milieu des révolutions, et du rang même qu'ils occupent sur un continent où il n'y a presque que des tyrans et des esclaves. Leur courage est connu, la guerre de l'indépendance l'a prouvé. Habitués à la fatigue dès leur enfance, ayant pour la plupart fait leur fortune par leur travail et leur industrie, les fatigues et le travail ne répugnent à presqu'aucun de ceux qui sont les plus riches. Aimant à jouir de l'aisance et des douceurs de la vie, elles ne sont pas cependant un besoin pour eux ; ils savent s'en passer, ils savent les quitter pour voyager dans les bois, quand leur intérêt l'exige ; ils savent courir de nouveau après la fortune quand elle leur échappe, car le desir de s'enrichir est leur passion dominante, ou pour mieux dire leur seule passion.

L'assertion avancée dans quelques ouvra-

ges, que le Nouveau-Monde ne pouvait pas produire le génie et les talens comme l'ancien, est détruite depuis long-temps par le fait même : l'Amérique a vu naître des savans et des écrivains qui se placent à côté des hommes les plus célèbres en ce genre. Il faut cependant convenir que ces hommes y sont fort rares ; mais ce n'est point, comme on l'a cru, le climat qui en est cause, mais bien cette misérable et impérieuse passion d'argent. L'étude des sciences et des lettres exige, pour être portée un peu loin, que l'esprit soit dégagé de toute occupation dominante ; elle demande l'emploi de toutes nos facultés ; ainsi l'on doit nécessairement ne réussir qu'à moitié, quand le desir d'acquérir vient se mêler à ces études : l'homme qui songe aux moyens de faire réussir quelque entreprise commerciale, ne pourra jamais trouver en lui tout le génie que la nature y a placé. Une autre cause de ce que les lettres ne parviennent pas à un degré supérieur, c'est la défectuosité du système d'instruction qui n'est pas complet. Le temps de l'éducation est aussi trop court : un jeune homme est à peine arrivé à l'âge de 16 ans, que ses parens sont empressés de le placer dans un

comptoir de négociant ou dans un bureau d'homme de loi.

L'éducation physique des enfans vaut beaucoup mieux : livrés à eux-mêmes dès leur plus bas âge, ils sont sans précaution exposés à la rigueur du froid et du chaud. Les enfans des riches, sous ce rapport, ne sont guère mieux traités que ceux des moins aisés : presque tous ont les pieds et les jambes nus. Nager, courir, chasser, monter à cheval, sont leurs amusemens habituels dès l'âge de 10 ans. Aussi deviennent-ils des hommes forts et qu'aucune difficulté ne rebute.

Quoiqu'en général on songe peu aux sciences dans les Etats-Unis, il s'y trouve cependant proportionnellement plus d'imprimeries qu'en Europe ; on en a établi jusque dans des villages ; mais elles ne sont employées que pour quelques livres de dévotion, quelques sermons, quelques livres classiques, quelques réimpressions et une multitude de gazettes. Ces gazettes sont un besoin des citoyens de l'Union ; on en trouve par-tout, jusque dans les moindres chaumières ; personne n'est indifférent sur les affaires publiques ; on voit régner là, comme en Angleterre, cet esprit de patriotisme qui main-

tient les droits de la nation, en les entourant d'une surveillance continuelle. La liberté de la presse n'est gênée par aucune entrave; aussi les partis s'attaquent et se déchirent avec tout l'acharnement qui les anime.

Quoique sans cesse dévorés du desir d'acquérir, les Américains ne sont cependant pas avares. Sans être prodigues, sans oublier l'intérêt de leurs familles, ils savent dépenser, souvent même avec ostentation, et ne se refusent pas à soulager l'infortuné quand l'occasion leur en est offerte. Les malheurs publics, tels qu'incendies, maladies épidémiques, etc. font toujours naître de nombreuses et abondantes souscriptions. « Il est du devoir d'un Français, dit M. La Rochefoucauld-Liancourt, de rendre hommage à cette générosité qui s'est exercée si libéralement sur les colons infortunés des îles françaises, que l'incendie et la menace de la mort ont jetés, dépourvus de ressources, sur les rivages américains.... Les besoins de ces colons expatriés, dépouillés par la barbarie, ont été plus tôt sentis, plus tôt secourus dans les villes des Etats-Unis, où abondaient ces malheureuses victimes, qu'exprimés par eux.... Je connais des exemples de familles entières admises pendant deux ans à partager

l'intimité et l'aisance des familles américaines. J'en connais à qui des maisons ont été prêtées, dont les dépenses ont été défrayées, et qui recevraient encore la même hospitalité, si elles ne s'étaient pas refusées à en profiter plus long-temps.... Je connais des Français qui, ayant à parcourir de grandes distances pour arriver au port d'où ils espéraient se rendre dans notre patrie, ont été, eux et leurs familles, nourris et logés gratuitement *parce qu'ils étaient Français*, et FRANÇAIS MALHEUREUX. Les exemples de pareils traits abondent; et certes la réunion de ces faits est grandement honorable pour la nation et les individus auxquels ils appartiennent.»

Les sociétés de bienfaisance sont aussi en grand nombre; elles sont composées d'hommes de toutes les classes, de toutes les professions, de toutes les religions; et il n'y en a point où l'on ne trouve des Quakers. Ces derniers montrent sur-tout un zèle qui honore vraiment l'humanité. Parmi les projets philanthropiques qu'ils conçoivent, il en est un auquel ils tiennent beaucoup et dans lequel ils ne sont secondés par personne des autres religions; c'est l'affranchissement des nègres. L'intérêt ne veut rien entendre là-dessus,

et se moque des principes religieux comme de ceux de la morale. Les vœux de ces bons Quakers (probablement les seuls chrétiens du monde), pour l'affranchissement des esclaves, leurs efforts pour en hâter l'époque, leur ont même donné des ennemis violens et irréconciliables dans l'ancien et le nouveau continent (1). On les a assimilés sous ce rapport à ce qu'on appelle parmi nous *les philosophes;* et on tâche tous les jours de leur prouver que regarder les noirs comme les blancs est une horrible inhumanité, et que s'aviser de leur donner la liberté, même en prenant toutes les précautions qu'une bonne politique exige, c'est une véritable subversion de principes, un désordre abominable et presque une impiété; il se trouve même d'honnêtes gens, de sages politiques, de profonds écrivains qui prouvent, à ce qu'on dit, que c'est de la part de Européens un grand bienfait pour les nègres que cet esclavage; et c'est probablement parce que ces malheureux en sont inti-

(1) « Ils ne sont pas les premiers hommes à qui le desir de dissiper des erreurs et de procurer le redressement des torts, ait valu des haines, et même des persécutions. » *La Rochefoucauld-Liancourt.*

mement persuadés, que plusieurs, en quittant le rivage africain, aiment mieux se donner la mort que suivre les maîtres bienfaisans qui les entraînent dans une terre étrangère.

L'esclavage des nègres est un des traits choquans dans l'histoire d'un peuple libre; cet esclavage même n'est pas d'une utilité bien reconnue dans les États-Unis, où les bras commencent déjà à être plus que suffisans : il peut au contraire devenir pernicieux dans les mœurs des familles. Plusieurs Américains, aussi raisonnables que justes, avouent qu'ils aimeraient mieux avoir des domestiques, des journaliers, que des esclaves, qui quelquefois coûtent davantage; et tout porte à croire que cette coutume abominable s'éteindra peu-à-peu, et que les noirs seront émancipés d'une manière convenable à leur bonheur et aux intérêts des propriétaires. En attendant, leur sort s'améliore, et ils sont généralement beaucoup mieux traités que dans les colonies des Européens; et quoi qu'en disent les *sages politiques* et les *maîtres bienfaisans*, les Quakers et les philosophes l'emporteront. Les malheurs de Saint-Domingue pourront bien retarder l'époque d'un affranchissement général, et retenir les gouvernemens les mieux

intentionnés ; mais la sagesse et la justice finiront par avoir le dessus. C'est une suite naturelle et même forcée des lumières de notre temps, que de vieux préjugés et de vils intérêts s'efforcent en vain d'obscurcir.

Quoiqu'il n'y ait dans les États-Unis aucune distinction reconnue par la loi, la fortune et la nature des professions forment des classes prononcées. Les négocians, les hommes de loi, les propriétaires de terres qui ne cultivent pas eux-mêmes ; les médecins, les ministres des églises, forment à-peu-près la première classe. Les marchands moins riches, les fermiers, les artisans, peuvent être compris dans la seconde ; et la troisième est composée des ouvriers, qui se louent à la journée, au mois, etc. « Les gens des classes inférieures, jusqu'à ceux qui travaillent dans les ports, dit M. La Rochefoucauld-Liancourt, me semblent en Amérique moins rustres, que généralement ils le sont dans l'ancien monde. La raison en est, sans doute, qu'ils sont traités plus civilement, et considérés par ceux qui les emploient comme des hommes libres avec lesquels on fait un marché, plutôt que comme des manœuvres que l'on fait travailler. Ils sont, ainsi que les ouvriers de toutes les

classes, à la ville et dans les campagnes, payés beaucoup plus cher qu'en Europe ; aussi vivent-ils bien. Il n'y a point de famille qui, même dans la plus misérable hutte d'écorce au fond des bois, ne mange de la viande deux fois au moins par jour, qui ne prenne du thé, du café, du chocolat, et pas une qui boive de l'eau pure ; le vœu de *la poule au pot* se trouve plus qu'accompli en Amérique. Le boutiquier, l'artisan y vit aussi beaucoup mieux qu'en Europe ; et la table d'une famille aisée et vivant de ses rentes n'est pas mieux servie en France et en Angleterre, que beaucoup de celles des tailleurs, des perruquiers, etc. de Philadelphie, de New-Yorck ou de toutes les autres grandes villes de l'Amérique. Le vice le plus commun de la classe inférieure, est l'ivrognerie. L'usage qu'elle fait des liqueurs spiritueuses, préféré à celui de la bière, du cidre et du vin, aide beaucoup cette disposition. D'ailleurs, il se commet, sans aucun doute, moins de crimes en Amérique que parmi une égale population en Europe ; et la cause s'en trouve dans l'aisance du peuple, la première source de moralité des nations.

» L'Américain blanc, par une fierté que l'on ne peut blâmer, et qui tient autant à

l'emploi commun des nègres pour le service qu'à leur propre aisance, a honte et horreur de l'état de domesticité ; aussi ne compterait-on peut-être pas dans toute l'étendue des États-Unis, vingt Américains nés qui soient domestiques, c'est-à-dire servant dans les maisons. Quelques Allemands ou Irlandais arrivant pauvres d'Europe, et des nègres ou mulâtres, voilà les classes des domestiques en Amérique ; encore les premiers se rendent-ils indépendans aussitôt qu'ils le peuvent. Mais ce qui est digne de remarque, c'est que le préjugé qui fait répugner avec tant de violence les hommes américains à l'état de domesticité, n'agit pas de même pour les femmes ; rien n'est plus commun que de voir des filles appartenant à des familles aisées et honnêtes, se faire servantes pendant les premières années de leur jeunesse. C'est un parti même auquel leurs parens les engagent, et qui ne choque aucune idée. J'ai ouï dire à M. *de Faubonne* (Français, jadis capitaine au régiment d'Auvergne, et à qui la fierté de l'indépendance a fait embrasser le métier de jardinier pour nourrir sa famille, quoiqu'il fût âgé de 46 ans), je lui ai ouï dire qu'il avait eu à son service, et comme simple ser-

vante, la nièce du maire de la ville de New-Yorck, fille extrêmement bien élevée et honnête ; et les exemples pareils sont communs. »

Dans un pays qui a long-temps appartenu à l'Angleterre, et dont les relations les plus multipliées sont encore avec elle, les mœurs doivent avoir une forte teinte anglaise. On suit les modes d'Angleterre autant qu'il est possible, et l'on y a adopté les manières de vivre des Anglais. La cuisine est la même, et après des dîners assez courts, les dames se retirent et laissent les hommes s'enivrer longuement. Le luxe est très-animé, sur-tout dans les grandes villes ; il y fait annuellement des progrès effrayans, mais faciles à concevoir, puisque le luxe est la représentation plus ou moins vraie de la richesse, et que la richesse ici est la seule distinction. Ce luxe est moins grand dans l'intérieur des Etats et dans les petites villes ; mais il augmente toujours, et se trouve souvent hors de proportion avec la richesse.

Dans toutes les classes, les femmes ont au premier degré les vertus domestiques ; elles sont fort aimables par leurs qualités, mais peu d'entre elles le sont par acquis. Leur éducation est en général très-négligée ; et, qu'on

nous pardonne de le dire, c'est peut-être une des raisons qui les rend d'excellentes femmes de ménage. Ce qui paraît étrange, à côté de la réserve et de l'honnêteté de leur conduite, c'est la liberté dont jouissent les filles ; cette liberté, dans nos mœurs, paraîtrait une véritable licence : elles sortent seules, se promènent avec les jeunes gens, se séparent avec eux du reste de la compagnie dans les grandes assemblées ; mais on dit qu'elles mésusent rarement de cette liberté : elles cherchent seulement à plaire, desirent trouver un mari, et savent qu'elles seraient rejetées, si leur réputation éprouvait la moindre atteinte.

On se marie jeune en Amérique, sur-tout dans les campagnes. Le besoin qu'ont les jeunes gens d'une femme pour les aider dans leurs travaux, ajoute, par ces mariages hâtifs, à la pureté des mœurs.

Après avoir assez longuement parlé des nouveaux propriétaires des terres de l'Amérique, il est juste de ne pas oublier le peu qui reste des anciens habitans. Jadis maîtres uniques de ces belles contrées et anciens hôtes des premiers Européens qui débarquèrent sur leurs côtes, ils sont aujourd'hui regardés par les descendans de ces premiers colons comme

usurpateurs des terres dont ils jouissent encore. Chaque jour on leur arrache quelques parties de ces antiques propriétés ; on les repousse en quelque sorte de la terre. Aussi leur nombre, autrefois considérable, est-il réduit presque à rien ; les nations sont divisées, les familles dispersées ; ce que le fer a épargné, achève de se détruire par le whiskey (espèce de boisson) ; et avant qu'il se passe un grand nombre d'années, dit le voyageur que nous avons cité, beaucoup de ces nations, en raison de leur proximité des hommes *civilisés*, disparaîtront de la surface de la terre. On n'en trouve plus dans le territoire des Etats ; il faut aller les trouver au loin dans l'intérieur des terres pour étudier leurs mœurs ; encore ces mœurs sont-elles bien différentes de ce qu'elles furent au temps où l'Indien vivait libre dans ses vastes forêts : le voisinage, les guerres et les fréquentes visites des Européens les ont beaucoup altérées.

« J'observerai d'abord, dit M. La Rochefoucauld, que les Indiens haïssent en général les Américains des Etats-Unis, et n'aiment guère plus les Anglais, au lieu que tous ceux que nous avons rencontrés, nous ont, au seul titre de Français, témoigné autant qu'il a été en

eux une affection particulière. Ils savent, disent-ils, que leur nation a toujours été bien traitée par la nôtre, et sur-tout sans hauteur; c'est pourquoi ils nous ont constamment appelés *leurs frères* (1).

» Hors le respect qu'ils accordent généralement au vieil âge, et la grande considération qu'ils ont pour leurs chefs en temps de paix,

(1) Plusieurs voyageurs anglais avouent de bonne foi cet attachement des Indiens pour notre nation. « A mon arrivée dans le pays des Chérokées, dit Timberlake, je trouvai chez ce peuple un très-vif attachement pour les Français. Ceux-ci ont le talent de se concilier l'affection de presque tous les Indiens qu'ils fréquentent, par les charmes de cette politesse, qui coûte si peu et qui est quelquefois si utile, ainsi que par leur attention à se conformer aux mœurs, à se plier au caractère de ces peuples, tandis que le sot orgueil de nos officiers n'a souvent d'autre effet que de les rebuter. » — « C'est une chose très-remarquable, dit aussi Weld, dans son *Voyage au Canada*, que si un Indien a faim, s'il est malade, s'il cherche un asyle contre la tempête, c'est toujours à un ancien colon français qu'il s'adressera, et jamais à un anglais. » Ces traits qui honorent notre nation, ne doivent pas être perdus; ils doivent au contraire nous engager à conserver ce caractère heureux qui nous distingue des autres peuples de l'Europe, et qui fait impression même sur les sauvages.

et pour leurs capitaines en temps de guerre, la santé, l'agilité et le courage obtiennent seuls entre eux des distinctions. Indépendans par caractère et par habitude dans toutes les actions de leur vie, ils ne manquent jamais de soumission, ni à leurs chefs, ni à leurs capitaines. L'hospitalité est pour eux un devoir sacré ; y manquer serait un crime, et cela ne leur arrive jamais. La première cérémonie que l'on fait à la réception d'un voyageur, est de le faire fumer dans le tomahawk, espèce de hache dont le manche est percé pour le transformer en pipe. »

Suivant eux, la vengeance est une vertu ; il faut y satisfaire. Aussi ne pardonnent-ils presque jamais. Ils en dissimulent le desir aussi long-temps qu'ils ne sont pas en état de l'accomplir ; mais le temps le plus long, les plus grands obstacles n'en affaiblissent pas le besoin, qui est en eux une passion. Le voleur pris sur le fait est condamné à rendre ce qu'il a volé, et dans le cas de violence, les devins sont consultés et ordonnent la mort. Le meurtre prémédité est très-rare ; ceux occasionnés par l'ivresse et les querelles qu'elle excite, sont assez fréquens. Dans l'un et l'autre cas, il est racheté par le paiement d'une certaine

comme, toujours estimée en une espèce de boules de porcelaine, appelées *wampum*, mesure des prix de toute marchandise entre eux : celui qui ne peut acquitter cette amende à la famille du mort, lui est livré pour qu'elle assouvisse sur lui sa vengeance. Cette indulgence pour le meurtre et le vol n'est pas commune aux six nations qui occupent encore quelques parties du territoire des Etats-Unis. Dans le Canada, tout Indien qui a tué ou même volé, est irrémissiblement mis à mort. Le plus grand crime, parmi ces peuples, est de toucher à une femme prisonnière, même de son consentement. Ce crime emporte toujours la peine capitale.

Ne sachant ni lire ni écrire, et cependant avides de transmettre à leurs enfans les faits qui font leur gloire, ils tracent sur des arbres des figures intelligibles pour eux seuls. Tels sont les monumens de leurs grandes actions.

Le wampum, qui est leur monnaie, leur sert aussi de parure ; ils s'en font des colliers ; c'est un gage de serment, c'est le sceau de leurs traités.

Le mariage, chez toutes ces nations, n'est qu'une situation temporaire ; le divorce est fréquent, et alors les enfans restent aux femmes

comme toute autre propriété. C'est sur la femme que roulent tous les soins du ménage, et elle ne quitte son pénible travail, que pour préparer le repas de son mari. Si rien n'est prêt à son retour, celui-ci va, sans se plaindre, chez un voisin, et y prend, sans façon, la nourriture qui lui est nécessaire. C'est à charge de revanche.

Les Indiens aiment beaucoup leurs enfans, et semblent en être très-occupés. Ils suspendent, avec de longues cordes, au plancher de leur hutte, un panier qui sert de berceau à l'enfant à la mamelle. Quand la mère voyage, ou va seulement travailler, l'enfant est mis dans une espèce de petite hotte ouverte : ce nouveau berceau est soutenu dans sa partie supérieure par une courroie dont la mère entoure son front; c'est ainsi que les Indiens portent tous leurs fardeaux.

Peu de ces hommes parviennent à un âge avancé. M. de La Rochefoucauld avance, d'après ce qui lui a été raconté, que ceux qui deviennent vieux et infirmes sont tués par leurs enfans, et que c'est, selon eux, un devoir sacré à remplir, afin de terminer ainsi les maux des personnes que l'on aime le plus; mais ces sortes de faits ont besoin d'être at-

testés par des témoins oculaires et rapportés par des gens dignes de foi. Ils sont trop contraires aux sentimens de la nature pour qu'on puisse facilement les croire. M. de La Rochefoucauld n'ayant rien vu de semblable lui-même, il nous est alors permis de douter. Notre cœur et le respect que nous devons au genre humain, nous en font même une loi.

D'ailleurs, les Indiens craignent peu la mort, et ils la craignaient encore moins avant que les Européens n'eussent altéré la fierté de leur caractère. Un enterrement, parmi eux, n'est pas une cérémonie très-lugubre : on jette d'abord quelques cris, mais bientôt on prend un autre ton, et l'on passe le temps en festins et en danses. Il n'est même pas rare que la succession du mort ne soit entièrement dépensée à boire et à manger en son honneur. Quand on est malade, on appelle les sorciers qui administrent quelques remèdes et font en même temps quelques cérémonies mystérieuses, comme de souffler sur le patient, de danser, de crier et d'invoquer le *Grand Esprit*. Ces jongleurs, qui ont la connaissance de quelques simples, parviennent assez souvent à guérir leurs malades.

Le langage des Indiens, dans leurs dis-

cours, est plein de figures. Par exemple, s'ils veulent exprimer le rétablissement de la paix entre deux nations, ils disent : « Nous » faisons un long chemin dans les bois, nous » en arrachons les racines et les ronces, nous » le nettoyons de toutes les pierres, nous » couvrons la route de sable, et éclaircissons » tout si bien, que nous pourrons nous voir » les uns les autres sans obstacle. »

« Plusieurs de ces Indiens, dit *Timberlake*, qui a donné une bonne relation des mœurs des *Chérokées*, ont un esprit excellent, quoique sans culture. Ils s'étudient à bien parler, parce qu'ils regardent ce talent comme le moyen d'acquérir de l'influence dans leurs conseils. Leur langue (celle des Cherokées) n'est pas désagréable ; mais elle a beaucoup d'aspirations, et les accens reviennent si fréquemment et sont si variés, que l'on croirait souvent qu'ils chantent dans leur conversation.... Ils ont une sorte de poésie négligée, comme des chansons de guerre, des chansons d'amour, etc. Ces dernières ne disent rien autre chose, si ce n'est qu'un jeune homme a de l'amour pour une jeune femme, et sera malade, suivant leur expression, s'il

n'a pas le bonheur de l'obtenir. Je vais donner un échantillon des premières. »

Chanson de guerre des Chérokées.

« Que dans tous les lieux de la terre où » le soleil donne sa lumière, où la lune brille » dans l'obscurité de la nuit, où croît l'herbe, » où l'eau coule, que par-tout enfin on sache » que nous allons, comme des hommes, cou- » rir au loin, dans les campagnes de nos » ennemis, les hasards d'une guerre destruc- » tive. Nous marchons, comme des hommes, » à la rencontre des ennemis de notre pays, « qui, semblables à des femmes, voudront » échapper par la fuite à nos coups qu'ils re- » doutent. Oui, comme une femme qui à » l'aspect d'un serpent superbe, dont l'œil » étincelant brille à travers la fougère, recule » en tressaillant d'effroi, reste stupide de » surprise, ou fuit pâle de crainte, trem- » blante et presque inanimée.

» Ainsi ces lâches ennemis, plus craintifs » que la biche, laisseront derrière eux leurs » armes et leurs vêtemens, et tremblans au » moindre bruit, tout meurtris par les épines, » retourneront en fuyant parmi ceux de leur » nation, dont ils seront devenus la honte

» et le mépris : ou, puissent-ils, dans le fort » de l'hiver, lorsque les bois stériles et sau- » vages refuseront à leurs entrailles dévorées » par la faim, la substance que produit la » nature, s'asseoir tristement, loin de leur » pays, loin de leurs amis, et détester mille » fois, en versant des pleurs, le jour où ils » seront venus à cette guerre !

» Nous laisserons nos massues exposées » aux pluies de leur pays, et s'ils osent les » rapporter dans le nôtre (1), leurs chevelu- » res peintes de diverses couleurs seront pour » la renommée le noble sujet de chants subli- » mes en notre honneur et à la gloire de notre » pays. Ou si l'ennemi vaincu est épargné » par nous, guerriers illustres, que le perfide » se prépare à souffrir au milieu de nous les » plus affreux tourmens (2) !

---

(1) « C'est un usage des Indiens de laisser une massue, arme dont la forme est à-peu-près celle d'une crosse, et sur laquelle sont gravés leurs exploits, dans le pays de leurs ennemis. Ceux-ci acceptent le défi en la rapportant dans leur pays. » *Note de Timberlake.*

(2) « Les prisonniers de guerre sont en général suppliciés au retour du parti vainqueur, par les femmes mêmes, qui vengent ainsi sur ces malheureux la mort de ceux que leurs compatriotes ont fait pé-

» Mais quand nous partons, qui de nous » sait s'il lui sera donné de revenir, lorsque » le matin de chaque jour nouveau voit naître » pour nous de nouveaux dangers? Adieu, » vous, faibles enfans; adieu, tendres épou- » ses; pour vous seuls la vie nous eût été » chère et douce à conserver; mais cessez de » verser des larmes, votre douleur est inutile. » Si notre destinée est de périr, nous nous » reverrons bientôt. Mais, ô nos braves amis, » si vos compagnons succombent, songez que » c'est vous que leur mort demande pour ven- » geurs. Appaisez notre sang, en levant sur » nos meurtriers le terrible tomahawk, en » faisant couler des torrens du leur dans les » bois témoins de leurs succès cruels, afin » que ces orgueilleux ennemis ne puissent » jamais indiquer le lieu où nous aurons suc- » combé victimes de leurs coups. »

« Les idées et les vers, ajoute Timberlake, sont très-lâches dans l'original, et la musique ne l'est pas moins. Plusieurs d'entre eux com-

---

rir. » (*Timberlake.*) Cette coutume barbare n'existe plus : les vainqueurs se contentent aujourd'hui de retenir les prisonniers pour esclaves, et souvent ils leur font prendre des femmes parmi eux.

posent tout d'un coup et la musique et les paroles, selon l'occasion. Il y a cependant des airs, sur-tout ceux qui sont pris des Indiens du nord, qui sont très-jolis et dans le genre des airs écossais. »

Quand ces peuples se font la guerre de nation à nation, ils en prennent la détermination en conseil, mais ils ne la déclarent pas à leurs ennemis. Ils arrivent chez eux en partis plus ou moins considérables, et détruisent tout ce qu'ils peuvent rencontrer; ils en usent de même par-tout où ils trouvent des individus de la nation avec laquelle ils sont en guerre. Il y a cependant des lieux qu'ils respectent, et où ils suspendent leur vengeance; telle est certaine place le long de la rivière des Missouris, où se trouve le genre de pierres propres à faire des pipes. Là, les ennemis les plus invétérés travaillent à côté les uns des autres à couper les pierres qui sont un besoin de chaque tribu; plusieurs autres lieux sont aussi consacrés, et il n'y a pas d'exemple qu'aucun de ceux-là ait jamais été une scène de querelle. Sortis de cette enceinte, ils redeviennent ennemis acharnés.

La paix entre deux nations ne peut avoir lieu que par l'entremise d'une nation neutre;

car jusqu'à ce qu'elle soit conclue, les nations ennemies s'entre-détruisent d'individu à individu. Les paroles de paix une fois portées par la nation neutre, les ambassadeurs des deux nations ennemies se rencontrent, et conviennent entre eux de la cessation des hostilités; il n'y a jamais d'autres conditions. Les propositions sont rapportées par les ambassadeurs, aux conseils respectifs de leur nation; puis tous les chefs se rassemblent, fument dans le *calumet* de paix, se donnent des wampums, des ceintures; alors la paix a reçu toutes ses formes: mais on ne se rend pas les prisonniers, qui restent esclaves là où ils se trouvent.

Dans tous les chefs-lieux il y a une maison commune, où l'on traite les affaires publiques, et où se donnent les divertissemens. Elle est construite en bois, ordinairement, avec un toit en forme de pain de sucre, et assez grande pour contenir 5 à 600 personnes; mais elle est très-obscure, n'ayant avec une porte par laquelle une seule personne entre et sort difficilement, qu'une petite ouverture pour la fumée. L'intérieur ressemble à un amphithéâtre des anciens; les siéges s'élèvent en gradins les uns sur les autres, et laissent

dans le milieu un emplacement libre, au centre duquel brûle le feu commun. Les siéges des principaux guerriers en sont placés les plus près. Quand on tient conseil, ou que l'on s'entretient, la coutume est de fumer.

Les maisons particulières sont aussi faites en bois et assez grossièrement construites. Les couvertures sont d'écorces. L'intérieur est une chambre sans plancher. De chaque côté sont des planches, sur lesquelles on étend des peaux de daims tannées; ce sont les lits des Indiens. Au milieu de la chambre est le foyer, et le toit est ouvert pour laisser passer la fumée. Toutes les provisions, qui en général se réduisent à du maïs non égréné, à des galettes mal cuites et moisies, à quelques morceaux de daim ou d'autres animaux, sont pêle mêle dans la hutte. Souvent deux ou trois ménages y couchent à-la-fois. Les plus beaux ornemens de ces demeures sont les *scarpels*. Par ce mot on entend les chevelures enlevées aux ennemis vaincus. Quand un individu a tué un ennemi dans le combat, il prend un couteau destiné à cet usage, coupe la peau autour des cheveux et en dépouille la tête avec beaucoup d'adresse. Cette espèce de perruque naturelle est un trophée qu'on

aime à montrer, et que l'on suspend avec orgueil dans sa cabane.

La religion est fort peu de chose parmi ces demi-sauvages. Chacun est libre de croire ce qui lui plaît; d'où il résulte une grande diversité d'opinions parmi ceux qui s'avisent de penser: mais la plus grande partie d'entre eux ne se donnent pas cette peine. Ils s'accordent assez généralement à admettre l'existence d'un Être Suprême, qui a tout créé, et qu'ils appellent le *Grand Esprit* ou *l'Homme Supérieur*. Quand il leur arrive quelque disgrace, ils disent: L'*Homme Supérieur le veut ainsi*. Ils croient aux récompenses et aux peines d'une autre vie. Ils ont fort peu de cérémonies religieuses. La danse *du blé vert*, chez les Chérokées, est une des principales fêtes. Elle s'exécute avec beaucoup de solennité, dans une grande place devant la maison commune. Le mouvement en est très-lent, et la chanson dans laquelle ils offrent à Dieu leurs actions de graces pour le blé qu'il leur a envoyé, n'est pas, à beaucoup près, sans agrément.

Les Chérokées, une des plus nombreuses nations qui entourent les États-Unis, sont d'une taille médiocre, de couleur olivâtre,

quoique généralement ils se peignent, et que leur peau, toute gâtée par la poudre à canon, soit piquée par-tout de manière à former des figures quelquefois jolies. Ils se rasent les cheveux; plusieurs de leurs vieillards se les arrachent jusqu'à la racine, à l'exception d'une touffe sur le derrière de la tête, large environ deux fois comme un écu, et ornée de grains, de plumes, de wampums, de poils de daim peints de diverses couleurs, et d'autres babioles. Leurs oreilles sont fendues. Ils se les allongent extraordinairement, et l'opération cause à celui qui la subit des souffrances inexprimables. Pendant près de quarante jours, il ne peut rester couché, ni sur l'un ni sur l'autre côté. Dès que le patient est en état de supporter une nouvelle opération, on les lui retourne avec du fil d'archal pour les élargir, et on y attache, comme ornemens, des pendans et des boucles, qui se portent aussi au nez. Ils se parent aussi, quand ils le peuvent, d'un collier de wampums, d'un pectoral d'argent, et de bracelets de même métal; ils portent un morceau de drap sur les parties naturelles, une chemise, des espèces de bottes de drap et des mokissous ou des souliers d'un genre particulier. Un man-

teau ou espèce de casaque, jeté par-dessus le tout, complète leur habillement lorsqu'ils restent chez eux ; mais quand ils partent pour la guerre, ils laissent derrière eux tout ce qui n'est que parure, et ne font usage que des objets d'un besoin indispensable.

Les femmes portent leurs cheveux. Elles les ont si longs qu'ils leur descendent communément jusqu'à la moitié des jambes, quelquefois même jusqu'à terre. Elles les tressent, et les ornent de rubans de diverses couleurs. Le reste de leur habillement ressemble aujourd'hui à-peu-près à celui des Européennes. Celui des hommes commence à changer beaucoup aussi.

Les armes des Indiens sont le fusil, l'arc, le javelot, le couteau pour le scalpage, et le tomahawk, espèce de hache dont on creuse la partie travaillée en forme de marteau, de manière à ce qu'il y ait un petit trou pratiqué depuis cet endroit tout le long du manche. Au bout est un petit tube de cuivre, destiné à entrer dans la bouche, ce qui rend cette arme propre au même usage qu'une pipe. Il y a différentes manières de faire les tomahawks. Elles dépendent de la forme adoptée dans le pays, ou même de l'idée de l'acheteur, car ce

sont les Européens qui les fabriquent. Quelques-uns sont terminés par un long pieu, et on les arrange de chaque côté de manière à ce qu'ils servent à différens usages. C'est un des articles les plus utiles pour les Indiens en campagne : le tomahawk fait l'office de la hache, de l'épée et de la pipe. Les guerriers ne sont pas moins habiles à le lancer qu'à s'en servir de près ; ils tueront même leur ennemi à une distance considérable.

Le territoire des Etats-Unis est coupé dans toute sa longueur par une chaîne de montagne, qui est la même sous différens noms. C'est cette longue chaîne qui fait la division des eaux qui viennent rejoindre l'Atlantique, et de celles qui se jettent dans le Mississipi. La grande différence de latitude en produit une proportionnée dans les climats des différens Etats. La neige couvre le Vermont et la province de Mein, pendant cinq ou six mois de l'année, et l'hiver y dure sept, tandis qu'il n'existe presque pas dans la Caroline du Sud, et moins encore en Géorgie; et quand, par hasard, la neige y tombe, elle ne reste pas deux jours sur terre. La variation subite dans la température, est un caractère commun au climat des différens Etats. Il n'est

pas rare de voir le thermomètre (graduation de Farenheit), descendre ou s'élever en 24 heures de 25 degrés (11 degrés un neuvième graduation de Réaumur). Le froid est d'ailleurs incomparablement plus fort et plus durable en Amérique qu'en Europe, dans les mêmes latitudes, et la chaleur plus brûlante, plus oppressive et plus insupportable.

La grande variabilité du climat affecte sensiblement la santé des habitans des Etats-Unis. On devient en Amérique plus tôt vieux qu'en Europe, et les vieillards d'un âge avancé y sont bien plus rares. L'influence du climat est plus sensible encore aux femmes. Jeunes, elles sont généralement jolies; mais dès 24 ans, elles perdent de leur fraîcheur, et à 25, beaucoup d'entre elles seraient prises pour des Européennes de 40. Le nombre des enfans qui périssent en bas âge, est aussi dans une proportion beaucoup plus grande qu'en Europe : les rhumes, les coqueluches, les maux de gorge en enlèvent une grande quantité. Les maladies les plus communes sont les fluxions de poitrine, les consomptions, les fièvres bilieuses et putrides. Nous avons déjà parlé de l'épidémie terrible connue sous le nom de *fièvre jaune;* nous remarquerons que jus-

qu'à présent elle n'a attaqué que les villes situées sur la côte ; celles de l'intérieur des terres ne la connaissent pas encore.

Le règne végétal, en Amérique, est d'une abondance, d'une force et d'une richesse admirables, et plus encore dans les Etats du Sud, où les plantes multipliées ont une croissance vive, et où celles qui n'ont pas, ou qui n'ont que très-peu d'odeur dans les parties plus septentrionales, en exhalent une forte, et généralement très-agréable. Les végétaux qui croissent dans les Etats-Unis, ont une grande correspondance avec ceux qui croissent sous les mêmes latitudes dans l'ancien continent.

La variété des oiseaux est grande en Amérique, et la plupart ont le plumage le plus riche et le plus brillant. Il en est peu d'entièrement semblables à ceux de la même espèce en Europe, si même il en existe une seule espèce absolument pareille. A l'oiseau moqueur près, qui contrefait les cris de tous les autres oiseaux, il en est peu qui aient un chant varié, ou même un joli chant, et la promenade des bois, sous ce rapport, est bien moins agréable qu'en Europe.

On a déjà observé que les animaux indi-

gènes qui correspondent aux nôtres, sont moins grands que dans nos climats. Cependant les animaux que les Européens y ont transportés, n'ont point dégénéré chaque fois qu'ils ont trouvé la température et la nourriture qui leur conviennent. L'Amérique a même produit des animaux terrestres bien autrement grands que tout ce que nous connaissons, s'il faut en juger par les énormes ossemens que l'on a trouvés dans le Kentucky, à la source de Sel près de l'Ohio. Il paraît que la tête de cet être inconnu, auquel cependant on a donné le nom de *mamout* ou *mammouth*, a dû être de plus de trois pieds. Selon les docteurs *Hunter* et *Cline*, ce n'étaient pas des os d'éléphans, mais, d'après la forme des dents, ceux d'un animal vorace appartenant à une race maintenant éteinte. On en a envoyé des échantillons en France et en Angleterre. Quel est cet animal, et comment ses ossemens se trouvent-ils dans ces régions, où son espèce n'existe plus? C'est ce que jusqu'à présent l'on n'a pu résoudre, et que peut-être on ne résoudra jamais.

Les curiosités sont étonnantes et nombreuses dans le Kentucky : on y trouve des cavernes extrêmement grandes, dans quelques-

unes desquelles on peut voyager pendant plusieurs milles sous un rocher de belle chaux, soutenu par des arcades et des colonnes curieuses. Dans la plupart de ces cavernes, il y a des courans d'eau; près de Lexington, on y voit des sépulcres curieux remplis de squelettes humains. Il y a trois sources ou étangs de bitume, près de la rivière de Green, qui se déchargent dans un réservoir commun. Quand on se sert de ce bitume pour les lampes, il a toutes les qualités de l'huile la plus fine. Plusieurs rivières des mêmes contrées ont leurs bords d'une conformation extraordinaire. Ce sont des précipices affreux. L'œil s'étonne en considérant la hauteur des rochers qui est de 3 à 400 pieds perpendiculaires, composés dans quelques endroits de pierres à chaux, et en d'autres, de beaux marbres blancs, marquetés de plusieurs taches extrêmement régulières. Ces rivières, dont les bords escarpés sont couverts de cèdres rouges, ont l'apparence de profonds canaux artificiels.

Ces singularités de la nature nous conduisent à donner ici la description de la magnifique chute de Niagara, sur les limites qui séparent les Etats de l'Union du Haut-Canada. Nous laisserons encore ici parler M. de La

Rochefoucauld-Liancourt. Il était parti en bateau d'un fort placé sur le bord du lac Erié, et descendait la rivière de Niagara. « Nous approchions, dit-il, de la vue de cette grande chute, qui était un des objets principaux de notre voyage, que j'avais depuis long-temps le desir extrême de voir, et dont chacun de nous se composait, dans l'enthousiasme de son imagination, une idée particulière. Chaque coup de rame nous avançait vers elle, et tout entiers à l'avidité d'en appercevoir la vapeur et d'en entendre le bruit, nous donnâmes peu d'attention aux bords de ce fleuve passablement habité du côté du Canada, au cours majestueux de ses eaux, à la vaste largeur de son lit. Enfin, nous avons entendu ce bruit, nous avons vu cette vapeur. La rapidité du courant, qui commençait à se faire sentir plusieurs milles avant le lieu même de la chute, nous a bientôt amenés à Chippawa; il faut, un mille avant d'y arriver, ne pas quitter le bord du fleuve; on serait, sans cette précaution, promptement conduit dans les courans, qui entraînent irrésistiblement dans le gouffre tout ce qui les approche; il faut même un grand effort de rames pour remonter le creek de Chippawa, qui donne son

nom au fort. Nous n'y avons pas plus tôt abordé, que l'impatience de courir à la chute, est devenue un besoin impérieux; à peine avons-nous donné aux politesses du capitaine *Hamilton*, qui commande dans ce fort, toute l'attention qu'elles méritaient... Nous nous sommes dirigés vers la chute...

» C'est à Chippawa même, que commence ce grand spectacle. Le fleuve, qui depuis le fort Erié s'est toujours étendu, est large en cet endroit de plus de 3 milles; mais il se resserre promptement; la rapidité de son cours, déjà considérable, redouble encore, et par la grande inclinaison du terrain sur lequel il coule, et par le rétrécissement de son lit. Bientôt la nature de ce lit change; c'est un fond de roc, dont les débris amoncelés ne présentent des obstacles à ces eaux impétueuses, que pour en augmenter la violence. Après un pays presque plat, une chaîne de rocs très-blancs s'élève ici aux deux côtés du fleuve, réduit à la largeur d'un mille : ce sont les monts *Alleghanys*, qui ont, pour arriver à ce point, traversé tout le continent d'Amérique depuis la Floride. Le fleuve Saint-Laurent, ici nommé Niagara, resserré par les rochers de sa

te, se divise; une branche suit les bords

de ces rochers, dont la projection la jette elle-même fort en avant ; l'autre, et c'est la plus considérable, séparée de la première par une petite île, se jette brusquement sur la gauche, s'y fait, au milieu des pierres, une espèce de bassin, qu'elle remplit de ses tourbillons, de son écume et de son bruit ; enfin, arrêtée par les nouveaux rochers qu'elle trouve à sa gauche, elle change son cours plus brusquement encore, à angle droit, pour se précipiter, en même temps que la branche droite, de 160 pieds de hauteur, par-dessus une table de roches presque demi-circulaire, aplanie sans doute par la violence de cette immense masse d'eau, qui roule depuis la naissance du monde.

» Là, elle tombe en formant une nappe presque égale dans toute son étendue, et dont l'uniformité n'est interrompue que par l'île qui, séparant les deux branches, reste inébranlable sur son roc, et comme suspendue entre ces deux torrens, qui versent à-la-fois, dans cet énorme gouffre, les eaux des lacs Erié, Michigan, Saint-Clair, Huron, Supérieur, et celles des rivières nombreuses qui alimentent ces espèces de mers, et fournissent sans relâche à leur immense consommation.

» Les eaux de ces deux cascades tombent à pic sur les rocs ; leur couleur en tombant, souvent d'un vert foncé, souvent d'un blanc écumeux, quelquefois absolument limpide, reçoit mille modifications de la manière dont elles sont frappées par le soleil, de l'heure du jour, de l'état de l'atmosphère, de la force des vents. Précipitée sur les rocs, une partie des eaux s'élève en une vapeur épaisse qui surpasse souvent de beaucoup la hauteur de leur chute, et se mêle alors avec les nuages. Les autres se brisant sur des monceaux de rochers, sont dans une continuelle agitation : long-temps en écume, long-temps en tourbillon, elles jettent contre le rivage des troncs, des bateaux, des arbres entiers, des débris de toutes les espèces qu'elles ont reçus ou entraînés dans leur cours prolongé. Le lit du fleuve maintenu entre les deux chaînes de montagnes d'un roc vif, qui, continuant assez loin au-dessous, est encore plus resserré après la chute, comme si une partie de ce fleuve immense s'était évanouie dans cette chute, ou engloutie dans les entrailles de la terre; le bruit, l'agitation, le cours irrégulier, les *rapides* s'en prolongent 7 à 8 milles plus loin, et ce n'est qu'à 9 milles de la chute, que le cou-

rant ayant repris plus de largeur et de calme, peut être passé avec sécurité.

» Je suis descendu jusqu'au bas de cette chute ; les abords en sont difficiles ; des descentes à pic, des échelles pratiquées dans les arbres, des pierres roulantes, des rocs menaçans, et qui, par les débris qui couvrent la terre, avertissent les voyageurs du danger auquel ils s'exposent, aucun appui pour se retenir que des arbres morts prêts à rester dans la main de l'imprudent qui oserait y prendre confiance, tout y semble fait pour inspirer l'effroi. Mais la curiosité a sa folie comme toutes les autres passions, et elle en est une véritable ; ce qu'elle me faisait faire dans ce moment, la certitude d'une grande fortune, je crois, n'eût pu m'y déterminer. Enfin me traînant souvent sur les mains, d'autres fois trouvant dans mon ardeur une adresse que j'étais loin de me soupçonner ; souvent m'abandonnant au hasard, je suis parvenu, après un mille et demi de marche, dans le plus pénible travail, sur ces bords difficiles, au pied de cette immense cataracte ; l'amour-propre de l'avoir atteint y compense seul la peine des efforts que le succès a coûté : il est plus d'une situation pareille dans la vie.

» Là on se trouve dans un tourbillon d'eau dont on est percé. Les vapeurs qui s'élèvent de la chute se confondent avec les flots qui en tombent ; le bassin est caché par cet épais nuage ; le bruit seul, plus violent que partout ailleurs, est une jouissance particulière à cette place. On peut avancer quelques pas sur les rocs entre l'eau qui tombe et le pied du rocher d'où elle se précipite ; mais on est alors séparé du monde entier, même du spectacle de cette chute, par cette muraille d'eau, qui, par son mouvement et son épaisseur, intercepte tellement la communication de l'air extérieur, qu'on serait entièrement suffoqué si on y restait long-temps.

» Il est impossible de rendre l'effet que cette cataracte nous a fait éprouver ; notre imagination, long-temps nourrie de l'espérance de la voir, nous en traçait des peintures qui nous semblaient exagérées ; elles étaient au-dessous de la réalité : chercher à décrire ce beau phénomène, et l'impression qu'il cause, ce serait tenter au-dessus du possible.....

» Le lendemain en quittant de bonne heure le fort de Chippawa, nous nous proposions de revoir la chute ; la pluie qui tombait à verse

ne nous en a pas détournés. M. *de Blacon* nous a conduits à un point d'où il l'avait vue la veille, et dont il a voulu nous procurer le plaisir; cette place est connue dans le pays sous le nom de *Table-Rock*. C'est une partie de roche d'où le fleuve se précipite; on s'y trouve à la hauteur de son lit, et presque dans ses eaux, de manière que l'on voit dans une entière sécurité le torrent fondre sous ses pieds, et qu'on y serait entraîné soi-même si l'on avançait deux pas de plus. Là, on jouit à-la-fois du beau spectacle de ces eaux écumantes, arrivant à grand bruit par-dessus les *rapides*, de cette étonnante cascade, dont rien ne sépare, et du bassin tournoyant où elle s'engloutit. C'est certainement de ce lieu que cette merveille de la nature doit être contemplée, si on ne veut la voir que d'un seul; mais il faut la regarder de tous les points; et de tous on la trouve plus belle, plus merveilleuse; on en est plus étonné, plus frappé d'admiration, de stupéfaction.....

» On n'a pas besoin de dire que, malgré la rigueur des hivers, la chute ne gèle jamais; la partie de la rivière qui la précède, ne gèle pas davantage; mais les lacs qui la fournissent, les rivières qui s'y jettent, prennent souvent,

au moins en partie, et des monceaux énormes de glace qui s'en échappent tombent continuellement pendant l'hiver par cette cascade et ne se brisent pas entièrement sur les rocs; ils s'élèvent en masse, souvent jusqu'à la moitié de sa hauteur. Le bruit que fait la chute nous a cependant moins surpris que nous ne nous y attendions. M. Guillemard et moi, qui avions vu celle du Rhin à *Schaf-house*, nous nous sommes accordés à trouver que son fracas avait quelque chose de plus étonnant; mais, encore une fois, la chute de Niagara ne peut être comparée à rien : ce n'est pas de l'agréable, ni du sauvage, ni du romantique, ni du beau même, qu'il faut y aller chercher; c'est du surprenant, du merveilleux, de ce sublime qui saisit à-la-fois toutes les facultés, qui s'en empare d'autant plus profondément qu'on la contemple davantage, et qui laisse toujours celui qui en est saisi dans l'impuissance d'exprimer ce qu'il éprouve (1).

(1) Une lettre, en date du 10 vendémiaire an XI, marque quelle est l'extrême rapidité de la population des Etats-Unis, et les progrès considérables que l'industrie fait dans ces Etats. « Il n'est point étonnant, y dit-on, que les étrangers aient toujours l'air de se

LE CANADA.

Sous le nom de Canada on comprend toute la partie de l'Amérique Septentrionale si-

tromper quand ils parlent des progrès de la civilisation, du commerce et de l'industrie des Etats-Unis. L'imagination a peine à suivre ces progrès; et ce qu'on a vu n'existe déjà plus quand on le décrit. La promptitude avec laquelle se sont accrues les villes de Philadelphie, de New-Yorck et de Baltimore, est presqu'incroyable. Philadelphie a vu s'élever sept à huit cents maisons dans le cours de l'année dernière (an X). Le système des grandes routes et des canaux navigables se perfectionne de plus en plus, et contribue essentiellement à notre prospérité intérieure. Cette prospérité de l'Amérique offre un tableau que l'œil de l'homme n'a jamais contemplé; elle est due en grande partie à la douceur du gouvernement, à ses soins paternels, à la protection qu'il accorde à tous les genres d'industrie, aux encouragemens qu'il a donnés à tous les genres de travaux utiles, à cette force morale qui agit comme celle de la nature, sans appareil et sans ostentation, puissance admirable, qui fait naître parmi nous des millions d'hommes actifs, industrieux, éclairés, toujours occupés de leurs véritables intérêts, parce qu'ils sont identifiés avec ceux de l'Etat. »

tuée entre le 40e. et le 57e. degré de lat. nord, et le 27e. et le 325e. degré de longitude. Ce pays est borné au nord par la terre de Labrador et le pays des Esquimaux ; au levant par l'Océan ou la mer du Nord, et au midi par la Louisiane; ses limites, du côté du couchant, s'étendent dans des terres inconnues. Des pêcheurs français qui allaient à l'île de Terre-Neuve, découvrirent le Canada au commencement du seizième siècle ; mais les Français ne commencèrent à y former des établissemens qu'en 1539 et en 1561, lesquels ne devinrent solides qu'en 1608, par la fondation de *Québec*.

Le climat est rigoureux dans ce pays : l'hiver y est long et très-froid ; mais l'été, en revanche, y est fort chaud, et même très-agréable, principalement dans les parties qui ne sont pas trop au nord. Le sol en général y est bon, et dans plusieurs endroits fertile et orné de fleurs et de verdure. Il produit du blé, de l'orge, du seigle et plusieurs autres sortes de grains et de végétaux : le tabac y croît généralement bien, et y est beaucoup cultivé. L'île d'Orléans près de Québec, et les terres sur le fleuve Saint-Laurent et les autres rivières, sont remarquables par leur fer-

tilité. Les prairies du Canada qui sont arrosées, offrent des pâturages excellens et nourrissent un grand nombre de bestiaux.

Dans le Canada et ceux des Etats-Unis qui l'avoisinent, les productions sont les mêmes; toutes les parties incultes sur-tout sont couvertes de forêts, les plus grandes qu'on pourrait trouver dans le monde. Elles ne forment qu'un bois continu, qui n'a pas été planté par la main des hommes, et qui, selon toute apparence, est aussi ancien que le sol même qui le porte. Rien n'est plus majestueux à la vue; les arbres se perdent dans les nues, et les espèces en sont si prodigieusement variées, que de toutes les personnes qui se sont donné le plus de peine pour les reconnaître, il n'y en a peut-être pas une qui en ait trouvé la moitié.

Les rivières qui parcourent ce pays y sont très-nombreuses, et plusieurs d'entre elles, larges, hardies et profondes. Les principales sont le *Lutawas*, qui sépare le Canada supérieur de l'inférieur; le *Chambley* ou *Sorelle*, qui reçoit les eaux du lac Champlain; l'*Ofwegatchée*, le *Seguinay*, les *Trois-Rivières*, le *Montmorenci* et la *Chaudière*. Les deux dernières forment chacune une cataracte ad-

mirable ; celle de la rivière Montmorenci tombe d'une hauteur de 240 pieds perpendiculairement, sans rencontrer aucun objet dans sa chute ; la largeur de la rivière au sommet de la cataracte n'est que de 50 pieds. Les eaux sont retenues dans une espèce de bassin par un rocher d'une seule pièce ; elles s'échappent et coulent doucement dans le fleuve Saint-Laurent, qui n'en est éloigné que de 300 pas à quelques milles (anglais) au-dessus de Québec. Le spectacle de cette cataracte est vraiment imposant et sublime, lorsqu'en montant ou en descendant le fleuve on arrive à l'embouchure de la rivière. La hauteur de la chute de la Chaudière n'est pas de moitié aussi grande que celle de Montmorenci ; mais sa largeur n'est pas moins de 250 pieds ; les environs en sont aussi beaucoup plus agréables. La Chaudière se jette dans le fleuve Saint-Laurent ; toutes les autres rivières s'y jettent de même. Ce grand fleuve prend sa source dans le lac Ontario, et, dirigeant sa course au nord-est, il passe à Montréal, où il forme l'île de son nom, après avoir reçu la rivière des Utawas dix lieues au-dessus de cette île.

Dans sa course, il forme plusieurs autres

îles fort agréables, et rencontre le flot à plus de 53 lieues de la mer, où il est navigable pour de gros vaisseaux. Au-dessous de Québec, à 107 lieues de la mer, il devient large et si profond que, dans la guerre du Canada, des vaisseaux de ligne contribuèrent à la réduction de cette capitale. Après avoir reçu dans son cours une multitude innombrable de rivières et de ruisseaux, ce grand fleuve tombe dans l'Océan, au cap Rosières, où il a 30 lieues de large. Le froid y est excessif, et la mer sans cesse agitée.

Les lacs répondent au nombre et à la grandeur des rivières. Quand ce pays sera entièrement peuplé, les canaux du commerce s'ouvriront de tous côtés à l'industrie des habitans, et feront sans doute du Canada un des plus riches pays du monde. Jusqu'à présent on n'a formé des établissemens que sur le fleuve Saint-Laurent. Il y a cinq lacs principaux, dont le plus petit est une pièce d'eau plus grande qu'aucun des autres lacs dans les autres parties de la terre.

Le lac *Supérieur* est le plus considérable du continent : il passe pour contenir la plus grande masse d'eau douce qui soit sur le globe, et peut être appelé la mer Caspienne

d'Amérique; il a 500 lieues de circonférence. Parmi les îles qui s'élèvent sur ses eaux, il y en a deux qui pourraient former une province considérable, principalement l'île Royale qui n'a pas moins de 33 lieues de long sur 12 à 13 de large. Les Indiens qui habitent les bords pensent que ces îles sont la résidence du Grand-Esprit. Plus de 40 rivières, dont plusieurs sont très-fortes, se déchargent dans ce lac. On y éprouve des tempêtes comme sur l'Océan, et la navigation y est aussi dangereuse. Ses eaux se rendent par le détroit de Sainte-Marie dans le lac *Huron*.

Ce lac Huron est le second pour l'étendue. Sa circonférence est de 333 lieues. La nation des Chippeways habite ses bords. Le lac communique par un détroit avec celui de *Michigan*. Ce dernier a 94 lieues de longueur sur une largeur de 80. Ses bords sont habités par la nation des Powtewatamies. Le lac *Saint-Clair* qui suit, a 24 lieues de circonférence. Il reçoit les eaux des lacs Supérieur, Huron et Michigan, et les transmet au lac *Erié*. Celui-ci, qu'on nomme aussi le lac d'*Oswego*, a près de 100 lieues de longueur et environ 40 dans sa plus grande largeur. Il communique vers son extrémité nord-est

avec le lac *Ontario*, par la rivière de *Niagara*, qui coule, du sud au nord, dans l'étendue de 10 lieues. En descendant, on trouve le fort Chippeway ou Chippewa, situé à une lieue au-dessus des fameuses cataractes, dont nous avons donné la description plus haut, à la fin de l'article des Etats-Unis.

Le lac *Ontario* est d'une forme presque ovale; il a 62 lieues de longueur et 24 de largeur. Sa profondeur est si considérable que dans quelques endroits on n'en trouve pas le fond avec la sonde.

Le lac *Champlain* suit le lac Ontario pour l'étendue. Il a tiré son nom d'un gouverneur français du Canada, nommé Champlain, qui fut noyé dans ses eaux. Il a environ 27 lieues de longueur sur une largeur de 5 à 6. Le Canada et les parties des Etats-Unis qui l'avoisinent, contiennent encore plusieurs autres lacs d'une moindre étendue que ceux que nous avons indiqués.

Une nature aussi sauvage que l'est encore le Canada, doit offrir une variété considérable d'animaux. Leurs dépouilles forment une branche très-riche du commerce de l'Angleterre. Les principaux que l'on trouve dans les vastes forêts de ces contrées, sont des cerfs,

des élans, des daims, des ours, des renards, des martres, des chats sauvages, des furets, des belettes, des écureuils gris et de grande taille, des lièvres et des lapins. Les parties méridionales contiennent un grand nombre de bœufs sauvages, de daims de la petite race, diverses espèces de chevreuils, de chèvres, de loups, etc. Les lacs, les marais et les nombreuses rivières, sont aussi abondans en animaux que les forêts; mais ce que l'on recherche avec plus de soin sur leurs eaux, ce sont les loutres et les castors. Le Canada est la patrie véritable de ces derniers; quoique ressemblans à ceux que l'on trouve en Europe, ils en sont bien différens par les qualités et l'industrie qui les distinguent éminemment de tous les autres quadrupèdes.

Le castor est un animal amphibie, doux, paisible, mais jaloux de sa liberté; il a, comme l'homme, besoin d'être tranquille et en société pour déployer son génie. Sa longueur est de 4 pieds; mais sa partie la plus singulière est la queue; elle est longue d'un pied, épaisse d'un pouce et large de 5 à 6; on la prendrait pour une portion de poisson couverte d'écailles, attachée au corps d'un quadrupède. Ses deux pieds de devant sont des espèces de mains

dont il se sert fort adroitement; ceux de derrière sont palmés comme les pattes de l'oie, et lui servent à nager. On sait combien la fourrure du castor est recherchée; plus l'animal est dans un pays froid, plus elle est noire: on en voit de blanches, mais c'est une rareté. C'est au mois de juin que les castors se réunissent ordinairement au nombre de 2 ou 300; le lieu du rendez-vous et de l'établissement est sur le bord des eaux. Si ce sont des eaux plates et qui se soutiennent à la même hauteur, comme dans un lac, ils se dispensent d'y construire une digue; mais dans les eaux courantes, ils établissent une chaussée, et par cette retenue, ils forment une espèce d'étang qui se soutient toujours au même degré; la chaussée traverse la rivière comme une écluse, et va d'un bord à l'autre; elle a souvent 80 à 100 pieds de longueur sur 10 ou 12 pieds d'épaisseur à sa base. Ils savent, à l'aide de leurs dents incisives, couper les plus gros arbres, et les faire tomber du côté qui leur convient; ils ont aussi assez d'adresse et de force pour en faire flotter d'autres d'une moyenne grosseur jusqu'à leur établissement. Le grand ouvrage de la digue n'est fait que pour rendre plus commodes leurs petites ha-

bitations. Ces habitations sont des cabanes, ou plutôt des espèces de maisonnettes bâties dans l'eau sur un pilotis plein, tout près du bord de leur étang, avec deux issues, l'une pour aller à terre et l'autre pour se jeter à l'eau. La forme de cet édifice est presque toujours ovale ou ronde : il y en a de plus grands et de plus petits, depuis 4 à 5 pieds jusqu'à 8 et 10 de diamètre; il s'en trouve quelquefois qui sont à deux ou trois étages; les murailles ont jusqu'à deux pieds d'épaisseur. Les parois en sont revêtues d'une espèce de stuc si bien gâché et si proprement appliqué, qu'il semble que la main de l'homme y ait passé : aussi la queue leur sert de truelle pour appliquer ce mortier, qu'ils gâchent avec leurs pieds. On a vu des bourgades composées de 20 ou 25 cabanes; mais ces grands établissemens sont rares, et cette espèce de république n'est le plus souvent composée que de 10 ou 12 tribus, dont chacune a son quartier, son magasin, son habitation séparée. Ils ne souffrent pas que des étrangers viennent s'établir dans leurs enceintes. Les cabanes contiennent depuis 2 jusqu'à 30 castors, presque toujours en nombre pair, autant de mâles que de femelles.

Quelque nombreuse que soit la société, la paix s'y maintient sans altération.

Les fourrures de castors sont de deux sortes, les sèches et les vertes. Les sèches sont les peaux avant qu'elles soient employées à aucun usage; les vertes sont celles que portent les Indiens, quand elles sont cousues ensemble et enduites de certaines substances oléagineuses qui les rendent non-seulement moelleuses, mais qui donnent à ce beau duvet, que l'on fabrique en chapeaux, cette qualité huileuse qui le rend propre à être travaillé avec la fourrure sèche. Les Hollandais et les Anglais ont depuis peu trouvé le moyen de faire avec cette fourrure précieuse, des étoffes, des bas et des gants. Outre ces avantages, le castor produit encore le *castoreum*, qu'on trouve dans un sac sous le bas-ventre. La viande de cet animal est un manger délicieux.

Le *rat musqué* est une sorte de diminutif du castor, auquel il ressemble, excepté par la queue; il pèse environ 5 à 6 liv., et fournit du musc très-fort.

Parmi les animaux carnassiers, on remarque le *carcajou*, de l'espèce du chat; il a une queue si longue, que Charlevoix dit qu'il la passe plusieurs fois autour de son corps, qui

a environ deux pieds de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'autre extrémité. On dit que cet animal, posté sur un arbre, saute de là sur l'élan, lui passe sa longue queue autour du cou, et l'égorge en un instant.

Le buffle, espèce de taureau sauvage, a presque l'apparence de ceux d'Europe; il a le corps couvert d'une espèce de laine noire fort estimée. Le cuir qu'il donne est aussi maniable et aussi doux que le chamois, mais en même temps si fort, que les boucliers des Indiens, qui en sont recouverts, résistent en quelque sorte à une balle de fusil.

Les loups sont rares au Canada, mais ils fournissent les meilleures fourrures du pays. Leur chair est blanche et bonne à manger. Ils poursuivent leur proie jusqu'au haut des plus grands arbres. Les renards noirs sont fort estimés; les autres le sont moins. Le rat des bois est d'une belle couleur d'argent, a une belle queue touffue et deux fois la grosseur de celui d'Europe. Les lièvres et les lapins diffèrent très peu des nôtres; seulement ils deviennent gris dans l'hiver. Il y a deux espèces d'ours, l'une rougeâtre et l'autre noire; mais la première est la plus dangereuse. Il n'y a rien que les Indiens fassent avec plus de solennité que

la chasse de ces animaux, et l'alliance d'un fameux chasseur d'ours, qui en a tué plusieurs en un jour, est recherchée avec plus d'ardeur que celle de celui qui s'est rendu célèbre dans la guerre. La raison en est que cette chasse donne à la famille la nourriture et le vêtement.

Parmi les reptiles de ce pays, le plus terrible est le serpent à sonnettes. Quelques-uns sont aussi gros que la jambe d'un homme, et longs à proportion. Sa morsure est mortelle, si l'on n'y applique aussitôt remède; mais la nature, toujours prévoyante, a placé ce remède dens les lieux même où se trouve ce dangereux reptile : c'est une plante dont il suffit de broyer ou mâcher la racine, qu'on applique comme un emplâtre sur la plaie. Les marrubes et les plantains ont aussi la même propriété, ainsi que l'huile et l'alkali volatil. Venons-en maintenant aux hommes, qui, dans ces climats sauvages, ont une physionomie plus expressive que celle des peuples méridionaux de ce continent. Il est vrai que le voisinage et l'influence des Européens ont effacé presque tous les traits fortement prononcés qui caractérisaient anciennement la plupart des nations de la partie septentrio-

nale de l'Amérique, et il est à croire qu'ils finiront par les effacer entièrement; mais on retrouve encore quelques peuplades éloignées qui n'ont rien perdu de la mâle énergie qui a fait la gloire de leurs ancêtres; ce sont ces hommes de la nature qu'il faut principalement visiter.

Le Canada était, avant l'établissement des Européens, peuplé par une infinité de tribus, qu'on réduisait à quatre principales, ou quatre langues mères, qui étaient celles des *Sious*, des *Hurons*, des *Algonquins* et des *Esquimaux*. Les plus connues de ces nations étaient celles de la langue huronne, tels que les Hurons proprement dits, aujourd'hui anéantis presque entièrement, et les Iroquois, de même considérablement réduits. Ils habitent sur le bord méridional du lac Ontario. La langue la plus répandue est celle des Algonquins.

L'habitation de chaque peuplade est formée de 2 ou 300 cabanes à-peu-près semblables à celles de tous les sauvages : quelques perches courbées, unies par le haut et revêtues de nattes, en forment l'enceinte. Au milieu est un trou, dans lequel, en été comme en hiver, on entretient un feu continuel; autour se trouvent plusieurs autres creux où se placent

les sauvages ; les armes, les trophées, les chevelures enlevées avec la peau de la tête des ennemis vaincus, les crânes même de ces ennemis, tels sont les ornemens de ces cabanes.

En parlant des Canadiens, c'est-à-dire, de ceux qui, hors de la portée des Européens, ont encore conservé leurs mœurs primitives, nous pouvons donner une idée de la manière de vivre des autres naturels d'une grande partie de l'Amérique Septentrionale ; car les mœurs de toutes les peuplades répandues dans l'immense territoire qui s'étend au-delà des Etats-Unis et des établissemens anglais du Canada, ces mœurs, dis-je, présentent peu de différences entr'elles, et peuvent se réduire à quelques traits principaux et caractéristiques.

« Quand la soif de l'or porta les habitans de l'Europe au-delà de la mer Atlantique, ils trouvèrent les habitans du Nouveau-Monde plongés dans ce qu'ils regardèrent comme une espèce de barbarie, mais qui n'était en effet qu'un état d'honnête indépendance et de noble simplicité. Excepté les habitans des grands empires du Mexique et du Pérou, qui, comparativement parlant, étaient des

nations raffinées, les naturels de l'Amérique (sur-tout dans la partie septentrionale) ne connaissaient aucun des arts de l'Europe. Celui même de l'agriculture, qui est le plus utile de tous, y était à peine connu, ou n'était que faiblement cultivé. La seule manière dont ils se procuraient les choses nécessaires à la vie, était en chassant les animaux qui abondent dans leurs montagnes et leurs forêts. Cet exercice, qui chez eux est une occupation sérieuse et continue, donne à leurs membres une force et une agilité inconnues chez les autres nations. Ils ont les muscles fermes et forts, et l'expression de la figure un peu féroce. Leur caractère vient à-la-fois de leur situation et de leur manière de vivre. On ne pourrait supposer qu'un peuple continuellement employé à se procurer une subsistance toujours précaire, et qui est presque toujours en guerre avec ses voisins, ait le caractère gai. Les Indiens sont donc, en général, sérieux, même jusqu'à la mélancolie. Leur conduite envers ceux qui les fréquentent, est régulière, modeste et respectueuse. Ils ne parlent que lorsqu'ils ont quelque chose d'important à observer. . . . Comme ils n'ont point d'objets qui les attachent à un lieu plutôt qu'à un autre, ils vont

où ils s'imaginent trouver une plus grande abondance des choses de première nécessité. Les villes, qui sont les productions des arts et de l'agriculture, sont inconnues chez eux. C'est pour la même raison que les différentes tribus ou nations sont très-peu considérables, comparativement aux sociétés civilisées, où l'industrie, l'agriculture, les arts et le commerce ont réuni un grand nombre d'individus, qu'un luxe compliqué rend utiles les uns aux autres. Ces petites tribus vivent à de grandes distances les unes des autres : elles sont séparées par des déserts, et se cachent dans de vastes et impénétrables forêts.

» Il existe dans chaque société une forme de gouvernement qui est, pour ainsi dire, la même sur tout le continent de l'Amérique, parce que dans ces vastes régions, les mœurs et la manière de vivre sont semblables et uniformes. Sans les arts, sans les richesses et sans le luxe, qui sont les grands instrumens de la dépendance dans les états civilisés, un Américain n'a d'autre moyen de se rendre recommandable à ses compagnons, que par les qualités supérieures du corps ou de l'esprit. Mais comme la nature n'offre pas beaucoup d'exemples de distinctions personnelles,

quand les hommes jouissent de la même éducation, ils sont presque tous égaux et desirent de rester tels. La liberté est donc la passion dominante des Américains; et leur gouvernement, par l'influence de ce sentiment, est plus solidement établi que par les plus sages réglemens de la politique. Ils sont cependant éloignés de mépriser toute espèce d'autorité; ils sont dociles à la voix de la sagesse, que l'expérience accorde aux plus âgés, et ils s'enrôlent sous les drapeaux du chef dont la valeur et les talens militaires ont mérité leur confiance. Il faut donc dans chaque société, considérer le pouvoir du chef et celui des anciens (1); et selon que le gouvernement incline plus ou moins d'un côté ou d'un autre, on peut le regarder comme monarchique ou comme une espèce d'aristocratie. Dans les tribus qui sont le plus souvent en guerre, le pouvoir du chef y domine, parce que l'idée de se procurer un chef mili-

(1) Ce gouvernement est sans doute le plus naturel et le plus sage, puisqu'il se retrouve dans l'enfance des sociétés, et, autant que possible, dans les sociétés civilisées. Rome encore sauvage eut un chef militaire dans Romulus et ses successeurs, et un conde anciens dans le Sénat.

taire est la source de sa supériorité, et que les besoins de l'Etat, se trouvant toujours les mêmes, ne cessent de contribuer à son soutien, et d'augmenter même son importance. Sa puissance est cependant plutôt persuasive que coërcitive. Il n'a pas de gardes, pas de prisons, pas d'officiers de justice, et un acte d'injustice et de violence lui ferait perdre toute son autorité. Dans l'autre forme de gouvernement, que l'on peut regarder comme une aristocratie, les anciens n'ont pas plus de pouvoir; c'est l'âge qui donne l'expérience, et l'expérience est la seule source des connaissances chez un peuple barbare. Parmi ces individus, les affaires se conduisent avec une simplicité qui retrace, aux amis de l'antiquité, le tableau des siècles primitifs. Les chefs de famille s'assemblent dans une maison ou cahute destinée à cet objet. Là, on y discute les affaires, et les personnes de la nation, distinguées par leur sagesse ou leur éloquence, ont occasion de déployer leurs talens. Leurs orateurs, semblables à ceux d'Homère, s'expriment dans un style hardi et figuré, trop énergique pour les nations raffinées ou même moins sauvages, et avec des gestes également violens, mais souvent très-naturels et fort ex-

pressifs. Quand l'affaire est terminée, et qu'ils ont des provisions en abondance, ils ordonnent une fête à laquelle presque toute la nation participe. Cette fête est accompagnée de chants, dans lesquels on célèbre les exploits réels ou fabuleux de leurs ancêtres. Ils ont aussi des danses, la plupart guerrières, comme celles des Grecs et des Romains : dans toutes leurs fêtes on rencontre la danse et la musique.

» Il arrive souvent que ces hordes, éparses et séparées par des espaces immenses, se rencontrent à la chasse : s'il n'existe point d'animosités entr'elles, ce qui est très-rare, elles se conduisent de la manière la plus honnête et la plus amicale; mais s'il arrive qu'elles soient en état de guerre, ou qu'il n'y ait jamais eu de communication entr'elles, tous ceux qui ne sont pas amis, étant réputés ennemis, elles se battent avec la fureur la plus sauvage.

» La guerre et la chasse sont les seules occupations des hommes; tout le reste, même le peu de culture qui s'y fait, est abandonné aux femmes. Leurs motifs les plus ordinaires pour déclarer la guerre à leurs voisins sont, outre les rencontres accidentelles qui peuvent

y donner lieu, la mort d'un ami à venger, ou seulement le desir de faire des prisonniers qui puissent les aider à la chasse, et qu'ils incorporent dans leurs tribus. Ces guerres sont ou entreprises par des particuliers, ou par la horde entière. Dans le dernier cas, tous les jeunes gens qui sont disposés à aller au combat, personne n'y étant forcé contre son inclination, donnent un morceau de bois au chef, en signe de leur dessein de l'accompagner; car chez ces peuples tout se traite avec beaucoup de cérémonies et de formes. Le chef, qui doit les conduire, jeûne pendant plusieurs jours, et dans cet intervalle ne parle à personne. Il observe ses songes avec une attention particulière, et pratique plusieurs autres superstitions; une des plus abominables, c'est de mettre sur le feu le chaudron de guerre, comme une marque qu'ils vont sortir pour dévorer leurs ennemis, coutume qui a certainement existé autrefois chez plusieurs nations, puisqu'elles continuent à l'exprimer en termes non équivoques, et qu'elles font usage d'un emblême qui rappelle l'ancienne pratique. Alors ils envoient un vase ou une conque à leurs alliés, en les invitant à venir boire le sang de leurs ennemis.

» Après avoir terminé toutes les cérémonies qui précèdent la guerre, ils sortent le visage noirci avec du charbon et peint de raies de vermillon, ce qui leur donne un aspect horrible. Ils changent alors d'habits avec leurs amis, et donnent tous leurs ornemens aux femmes, qui les accompagnent jusqu'à une distance considérable pour recevoir ces marques d'amitié. Les principales qualités d'un guerrier indien sont la vigilance, l'art de surprendre l'ennemi et d'éviter une surprise, et véritablement en cela ils surpassent toutes les nations du monde. Accoutumés à être dans les forêts continuellement sur le *qui-vive*, et à vivre à tous égards dans l'état de nature, leurs sens extérieurs ont un degré de finesse qui d'abord paraît incroyable. Ils découvrent leurs ennemis à une immense distance par la fumée de leurs feux qu'ils sentent, et par les traces de leurs pieds sur la terre, qu'ils comptent et distinguent avec la plus grande facilité. Quoiqu'imperceptibles à l'œil d'un Européen, ils découvrent même les traces des différentes nations qu'ils connaissent, et déterminent exactement le temps où elles ont passé. Ils emploient plusieurs ruses pour en venir à l'attaque avec avantage. Ils se bat-

tent avec le plus grand courage, et si la victoire reste long-temps indécise, ce courage se change en une fureur aveugle et pleine de férocité. Ils quittent les armes à feu, et fondent les uns sur les autres avec des massues, des haches, en vantant leur hardiesse et insultant à leurs ennemis par les reproches les plus amers. Il s'ensuit un combat désespéré; la mort se montre sous mille formes hideuses, qui feraient glacer le sang dans les veines des nations civilisées, mais qui augmentent la fureur des sauvages. Ils foulent aux pieds, ils insultent les cadavres de leurs ennemis; ils enlèvent leur chevelure en coupant la peau autour du crâne; ils se vautrent dans leur sang comme des bêtes féroces, et en dévorent quelquefois les chairs. Cette fureur continue jusqu'à ce qu'ils ne rencontrent plus de résistance : alors on s'assure des malheureux prisonniers, dont le sort est mille fois plus cruel que celui de ceux qui sont morts sur le champ de bataille. Les vainqueurs font entendre un hurlement affreux pour déplorer la perte de leurs amis. Ils reviennent alors avec un air triste et lugubre vers leur village; un messager est envoyé pour annoncer leur retour, et les femmes vont à leur rencontre,

en poussant des cris épouvantables pour témoigner leur douleur de la perte de leurs frères et de leurs époux. Quand ils sont arrivés, le chef fait à voix basse aux anciens une relation circonstanciée de toutes les particularités de l'expédition. L'orateur proclame tout haut cette relation au peuple, et lorsqu'il prononce les noms de ceux qui ont péri, les cris des femmes redoublent; les hommes joignent aussi leurs lamentations à celles des femmes, selon qu'ils sont plus ou moins affectés. La dernière cérémonie est la proclamation de la victoire; chaque individu oublie alors ses propres malheurs pour prendre part au triomphe de sa nation; tous les pleurs sont essuyés, et par une transition inconcevable, ils passent en un instant de la douleur la plus amère à la joie la plus extravagante. Mais le traitement qu'ils font subir aux prisonniers, dont le sort pendant tout ce temps-là reste incertain, est particulièrement ce qui caractérise les sauvages.

» Celui qui a fait le prisonnier l'accompagne à la cahute, où, selon les dispositions des anciens, il doit être mené pour suppléer la perte d'un citoyen. Si ceux chez qui il est « uit éprouvent une diminution dans leur

famille, par la guerre ou par d'autres accidens, ils adoptent le captif, et il devient membre de la famille; mais s'ils n'en ont pas besoin, ou si leur ressentiment pour la perte de leurs parens est trop grand pour qu'ils puissent supporter la vue d'un homme qui était lié avec les auteurs de leur mort, ils le condamnent à mourir. Tous ceux contre lesquels a été prononcée cette sentence rigoureuse étant réunis, toute la nation s'assemble pour l'exécution, comme pour une grande cérémonie. On élève un échafaud; et les prisonniers sont attachés à un poteau, où ils commencent à voix haute et ferme leurs chants de mort, et se préparent avec le courage le plus intrépide aux tourmens affreux qui les attendent. Leurs ennemis, de leur côté, sont déterminés à les mettre à l'épreuve, par les tortures les plus barbares et les plus raffinées. Ils commencent par l'extrémité du corps, et s'approchent graduellement des parties vitales. L'un arrache à la victime les ongles l'un après l'autre; un autre met un de ses doigts dans sa bouche et lui en déchire la chair avec ses dents; un troisième met ce doigt ainsi déchiré dans une pipe rouge et le fume comme du tabac; ils lui écrasent ensuite les doigts

des pieds et des mains entre deux pierres, lui arrachent les gencives, lui découpent les jointures et lui font des balafres où ils passent aussitôt un fer rouge, coupant, brûlant et pinçant alternativement; ils arrachent cette chair ainsi mutilée et rôtie par morceaux, la dévorent avec avidité, et se frottent le visage avec le sang dans le transport de leur fureur. Quand ils ont ainsi déchiré la chair, ils tordent les nerfs et les tendons autour d'un morceau de fer, les arrachent, les cassent, tandis que d'autres tirent et étendent les membres de toutes les manières qui peuvent augmenter les tourmens. Cela continue cinq ou six heures, et quelquefois, telle est la force des sauvages, plusieurs jours de suite. Alors souvent ils le délient et mettent trêve à leur fureur, pour penser aux nouveaux supplices qu'ils lui feront éprouver, et pour laisser reprendre haleine au patient, qui, épuisé de ces tourmens inouis, tombe souvent dans un si profond sommeil, qu'ils sont obligés de faire usage du feu pour l'éveiller et renouveler ses souffrances. On le rattache au poteau, et ils recommencent leurs cruautés. Ils plantent sur tout le corps de petits morceaux de bois qui prennent aisément le feu, mais brûlent

avec lenteur ; ils lui lancent continuellement dans les parties du corps des bâtons pointus ; ils lui arrachent les dents avec des tenailles, et lui font sauter les yeux de la tête. Enfin, après avoir consumé à petit feu sa chair jusqu'aux os ; après avoir mutilé son corps de manière qu'il ne forme plus qu'une plaie, après lui avoir tailladé le visage de manière qu'il ne lui reste plus rien d'humain, ils lui pèlent la tête, versent sur ce crâne dépouillé des chaudrons de charbons rouges ou d'eau bouillante, et délient encore une fois le malheureux, qui, aveugle et chancelant de faiblesse et de douleur, assailli de tous côtés de coups de massues et de pierres, tantôt debout, tantôt par terre, tombant à chaque pas dans les feux, court çà et là jusqu'à ce que l'un des chefs, par compassion ou par fatigue, mette fin à sa vie par un coup de massue ou un coup de poignard. Le corps est alors mis dans un chaudron, et le tout est terminé par une fête aussi barbare que ce qui l'a précédé.

» Les femmes, oubliant la nature humaine, ainsi que celle de leur sexe, et transformées en monstres plus hideux que les furies, surpassent même les hommes dans ces actes

atroces, tandis que les principaux personnages du pays sont assis autour d'un poteau, et regardent, en fumant leur pipe et sans la moindre émotion, ce spectacle affreux. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que le patient lui-même, dans les petits intervalles de tourmens, fume aussi, paraît insouciant et converse avec ses bourreaux sur des choses indifférentes. Véritablement, durant son exécution, il semble qu'il y ait une lutte entr'eux et lui, pour savoir qui l'emportera, eux en infligeant les tortures les plus aiguës, et lui, en les souffrant avec une constance et une fermeté qui paraissent au-dessus de la nature humaine : il ne lui échappe pas un gémissement, pas un soupir, pas une grimace; il conserve absolument son sang-froid au milieu des tourmens; il raconte ses exploits; il les informe des cruautés qu'il a exercées lui-même sur leurs compatriotes, et les menace de la vengeance que produira sa mort. Quoique ses reproches les mettent dans une fureur qui approche de la rage, il continue ses insultes, et se moque de leur ignorance dans l'art de tourmenter; il leur indique des moyens plus efficaces et les parties du corps les plus sensibles. Les femmes possèdent cette espèce

de courage ainsi que les hommes; et il est aussi rare de voir un Indien se conduire autrement, qu'il serait peu commun de voir un Européen souffrir comme un Indien. Tels sont les merveilleux effets de l'éducation et d'une soif féroce de gloire. *Je suis brave et intrépide*, s'écrie le sauvage à la face de ses bourreaux, *je ne crains pas la mort, ni aucune espèce de tourmens; ceux qui les craignent sont des lâches; ils sont moins que des femmes; la vie n'est rien pour ceux qui ont du courage: puissent mes ennemis être confondus de rage et de désespoir! Oh! que ne puis-je les dévorer et boire jusqu'à la dernière goutte de leur sang!*

» Ces scènes barbares, qui dégradent tant la nature humaine, ne doivent pas être omises, parce qu'elles servent à démontrer dans le plus grand jour jusqu'à quel degré de barbarie, jusqu'à quel point les passions peuvent être portées quand elles ne sont point adoucies par la civilisation et contenues par la raison et la morale.

» Rien, dans l'histoire du genre humain, ne forme un plus grand contraste que cette cruauté des sauvages envers ceux avec les-

quels ils sont en guerre, et la chaleur de leur affection envers leurs amis. Tout est commun parmi eux, et ils sont toujours prêts à exposer leurs jours les uns pour les autres. Leurs maisons, leurs provisions, leurs épouses même sont à la disposition de leurs convives. Quelqu'un n'a-t-il pas réussi à la chasse? sa moisson a-t-elle manqué, ou sa maison est-elle brûlée? il ne souffre nullement de ces malheurs; ils lui fournissent, au contraire, une occasion d'éprouver la bienveillance de ses compatriotes. Mais l'Américain est implacable envers ses ennemis ou ceux de son pays. Il sait même cacher ses sentimens; il paraît réconcilié jusqu'à ce qu'il trouve une occasion d'exécuter par surprise ou par trahison une horrible vengeance. Le temps et la distance n'affaiblissent point son ressentiment: il traverse les montagnes les plus escarpées, pénètre dans les forêts les plus impraticables, passe les marais les plus fangeux et des déserts de plus de 100 lieues, supportant l'inclémence des saisons, la fatigue, la faim, la soif avec patience, et même avec plaisir, dans l'espoir de surprendre son ennemi, sur qui il exerce les cruautés les plus révoltantes, allant même jusqu'à manger sa chair. Tels

sont les extrêmes où les Indiens portent leur haine ou leur amitié.

» Ce que nous avons dit sur ces peuples ne formerait qu'un tableau fort imparfait, si nous ne faisions mention de la force de leur amitié, qui paraît principalement dans la manière dont ils traitent les morts. Lorsque quelqu'un meurt, il est pleuré par la société entière, qui pratique à cette occasion mille cérémonies qui expriment la plus vive douleur (1). La plus remarquable, en ce qu'elle démontre la profondeur et la continuation de leur chagrin, est ce qu'ils appellent la *fête des morts* ou *des ames*. Le jour de cette cé-

---

(1) « Dès qu'un sauvage, dit Lahontan, est mort, on l'habille le plus proprement qu'il est possible. Personne ne pleure, chacun dit : Il est bien heureux de ne plus souffrir. Car ces bonnes gens regardent la mort comme un passage à une meilleure vie. Dès que le mort est habillé, on l'asseoit sur une natte de la même manière que s'il était vivant ; ses parens s'asseyent autour de lui ; chacun lui fait une harangue à son tour, où on lui raconte ses exploits et ceux de ses ancêtres ; l'orateur qui parle le dernier s'explique en ces termes : *Un tel, te voilà assis avec nous, tu as la même figure que nous, il ne te manque ni bras, ni jambes, ni tête ; cependant tu cesses d'être, et*

rémonie est fixé par l'autorité publique, et il n'y a rien d'omis pour qu'elle soit célébrée avec la plus grande pompe et la plus grande magnificence. Les tribus voisines sont invitées à se joindre à sa solennité. A cette époque, tous ceux qui sont morts depuis la dernière fête (qui, chez quelques tribus, est renouvelée tous les dix ans, et tous les huit ans chez quelques autres) sont tirés de leurs tombeaux: on va soigneusement chercher ceux qui ont été enterrés à la plus grande distance des villages, et on les apporte au grand rendez-vous des cadavres. Il n'est pas difficile de concevoir l'horreur de ce déterrement général. Il nous est impossible de le décrire d'une ma-

---

tu commences à t'évaporer comme la fumée de cette pipe. Qu'est-ce qui nous parlait il y a deux jours ? ce n'est pas toi, car tu nous parlerais encore ; il faut donc que ce soit ton ame, qui est à présent dans le grand pays des ames, avec celles de notre nation. Ton corps, que nous voyons ici, sera dans six mois ce qu'il était il y a deux cents ans. Tu ne sens rien, tu ne connais rien, et tu ne vois rien. Cependant, par l'amitié que nous portions à ton corps lorsque l'esprit t'animait, nous te donnons des marques de la vénération due à nos frères et à nos amis. » (Voyage au Canada, par Lahontan.)

nière plus frappante que *Lafitau*, à qui nous sommes redevables des renseignemens les plus authentiques sur ces nations. »

« L'ouverture de ces tombeaux, dit-il, offre » sans doute une des scènes les plus frap- » pantes qu'il soit possible de concevoir : c'est » un tableau bien humiliant de la misère hu- » maine, où l'on découvre tant d'images de » la mort qui semble prendre plaisir à se pré- » senter sous mille formes si hideuses dans » ces diverses carcasses, selon le degré de » corruption où elles se trouvent, ou la ma- » nière dont elles ont été affectées. Quelques- » unes sont sèches et fanées ; d'autres ont une » espèce de parchemin sur les os ; d'autres » paraissent cuites et enfumées, sans la moin- » dre apparence de pourriture ; quelques-unes » enfin sont au moment de la putréfaction, » tandis que d'autres fourmillent de vers et » sont noyées dans la corruption. Je ne sais ce » qui doit nous frapper davantage, ou l'hor- » reur d'un pareil spectacle, ou la tendre » pitié et l'affection de ces pauvres gens pour » leurs amis décédés ; car rien n'est plus » digne de notre admiration que l'ardeur et » l'attention avec lesquelles ils s'acquittent » de ces tristes devoirs, ramassant soigneuse-

» ment jusqu'aux plus petits os, maniant les » carcasses, toutes dégoûtantes qu'elles soient, » les nettoyant des vers, les portant sur leurs » épaules, pendant de longs voyages de plu- » sieurs jours, sans être découragés par la » mauvaise odeur, et sans laisser paraître » d'autres émotions que celles du regret d'a- » voir perdu des personnes qui leur étaient si » chères pendant leur vie, et qui ont été si » pleurées après leur mort.

» Ils les apportent dans leurs chaumières, » où ils préparent une fête en l'honneur des » morts, pendant laquelle leurs grandes ac- » tions sont célébrées, et ils rappellent toutes » les tendres liaisons qui ont eu lieu en- » tr'eux et leurs amis. Les étrangers, qui » ont quelquefois fait trente lieues pour être » présens à cette cérémonie, se joignent à » leurs tendres condoléances; et les femmes » expriment par des cris épouvantables, la » vive douleur dont elles sont pénétrées. Les » cadavres sont ensuite transportés des cahu- » tes pour un nouvel enterrement général. » On fait un grand trou dans la terre, et là, » à une certaine époque, chaque individu, » accompagné de sa famille et de ses amis, » marche avec un silence solennel, portant

» le corps d'un fils, d'un père ou d'un frère.
» Quand ils sont tous rassemblés, les cada-
» vres ou les cendres de ceux qui étaient tout-
» à-fait corrompus sont déposés dans le trou,
» et les lamentations recommencent. Tout ce
» qu'ils ont de plus précieux est enterré avec
» les morts. Les étrangers montrent aussi de
» la générosité : ils déposent les présens qu'ils
» ont apportés exprès avec eux pour cette oc-
» casion. Alors toutes les personnes présentes
» descendent dans le trou, et chacune prend
» un peu de terre, qu'elle conserve avec le
» soin le plus religieux. Les corps, rangés par
» ordre, sont couverts de nouvelles fourrures
» toutes entières; par-dessus ils mettent de
» l'écorce d'arbre, et ensuite des pierres, du
» bois et de la terre. Adressant alors aux
» morts un dernier adieu, chacun retourne
» à sa cabane. »

« Nous avons dit que dans cette cérémonie les sauvages offrent aux morts ce qu'ils ont de plus précieux. Cette coutume, qui est uuiverselle chez eux, vient d'une notion grossière de l'immortalité de l'ame. Ils croient fermement à cette doctrine, et c'est le principal article de leur religion. Quand l'ame est séparée du corps, ils s'imaginent qu'elle continue d'errer

autour de ces restes insensibles, et qu'elle trouve le même plaisir aux habitudes et aux choses qui lui étaient autrefois agréables. Cependant, après un certain temps, elle abandonne cette affreuse demeure, et s'en va bien loin à l'ouest, dans la terre des Esprits. Ils ont même porté leurs idées jusqu'à faire une distinction entre les habitans de l'autre monde; ils s'imaginent que quelques-uns d'eux, particulièrement ceux qui ont été heureux à la guerre, possèdent un grand degré de félicité, tel que celui d'avoir trouvé un endroit où ils puissent toujours chasser et pêcher à coup sûr, et qu'ils jouissent de tous les plaisirs des sens, sans être obligés de travailler pour se les procurer. Les ames de ceux qui ont été vaincus ou tués à la guerre, sont au contraire, suivant eux, extrêmement misérables dans l'autre.

» Quelques nations adorent le soleil et la lune; chez les autres, il y a nombre de traditions relatives à la création du monde et à l'histoire des dieux, traditions qui ressemblent assez aux fables des Grecs, mais qui sont encore plus absurdes et plus contradictoires. Mais la religion n'entre que pour peu dans le caractère des Indiens; et à moins qu'ils n'aient un besoin immédiat du secours de leurs dieux, ils

ne leur rendent aucune sorte de culte. Néanmoins, comme toutes les nations grossières, ils sont adonnés aux superstitions : ils croient à l'existence des bons et des mauvais génies, et au pouvoir de quelques charlatans qui se disent inspirés par ces génies. Ces charlatans sont les seuls médecins du pays, et ils tuent ou guérissent au hasard, comme chez beaucoup d'autres peuples. » (*Guthrie, d'après Lahontan, Lafitau, Isaac Weld, etc.*)

La religion n'entre pour rien dans le mariage chez les Canadiens. Quand un jeune homme veut se marier, il ne fait d'autre cérémonie que d'aller la nuit à la cabane de sa maîtresse, et de lui présenter une mêche ou une baguette allumée; cela s'appelle *courir l'allumette :* si la belle s'éveille pour éteindre la mêche ou briser la baguette, cela suffit, le mariage est fait, et l'amant se place aussitôt dans la couche de son épouse.

Autant les Canadiens sont simples dans leurs habitations, autant ils sont recherchés dans leurs costumes. Ils se colorent soigneusement la figure, se dessinent des fleurs sur la peau, et se frottent de graisse pour que ces fleurs tiennent plus long-temps. Ils se dépilent exactement toutes les parties du

corps, et ne laissent croître qu'une légère touffe de cheveux sur le haut de la tête, qui ne doit servir qu'à lier les aigrettes d'ivoire, d'argent, et les plumes dont ils aiment à se parer. Ils sont presque nus, et portent une ceinture de peau garnie de verroteries, à laquelle pend une pièce carrée de huit pouces. Ils ont les jambes enveloppées d'une peau ou d'une étoffe de couleur en forme de guêtres : cette espèce de bas ne descend qu'à la cheville, est très-serrée et tient à la ceinture par une bretelle. A l'endroit où finissent ces guêtres, prend une espèce de chausson de peau de daim, grossièrement façonné, retenu en dessus de la cheville par un lien dans lequel sont enfilées des petites pièces de cuivre, destinées à marquer, par leurs sons, les pas des sauvages. En hiver, ils marchent sur la neige à l'aide d'une raquette qu'ils attachent à leur chaussure. Enfin, le principal vêtement de ces peuples consiste en une grande peau ou couverture, semblable, pour la forme, au manteau des Grecs, et attachée sur la poitrine. Ces couvertures leur sont apportées par les Européens. Parmi les ustensiles que le sauvage porte par-tout avec lui, il ne faut pas oublier sa fidèle pipe ; il l'a presque sans

cesse à la bouche ; elle est pour lui le symbole de l'amitié : quand il l'a offerte à quelqu'un pour qu'il y aspire quelques bouffées de fumée, cette personne devient son amie, et il est prêt à se sacrifier pour elle. Les chefs portent volontiers une hache, dont le manche est creusé en tuyau de pipe, et qui leur sert également à fumer leur tabac. Quand deux nations font la paix ou contractent une alliance, les chefs fument dans le même *calumet*, et le traité est exécuté plus fidèlement que ceux des nations européennes, qui ne manquent pas de prendre le ciel à témoin.

Les femmes s'enveloppent, comme les hommes, dans une couverture. Elles se dépilent aussi, aux cheveux près, qu'elles laissent dans toute leur longueur. Elles portent ordinairement leurs jeunes enfans derrière elles sur un morceau d'écorce; enfin, elles font usage d'une espèce de chemise ou tunique, qui ne descend pas plus bas que le genou, et se peignent le visage.

Tous les détails que nous venons de donner, ne doivent guère s'appliquer qu'aux peuples qui vivent au milieu des terres, loin des établissemens du Canada et des parties peuplées des Etats-Unis. Les Américains qui se

sont soumis aux Européens, ou qui seulement les fréquentent, ont presque totalement changé de mœurs; ils sont devenus moins cruels, mais ils ont aussi appris à avoir moins de bonne-foi et à ne plus chérir si vivement la liberté, qui faisait le premier bien de leurs ancêtres. La fierté qui distinguait les Canadiens, et ce courage qui les a rendus si terribles aux Français et aux Anglais tour-à-tour, ne se retrouvent plus en eux; plusieurs peuplades sont même aujourd'hui si humiliées, qu'elles sont tombées dans un entier avilissement. Il est vrai que les Anglais font tous leurs efforts pour les anéantir totalement au moral et au physique; et malheureusement ils ne réussissent que trop bien. Les Français, quand ils étaient maîtres du Canada, les traitaient avec beaucoup plus de douceur, et cherchaient plutôt à s'en faire des amis que des esclaves; l'officier même ne dédaignait pas de prendre part à la joie et au chagrin du sauvage, et celui-ci savait reconnaître au centuple ce sentiment. Les Anglais s'y prennent d'une autre manière; ils agissent en maîtres, et sont détestés. Aussi quand les anciens Canadiens parlent de leurs premiers amis d'Europe, ils versent encore des larmes

de regret, et disent qu'ils ne les oublieront jamais.

Nous ne dirons rien des Anglais établis au Canada ; ils sont là tels qu'on les voit dans tous leurs autres établissemens. Il y a encore parmi eux un grand nombre de Français, anciens propriétaires, qui y sont restés après que cette partie de l'Amérique eut passé au pouvoir de l'Angleterre.

Les trois principales villes du Canada sont *Québec*, les *Trois-Rivières* et *Montréal*. *Québec* est la capitale de toute la colonie. Elle est située au confluent du fleuve Saint-Laurent et de la rivière Saint-Charles ou la Petite-Rivière, et à 160 lieues de la mer. Elle est bâtie sur un rocher, en partie de marbre et en partie d'ardoise. Ses fortifications sont bonnes, quoique peu régulières ; elle est commandée par une belle citadelle où réside le gouverneur. Le fleuve qui, depuis la mer jusque-là, a 4 et 5 lieues de largeur, se rétrécit tout-à-coup, et n'a plus qu'un mille de large. Le port, situé du côté opposé à la ville, est sûr, très-commode, et a environ cinq brasses de profondeur. La ville est assez bien bâtie en pierre ; le nombre de ses habitans s'élève à environ 15,000.

De Québec à Montréal, qui est à environ 60 lieues en remontant le fleuve Saint-Laurent, l'œil se promène sur des paysages aussi variés que magnifiques; les rives, dans quelques endroits, sont hardies, escarpées et ombragées d'arbres dont les sommets se perdent dans les nues. Les fermes y sont assez près les unes des autres; plusieurs maisons élégamment bâties se montrent par intervalles, et tout le pays a l'apparence d'une colonie très-florissante; mais il y a peu de villes et de villages. On rencontre dans le milieu du fleuve plusieurs îles superbes et éparses qui produisent un effet des plus agréables.

La ville des *Trois-Rivières* se trouve entre Québec et Montréal, et prend son nom de trois rivières qui se joignent au lieu où elle est située, et se jettent dans le fleuve Saint-Laurent. Cette ville, assez mal construite, n'a que 300 maisons.

Montréal est beaucoup plus grande; elle compte 1200 maisons et offre un aspect assez beau. Elle est située sur une île, dans le fleuve Saint-Laurent, qui a 10 lieues de longueur et 4 de largeur, auprès d'un mont qui lui donne son nom, et à environ une demi-lieue de la rive méridionale du fleuve. Toute

, parfaitement cultivée et semée d'habi-
ons et de maisons de campagne, offre un
ur vraiment délicieux. Montréal est l'en-
ôt du commerce intérieur du Canada ;
t là qu'afflue le plus grand nombre de
urels avec des pelleteries, qu'ils échangent
tre les marchandises d'Europe qui leur
viennent.

ILE DE TERRE-NEUVE.

Cette île peu intéressante par elle-même, devient de la plus grande importance par le nombre considérable de morues que l'on y pêche tous les ans. Elle est située à l'est du golfe Saint-Laurent, entre le 46e. et le 52e. degré de latitude nord, et entre le 55e. et le 61e. degré de longitude. Elle n'est séparée du Canada que par la baie de Saint-Laurent, et du Labrador que par le détroit de Belle-Ile. Son étendue en longueur est de 117 lieues, et sa largeur de 66. Ses côtes sont très-sujettes aux brouillards et à des orages de pluies et de neiges. Son ciel est presque toujours couvert. Le sol est aride, et resserré par un froid long et rigoureux ; ses productions les plus estimées sont les bois de construction. Cette île a plusieurs ports considérables et sûrs, et plusieurs petites villes, parmi lesquelles on distingue *Plaisance*, *Bonavista* et *Saint-Jean*. Mais ses véritables richesses,

LE LABRADOR ET LA BAIE D'HUDSON.

QUAND on a doublé la pointe septentrionale de l'île de Terre-Neuve, en allant vers le nord-ouest, et côtoyant la terre de Labrador, on s'élève jusque vers les 63 degrés de latitude nord, et l'on trouve un détroit qui porte le nom d'Hudson. Ce détroit court est et ouest, en prenant du nord-ouest, et sa sortie est par les 64 degrés. En cet endroit, la mer forme une baie d'environ 300 lieues de profondeur, et c'est ce qu'on nomme la baie d'Hudson. Sa largeur est inégale; car en allant du nord au sud, elle diminue toujours, depuis 200 lieues jusqu'à 30. Son extrémité méridionale est par les 51 degrés. Rien n'est plus affreux que le pays dont elle est environnée. De quelque côté que l'on jette les yeux, on n'apperçoit que des terres sauvages et des rochers escarpés, qui s'élèvent jusqu'aux nues, entrecoupés de profondes ravines et de vallées stériles, où le soleil ne pénètre point, et que les neiges et les glaçons

qui ne fondent jamais, rendent absolument inaccessibles. La mer n'y est bien libre que depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre ; encore y rencontre-t-on quelquefois des glaces d'une énorme grosseur, qui jettent le navigateur dans le plus grand embarras. Lorsqu'on s'y attend le moins, une marée ou un courant, assez fort pour entraîner le navire, l'investit tout-à-coup d'un si grand nombre de ces écueils flottans, qu'aussi loin que la vue puisse porter, on n'apperçoit que des glaces. Il n'y a point d'autre moyen de s'en garantir, que de se grapiner sur les plus grosses, et d'écarter les autres avec de longs bâtons ferrés. Mais dès qu'on s'est ouvert un passage il faut en profiter au plus tôt, car s'il survient une tempête, pendant qu'on est assiégé par les glaces, il reste alors peu d'espoir de s'en tirer.

La côte méridionale est connue sous le nom de terre de Labrador; et celle du nord, sous autant de noms qu'il y est passé de navigateurs de différentes nations, qui s'attribuent l'honneur de la découverte. Au côté occidental, les Anglais ont bâti un fort, nommé le port Nelson, et ont donné le nom de *New-South Walles* à tout le pays. Cette partie

égale celui des grains de sable qui couvrent le banc. C'est l'abondance de la nourriture qui attire cette quantité de morues : car lorsque l'appât est épuisé, elles se dispersent et vont faire la guerre aux merlans dont elles sont très-avides.

Le temps de la pêche est depuis le mois de février jusqu'à celui de mai. Un seul homme, occupé continuellement à jeter la ligne, peut prendre jusqu'à 3 ou 400 morues en un jour ; et cependant, quoique depuis trois siècles on en charge chaque année 2 ou 300 navires, on ne remarque pas qu'elles aient diminué. La Grande-Bretagne et l'Amérique Septentrionale, selon le calcul le plus bas, emploient annuellement à cette pêche 300 bâtimens et plus de 10,000 individus, en comptant les matelots qui sont à bord et les personnes qui sont à terre chargées de préparer et d'encaquer le poisson. Cette pêche devient non-seulement une branche de commerce très-lucrative pour le marchand, mais aussi un moyen d'existence pour des milliers de malheureux et une pépinière de matelots pour la marine. Cette pêche est réputée augmenter le revenu de la Grande-Bretagne de 7,200,000 francs. Autrefois elle nous

appartenait exclusivement ; mais lorsque le Canada passa au pouvoir des Anglais, l'île de Terre-Neuve fut aussi perdue pour nous. Seulement par les traités de paix de 1783 et du premier octobre 1801, nous avons acquis le droit d'aller pêcher sur le grand banc.

A considérer la quantité immense de morues, qui se consomme dans toutes les parties du monde, et celle, sans doute plus considérable encore, qui devient la proie des gros poissons, qui ne serait tenté de croire que cette espèce précieuse manquera bientôt? Mais la providence, admirable dans toutes ses œuvres, a tout prévu ; et la fécondité de ce poisson est telle, que, dans une morue ordinaire *Leuwenhoech* a trouvé 9,340,000 œufs : ainsi, quelle qu'en soit la destruction, il en reste toujours assez pour réparer les pertes énormes que fait cette espèce.

LE LABRADOR ET LA BAIE D'HUDSON.

QUAND on a doublé la pointe septentrionale de l'île de Terre-Neuve, en allant vers le nord-ouest, et côtoyant la terre de Labrador, on s'élève jusque vers les 63 degrés de latitude nord, et l'on trouve un détroit qui porte le nom d'Hudson. Ce détroit court est et ouest, en prenant du nord-ouest, et sa sortie est par les 64 degrés. En cet endroit, la mer forme une baie d'environ 300 lieues de profondeur, et c'est ce qu'on nomme la baie d'Hudson. Sa largeur est inégale; car en allant du nord au sud, elle diminue toujours, depuis 200 lieues jusqu'à 30. Son extrémité méridionale est par les 51 degrés. Rien n'est plus affreux que le pays dont elle est environnée. De quelque côté que l'on jette les yeux, on n'apperçoit que des terres sauvages et des rochers escarpés, qui s'élèvent jusqu'aux nues, entrecoupés de profondes ravines et de vallées stériles, où le soleil ne pénètre point, et que les neiges et les glaçons

qui ne fondent jamais, rendent absolument inaccessibles. La mer n'y est bien libre que depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre ; encore y rencontre-t-on quelquefois des glaces d'une énorme grosseur, qui jettent le navigateur dans le plus grand embarras. Lorsqu'on s'y attend le moins, une marée ou un courant, assez fort pour entraîner le navire, l'investit tout-à-coup d'un si grand nombre de ces écueils flottans, qu'aussi loin que la vue puisse porter, on n'apperçoit que des glaces. Il n'y a point d'autre moyen de s'en garantir, que de se grapiner sur les plus grosses, et d'écarter les autres avec de longs bâtons ferrés. Mais dès qu'on s'est ouvert un passage il faut en profiter au plus tôt, car s'il survient une tempête, pendant qu'on est assiégé par les glaces, il reste alors peu d'espoir de s'en tirer.

La côte méridionale est connue sous le nom de terre de Labrador; et celle du nord, sous autant de noms qu'il y est passé de navigateurs de différentes nations, qui s'attribuent l'honneur de la découverte. Au côté occidental, les Anglais ont bâti un fort, nommé le port Nelson, et ont donné le nom de *New-South Walles* à tout le pays. Cette partie

de la baie porte celui de *Batton*. C'est l'endroit le plus large de toute la baie d'Hudson, et cette largeur est d'environ 130 lieues. Il y a encore quelques autres établissemens anglais; mais ils sont si peu considérables qu'ils ne méritent aucune description. On les a formés pour lier un commerce régulier avec les naturels du pays. Les marchandises dont on tire le meilleur parti avec eux, sont des fusils, de la poudre à tirer, du plomb, des draps, des haches, des chaudrons, et du tabac. On y reçoit en retour diverses pelleteries, dont les plus précieuses sont des peaux de castor.

On donne le nom général d'*Esquimaux*, aux Américains de la baie d'Hudson, mais plus particulièrement à une des principales peuplades qui habite sur la côte orientale du Labrador, vers le 54e. degré de latitude. La rudesse du climat et la stérilité de la terre semblent avoir contraint tous les habitans de ces vastes contrées aux mêmes habitudes, aux mêmes travaux, aux mêmes mœurs et presque aux mêmes idées. Du moins les voyageurs nous en font des peintures qui offrent peu de différences.

Les Esquimaux sont généralement robustes,

mais d'une stature médiocre, et basanés. Ils ont la tête large, la face ronde et plate, les yeux noirs, petits et étincelans, le nez plat, les lèvres épaisses, les cheveux noirs et longs, les épaules larges et les pieds extrêmement petits. Il sont gais, vifs; mais subtils, rusés et fourbes. Les flatteries ne leur coûtent rien. Il est aisé de les irriter; on leur voit alors prendre un air fier; mais il n'est pas moins facile de les intimider. Leur attachement pour leurs usages est extrême. « Je sais, dit *Ellis*, que plusieurs de ces Américains ayant été pris dans leur jeunesse et transportés aux comptoirs anglais, ont toujours regretté leur pays natal. L'un d'eux, qui avait vécu longtemps parmi les Anglais, et qui avait toujours mangé à la manière anglaise, voyant ouvrir un veau marin par un de nos matelots, se jeta sur l'huile qui en sortait abondamment, et se hâta d'avaler, avec une avidité surprenante, tout ce qu'il en put ramasser dans ses mains; ensuite il s'écria avec transport: *Ah! que j'aime mon pays, où je pouvais me remplir le ventre de cette huile, aussi souvent que je le voulais!* »

Ces sauvages sont fort habiles à gouverner leurs canots. Ces petits bâtimens sont ou de

bois ou de côtes de baleines fort minces, et tout-à-fait couverts de peaux de veaux marins, à l'exception d'un trou vers le milieu, qui est garni d'un rebord de bois ou de côtes, pour empêcher l'eau du pont d'y entrer, et qui n'a que la grandeur nécessaire pour contenir un seul homme, qui s'y tient assis, en étendant les jambes vers l'avant du canot. De ce rebord s'élève une pièce de peau, qui se lie autour du corps et qui ferme tout passage à l'eau. Les coutures des peaux sont enduites d'une espèce de goudron ou de colle, qui n'est qu'une préparation d'huile de veau marin. C'est dans ces canots que les Esquimaux prennent avec eux tout ce qui est nécessaire à leurs besoins, sur-tout des instrumens pour la pêche; ils y ont aussi des frondes, des pierres, dont ils se servent fort habilement. Leurs harpons sont armés par un bout d'une dent de cheval marin, qui sert à tuer les gros poissons déjà blessés; l'autre bout est pour attaquer : c'est une sorte de barbe, garnie de fer, qui se cramponne et s'arrête dans le corps du poisson, au lieu que la pointe d'os en sort d'elle-même. Une sangle attachée à la barbe, soutient à l'autre bout une peau de veau marin enflée, qui tient lieu de bouée, pour marquer

l'endroit où le poisson se plonge dans l'eau.

Ces petits canots, qui ne sont que pour les hommes, ont environ 20 pieds de long sur 18 pouces de large, et se terminent en pointe aux deux bouts. Le navigateur n'a qu'une rame, assez large, qui sert à ramer alternativement des deux côtés. Mais il y a pour les femmes des canots plus grands et ouverts, dont elles manient les rames et qui portent jusqu'à vingt personnes. Les matériaux en sont les mêmes.

L'habillement des hommes est ordinairement de peaux de veaux marins ou de bêtes fauves. Ils s'en font aussi de peaux d'oiseaux terrestres et marins, qu'ils ont l'art de coudre ensemble. Tous ces habits ont une sorte de capuchon, sont serrés autour du corps et ne descendent que jusqu'au milieu de la cuisse. Les culottes se ferment devant et derrière avec une corde, comme on ferme une bourse. Plusieurs paires de bottes et de socques, les unes sur les autres, servent aux deux sexes à se tenir chaudement les jambes et les pieds. La seule différence qui se voie dans le vêtement des femmes, est qu'elles portent à leur robe une queue qui leur tombe jusqu'aux talons; que leur capuchon est plus large du côté des

épaules, pour y mettre leurs enfans, lorsqu'elles les veulent porter sur le dos, et que leurs bottes, plus grandes aussi, sont ordinairement garnies de baleines. Un enfant qu'elles sont obligées d'ôter un instant d'entre leurs bras, est mis dans une botte, en attendant qu'elles puissent le reprendre. Quelques hommes portent des chemises de vessies de veaux marins, cousues ensemble. En général, les habits sont cousus fort proprement, avec une aiguille d'ivoire et des nerfs de bêtes; on a soin de les orner de bandes de peaux, en manière de galons, de rubans et de guirlandes, qui leur donnent un air fort propre, et même élégant.

Rien ne fit prendre à M. Ellis une plus haute idée de leur industrie, que ce qu'ils appellent dans leur langue des *yeux de neige*. Ce sont de petits morceaux de bois ou d'ivoire, formés pour la conservation des yeux, et noués derrière la tête. Leur fente est précisément de la longueur des yeux; mais elle est fort étroite; ce qui n'empêche pas de voir fort distinctement au travers, sans en ressentir la moindre incommodité. Cette invention les garantit de l'aveuglement, maladie terrible pour eux et fort douloureuse, qui est causée par l'action

de la lumière fortement réfléchie par la neige, sur-tout au printemps, quand le soleil est élevé au-dessus de l'horizon. L'usage de ces machines leur est si familier, que s'ils veulent observer quelque chose dans l'éloignement, ils s'en servent comme d'une lunette d'approche.

On ne connaît dans la baie d'Hudson aucun mal contagieux. Les maux de poitrine, qui y sont les plus communs, se guérissent en buvant l'infusion d'une herbe nommée *wuizze-capukka*, ou par des sueurs. Pour se faire suer, ces Américains prennent une grande pierre ronde, sur laquelle ils font du feu, qu'ils entretiennent jusqu'à ce qu'elle soit rouge ; ensuite ils élèvent autour une petite cabane, qu'ils ferment soigneusement ; ils y entrent nus, avec un vase plein d'eau, dont ils arrosent la pierre ; et l'eau se changeant en vapeurs chaudes et humides, qui remplissent bientôt la cabane, cause au malade une transpiration prompte et abondante. Quand la pierre commence à se refroidir, ils se hâtent de sortir avant que leurs pores soient fermés, et se plongent sur-le-champ dans l'eau froide. Si c'est en hiver, ou si le pays est sans eau, ils se roulent dans la neige. Cette méthode est généralement établie, et passe pour un

remède infaillible contre la plupart des maladies du pays.

Leurs idées de religion sont fort bornées. M. Ellis découvrit, sans rien donner aux conjectures, qu'ils reconnaissent un Être d'une bonté infinie, et qu'ils nomment *Ukcuuma*, c'est-à-dire, le *Grand-Chef*. Ils le regardent comme l'auteur de tout bien; ils n'en parlent qu'avec respect, chantent ses louanges dans un hymne sur un ton fort grave, et même assez harmonieux. Mais leurs opinions sont si confuses sur sa nature, qu'on ne comprend rien à cette espèce de culte. Ils reconnaissent de même un Être, qu'ils appellent *Ouitikka*, et qu'ils représentent comme la source de tous les maux. Ils le redoutent beaucoup; mais le voyageur anglais ne put découvrir s'ils lui rendent quelque hommage pour l'appaiser.

Les Esquimaux ne sont point aussi barbares que les représentent quelques relations peu exactes. M. Ellis les a trouvés bons et sensibles aux malheurs d'autrui. La tendresse qu'ils ont pour leurs enfans mérite de l'admiration. Le voyageur en rapporte un exemple fort singulier, qui s'était passé presque sous ses yeux. Deux canots, traversant une rivière, arrivèrent au milieu de l'eau; l'un qui

n'était que d'écorce, et qui portait un Américain, sa femme et leur enfant, fut renversé par les flots. Le père, la mère et l'enfant passèrent heureusement dans l'autre; mais il était si petit, qu'il ne pouvait les sauver tous trois. Une contestation s'élève. Il ne fut pas question entre l'homme et la femme de mourir l'un pour l'autre, mais uniquement de sauver l'objet de leur affection commune. Ils employèrent quelques momens à examiner lequel des deux pouvait être le plus utile à sa conservation. L'homme prétendit que, dans un âge si tendre, l'enfant avait plus de secours à tirer de sa mère; mais la femme soutint, au contraire, qu'il n'en pouvait espérer que de son père, parce qu'étant du même sexe, il devait prendre de lui des leçons de chasse et de pêche; et recommandant à son mari de ne jamais négliger les soins paternels, elle se jeta dans le fleuve, où elle fut bientôt noyée. L'homme parvint au rivage avec son enfant.

Ce qui diminue beaucoup de l'admiration qu'inspire ce trait de dévouement, c'est que chez les Esquimaux, les hommes ont fort peu d'égards pour les femmes; et la malheureuse mère qui se sacrifia pour son fils, savait peut-être d'avance que la barbarie exigerait ce que

la tendresse maternelle n'aurait pas eu le courage de faire. Un homme qui est assis à terre, se trouve fort offensé qu'une femme lui cause la moindre incommodité dans cette posture; et c'est un usage établi, que jamais les hommes ne boivent dans le même vase après leurs femmes.

Malgré leur tendresse pour leurs enfans, la faim leur a quelquefois fait étouffer les sentimens que la nature avait mis dans leurs cœurs. *Jérémie*, gouverneur d'un établissement français au fond de la baie, en 1714, rapporte à ce sujet un trait qui fait frémir. « J'ai connu, dit-il, un de ces Américains, qui, après avoir dévoré sa femme et six enfans qu'il avait eus d'elle, avouait que son cœur n'avait été attendri qu'au dernier; qu'il lui avait donné ce rang, parce qu'il l'aimait plus que les autres; qu'en ouvrant la tête pour manger la cervelle, il s'était senti touché, et qu'il n'avait pas eu la force de lui casser les os pour en sucer la moelle. » On pourrait trouver ce récit peu vraisemblable, sur le témoignage d'un seul voyageur; mais il est confirmé par les relations anglaises des mêmes contrées. On y lit, comme dans celle du commandant français, que ces Américains

vivent fort long-temps, malgré leur misère ; que si l'âge les met hors d'état de travailler, ils font un festin auquel ils invitent toute leur famille ; qu'après une longue harangue, dans laquelle ils recommandent l'union, ils présentent à celui de leurs enfans qu'ils aiment le mieux, une corde qu'ils se passent eux-mêmes au cou, et le prient de les étrangler, pour les délivrer d'une vie qui fait leur tourment et celui des autres. Tout le monde applaudit à leur résolution, et le fils s'empresse de leur obéir.

Ellis ajoute à ces détails, que le vieillard qui veut quitter la vie, entre dans une fosse que ses enfans ont creusée pour lui servir de tombeau ; il converse quelque temps avec eux en buvant quelques verres de liqueurs et fumant sa pipe. Enfin, sur un signe qu'il leur fait, ils l'étranglent en un instant. Ils sont obligés ensuite de le couvrir de sable, sur lequel ils élèvent un amas de pierres. Les vieillards qui n'ont pas d'enfans, exigent le même office de leurs amis ; mais ce n'est plus un devoir, et souvent ils ont le chagrin d'être refusés. On ne voit point, que dans le dégoût qu'ils ont de la vie, ils pensent jamais à s'en délivrer par leurs mains.

Ces peuples doivent une grande partie de leurs malheurs à leur imprévoyance. Quand leurs provisions sont abondantes, ils les prodiguent sans songer au terrible hiver qui les menace. A peine gardent-ils un peu de poisson et de gibier. Il arrive très-souvent à ceux qui viennent trafiquer dans les comptoirs de la baie, d'être obligés en chemin, pour avoir compté sur des secours qui ne se présentent point, de griller des peaux et de les manger. A la vérité ces disgraces n'ont pas la force de les abattre. Ils ont recours à toutes sortes de voies pour se soutenir avec leurs familles; et dans les dernières extrémités, leur patience est inébranlable. Souvent ils font 2 ou 300 lieues dans le fort de l'hiver par des pays nus et glacés, sans tentes pour se mettre à couvert des injures du temps ou pour reposer la nuit. Dans ces voyages, ils élèvent, à l'approche de la nuit, une petite haie d'arbrisseaux qui leur sert de retranchement contre le vent et les bêtes farouches. Ils allument un grand feu, du côté de la haie qui est opposé au vent, et, sans autre soin que d'écarter la neige, ils se couchent à terre pour dormir entre le feu et la haie. S'ils sont surpris par la nuit dans une plaine sans bois, où ils ne puis-

sent faire ni retranchement ni feu, ils se couchent sous la neige, qu'ils trouvent moins froide que l'air extérieur, dont elle les garantit.

Le langage de ces peuples est un peu guttural, sans être rude ni désagréable. Ils ont peu de mots, mais très-significatifs, et une manière assez heureuse d'exprimer de nouvelles idées, par des termes composés, qui joignent les qualités des choses auxquelles ils veulent donner des noms.

M. Ellis ayant passé l'hiver dans la baie d'Hudson, eut l'occasion d'observer que les Américains y sont peu sujets aux maladies, et que s'ils en sont quelquefois atteints, elles leur viennent presque toujours du froid qu'ils prennent après avoir bu des liqueurs fortes. « Ils ont, dit-il, cette obligation aux Anglais qui leur en fournissent, tandis que les Français, par des maximes beaucoup plus sages, refusent de leur en vendre, dans la crainte de nuire au tempérament de ces peuples, et par conséquent au commerce, dont le succès dépend de la vigueur du corps et de l'adresse à la chasse. Aussi ceux qui vivent parmi les Anglais, sont-ils maigres, petits, indolens; ils s'emportent quelquefois aux plus grands excès dans leurs débauches; ils se battent

comme des furieux ; ils brûlent leurs cabs
ils abusent mutuellement de leurs fem
et, l'hiver, dans l'assoupissement de l'ivr
ils se mettent à dormir autour d'un bon
où ils se brûlent quelquefois horriblement
se gèlent de même, suivant qu'ils s'ap
chent ou s'éloignent trop du foyer. Au
traire, les autres sont pleins de santé, gra
actifs et robustes, tels qu'on les a représen

M. Ellis voyageait dans ces tristes cont
en 1746.

LE GROËNLAND.

Il y a environ huit siècles que le Groënland fut découvert par des Norwégiens et des Islandais. Ils y abordèrent pendant la belle saison, et charmés de voir les côtes et le fond des baies couvertes de verdure, ils nommèrent ce pays *Groënland* ou *Greenland*, Terre-Verte, nom qui ne convenait guère à une contrée sans cesse chargée de neige et de glaces.

On ignore encore si c'est en Europe ou en Amérique que l'on placera le Groënland; mais sa proximité seule de cette dernière partie du monde doit suffire, ce me semble, pour l'en faire regarder comme une portion. Les glaces énormes qui encombrent les mers qui battent ses côtes, n'ont pas encore permis aux navigateurs de reconnaître si cette terre est une île ou une portion du continent américain. Entre la mer Glaciale à l'orient, et le détroit de Davis au couchant, dans un espace d'environ 35 degrés de longitude, le

Groënland s'avance et s'étend depuis le 59ème. degré de latitude nord jusqu'au 78ème. C'est du moins à ce voisinage du pôle que s'est arrêtée l'audace des voyageurs. La côte occidentale, seule portion de ce pays qui soit aujourd'hui connue ou du moins fréquentée, prend, du sud au nord, une étendue d'environ 20 degrés. Elle est coupée et comme dentelée par une infinité de baies qui sont parsemées d'une multitude innombrable de petites îles. Toute la côte est hérissée de rochers inaccessibles, que l'on découvre de plus de 40 lieues en pleine mer. La terre y est stérile, ou plutôt le ròc, aride et nu, s'y dérobe constamment sous la glace et la neige, qui s'accumulant d'année en année, ont comblé les vallons, et mis des plaines au niveau des montagnes. Les rochers d'où la neige disparaît quelquefois, n'offrent au loin qu'un front noir et ténébreux, sans trace de verdure ni même de terre; mais de près on y découvre des veines d'une pierre marbrée, des lambeaux de gazon, de mousse ou de bruyère, comme jetés par hasard sur le roc, et dans les vallées, quelques buissons épars autour des étangs, et le long des ruisseaux.

Le territoire du Groënland, presqu'aussi

grand que l'Europe, ne présente guère qu'une vaste solitude. On ne trouve que de loin en loin quelques peuplades rares et malheureuses. L'intérieur des terres est encore inconnu. Le Danemarck a formé quelques colonies sur les côtes. La première que l'on rencontre en arrivant de l'Europe, est celle de *Frédéric Shaap*, fondée en 1742. C'est une assez bonne place de commerce, à un mille et demi de la mer. On y trafique en huile de baleine, en peaux de renard et de veaux marins. A 36 lieues est la *baie aux poissons*, au milieu de laquelle on a établi un comptoir en 1754; dans cette même île est une mission de frères moraves, pour la conversion des naturels.

La seconde colonie est *Klingarne*, ou les îles de *Kellingeit*, à 50 lieues environ de Frédéric-Shaap. C'est un endroit excellent pour la chasse ou la pêche des veaux marins, qu'on prend très-facilement entre les îles, où ils se trouvent comme enfermés. Les Allemands ont un port appelé *Buxe-Bay* à 6 lieues plus loin.

La troisième colonie est celle de *God-Schaap*, située au 64ème. degré 14 minutes, à l'extrémité de la baie de *Bals-River*. A

une demi-lieue sur la côte, à l'ouest, est la maison ou communauté des frères moraves du Groënland, qu'on appelle *New-Hernhutt;* et à une pareille distance au nord, la colonie de *Bonne-Espérance.* Elle consiste en une maison où logent le facteur et le missionnaire avec leurs gens; puis une église, un magasin, une forge et une brasserie.

Le quartier de cette dernière colonie est le meilleur de la côte occidentale, et contenait autrefois quelques milliers de Groënlandais. Mais depuis que les Européens y ont apporté la petite-vérole, il n'en reste pas un tiers. Un facteur qui s'est attaché à faire un dénombrement exact de la population de ces côtes, n'a trouvé dans l'espace de 40 lieues que 957 Groënlandais domiciliés : encore est-ce un canton des plus peuplés, car si l'on en excepte la côte du sud et la baie de Disko, on pourrait voyager l'espace de 20 lieues sur ces côtes, sans trouver une seule ame. En supposant donc qu'il y ait 400 lieues de pays habité, et 1000 ames par 40 lieues, eu égard au sud et au nord de la côte, qui sont assez peuplés, le total de la population devrait monter à 10,000 ames. Cependant le facteur dont nous parlons, n'en compte que 7000.

Il assure qu'en 1730, le Groënland pouvait avoir 30,000 habitans indigènes, et qu'en 1746, il n'en trouva que 20,000. Depuis cette époque, ce nombre a diminué encore de deux tiers.

La quatrième colonie est à *Zukkertop*, située au 65e degré 48 minutes.

La cinquième est celle d'*Holstembourg*, fondée en 1759, l'une des plus commodes pour le commerce et le séjour.

La sixième est celle de *Sud-Bay*, au 67e. degré 30 minutes. Elle avait été formée en 1756; mais depuis l'établissement de celle d'*Holstembourg*, on n'y tient plus qu'un homme ponr tirer l'huile de baleine des Groënlandais qui sont au voisinage.

La septième colonie s'appelle *Egèdes-Minde*, du nom du capitaine *Egède*, qui l'établit en 1755, et voulut perpétuer ainsi la mémoire de son père, ce sage et zélé missionnaire, à qui le Danemarck est redevable de ses établissemens dans le Groënland, et l'Europe, des plus justes notions que nous ayons de ce pays éloigné.

La huitième est *Christians-Hope*, établie, en 1734, au 68e. degré 34 minutes.

La neuvième est *Claus-Haven*.

La dixième, *Jacobs-Haven*. Le commerce de ces trois dernières colonies n'occupe qu'un seul vaisseau.

La onzième colonie est vers le 70e. degré, à *Rittenbenk*.

Enfin la douzième est *Noogsoak*, à l'extrémité du Weigats. Il est facile de juger que tous ces établissemens sont fort peu de chose, et que le Groënland n'en paraît guère moins désert.

La nature a semé par tout l'univers des objets dignes de notre contemplation, et lorsqu'elle cesse de nous prodiguer ses bienfaits, elle attire encore nos hommages même par l'effroi qu'elle nous inspire. C'est aussi un spectacle digne de nos regards, que ces montagnes de glace qui représentent à l'imagination tout ce que l'œil a vu sur la terre, et où la nature semble se divertir à reproduire les ouvrages de l'art. Tantôt c'est une église avec un clocher qu'on se figure voir dans le lointain; tantôt un château avec ses tours et ses créneaux; quelquefois c'est un vaisseau que l'on imaginerait fendre la mer à pleines voiles, et souvent il arrive qu'un pilote, trompé par l'éloignement et la ressemblance, s'écarte de sa route et redouble la manœuvre pour aborder ce navire imaginaire; d'autres

fois ce sont de grandes îles couvertes de plaines, de vallons, et sur-tout de montagnes dont la tête s'élève à 600 pieds au-dessus des eaux. Ces blocs et ces masses, grandes ou petites, se rencontrent sans nombre dans les baies du détroit de Davis, sur-tout au printemps après une violente tempête qui les a détachées des terres voisines.

La terre présente des glaces aussi énormes que cette mer; ce sont des montagnes entières. Celle d'*Eisblin* est sur-tout remarquable. Sa cime brille de loin aux yeux des navigateurs, et jette une lumière qui ressemble à l'aurore boréale. Cette espèce de phare est placée sur une baie dont l'embouchure est fermée par un rempart de glaces que la marée y pousse, et que le froid y gèle et consolide ensemble. Cette montagne forme un pont de glace sur un détroit; ce pont s'étend, d'un bord de terre à l'autre, l'espace de 8 lieues en longueur sur 2 de largeur. Les arches s'élèvent de 42 à 120 pieds de hauteur. On peut passer sous ce pont en bateau, si l'on ne craint pas les pièces de glace qui se détachent quelquefois des arches, ou qui roulent des montagnes dans le canal, d'où le reflux les entraîne dans la mer.

Quoiqu'un pays où la neige et la glace ont des retraites éternelles, ne puisse qu'éprouver un froid excessif, cependant il y est supportable, même au cœur de l'hiver, dans les endroits où les habitans jouissent des rayons du soleil pendant une heure ou deux; mais dans le climat où cet astre bienfaisant ne s'élève point sur l'horizon, les gens qui prennent du thé voient geler leur tasse sur la table où ils la posent. « La glace et la gelée, dit M. Paul Egède, missionnaire danois, dans son journal du 7 janvier 1738, tapissent l'intérieur de la cheminée, jusqu'à l'embouchure des poëles, sans qu'elles puissent fondre au feu qu'on y fait tout le jour. Le tuyau de la cheminée est couvert d'une voûte de glace, percée de petits trous, que la fumée a creusés en s'évaporant. Les portes et les murailles sont plâtrées de neige ou incrustées de glace; et ce qu'on aura peine à croire, tout gèle dans l'intérieur des maisons, le linge dans les tiroirs; le bois du lit, le duvet même des oreillers et des lits se gèle d'un pouce d'épaisseur. Il faut casser la viande quand on la tire des barils pour la manger, et même après qu'on l'a mise sur le feu dans de l'eau de neige, la surface doit bouillir assez long-

temps avant que la pointe du couteau puisse pénétrer au-dedans de la pièce de viande. » Tels sont les effets du froid à la baie de Disko; mais, en général, cette extrême rigueur fait bientôt place au dégel, et le temps passe de l'un à l'autre tous les quatre ou cinq jours.

Ce n'est guère qu'au mois de juin que la terre est amollie et détrempée par le dégel; encore n'est-ce qu'à la surface, et il ne laisse pas de neiger jusqu'au solstice d'été. La neige reprend au mois d'août, mais ne s'empare des campagnes qu'au mois d'octobre.

L'été, quoique très-court, est pourtant assez chaud pour qu'on soit obligé de se dégarnir quand on marche, sur-tout dans les bois et les vallons, où les rayons du soleil se concentrent, sans que les vents de mer y pénètrent. La chaleur devient si vive sur cette même mer où la glace a duré six mois, que dans certains jours sereins la poix et le goudron se fondent tout autour des vaisseaux. Mais ces effets sont rares, parce que les vents qui ont soufflé par les îles de glaces, rafraîchissent l'air au point qu'on est obligé, le soir, de reprendre ses doubles fourrures.

En général, l'air du Groënland est pur, léger et très-sain. On y peut vivre long-temps

en bonne santé, pourvu que l'on ait l'attention de s'y tenir habillé chaudement, et d'y prendre une nourriture frugale et un exercice modéré. Aussi n'y voit-on guère aucune des maladies communes en Europe, ni d'autres incommodités que le scorbut et quelques maux d'yeux, ou des douleurs de poitrine, qui procèdent des diètes longues et forcées, des froids excessifs et de la blancheur éblouissante des neiges; mais ces maux sont rares. Les premiers missionnaires allemands que le zèle a transportés dans ces climats éloignés, y ont joui trente ans d'une santé vigoureuse, sans aucune maladie considérable, malgré la vie étroite et dure qu'ils y menaient.

L'été n'a point de nuit pour les Groënlandais; car au-dessus du 66e. degré, le soleil ne se couche point quand il a atteint le signe du cancer. Sous le 64e. degré, il ne disparaît qu'à 10 heures 10 minutes du soir, pour reparaître 50 minutes après. Ce n'est pas qu'il ne reste environ 3 heures 40 minutes sous l'horizon; mais comme on voit dans le mois de juin ses rayons toujours dardés ou réfléchis sur la cime des montagnes, on peut dire qu'il n'est pas tout-à-fait absent, d'autant plus que durant ce mois et le suivant, il éclaire l'ho-

rizon par un crépuscule, à la lueur duquel on lit et l'on écrit facilement sans chandelle. Les habitans profitent de ces longs jours pour chasser et pêcher toute la nuit, et les navigateurs pour passer à travers les glaces des mers voisines. Quoique le soleil ne se couche pas entièrement au fort de l'été, sa lumière cependant n'est pas aussi vive le soir qu'à midi; son éclat baisse insensiblement avec son disque, et devient faible comme un clair de lune, en sorte qu'on peut fixer ses rayons sans en être ébloui.

Par la même raison que le Groënland a des jours sans nuit, il doit avoir des nuits totales et sans mélange de jour. La baie de Disko ne voit point la face du soleil depuis le 30 novembre jusqu'au 12 janvier; on n'a, pour suppléer à cette absence, qu'un faible crépuscule qui naît de la réflexion des rayons que cet astre laisse tomber sur les hautes montagnes et sur les brouillards épais dont le froid compose l'atmosphère de la zône glaciale. Malgré cet abandon du soleil, les nuits ne sont jamais aussi noires sous le pôle que dans les autres parties du globe; car la lune et les étoiles semblent y redoubler de lumière et de scintillation, et les rayons répercutés par la neige et

la glace dont la terre est couverte, jettent une lueur assez vive au milieu de ces nuits froides, pour qu'on puisse marcher sans lanterne, et même lire facilement les caractères moyens de l'imprimerie. Durant la disparition du soleil, la lune veille presque toujours sur ces climats ténébreux; on a de plus pour s'éclairer, une lumière continuelle qui brille dans le nord, et dont les nuances et les jeux variés font un des phénomènes les plus curieux de la nature; on l'appelle *aurore boréale*. C'est une lumière rouge et vive qui colore une partie de l'horizon du nord, et dont on ignore absolument la cause.

Ces tristes et dures contrées ne présentent presqu'aucun sol dégarni de neige et de glace, et dans les endroits que l'été découvre et féconde, on ne trouve que quelques herbes éparses parmi des bruyères et des buissons; encore cette verdure est-elle courte et maigre. Seulement autour des cabanes et des tentes des Groënlandais, les sables que la mer a jetés ou laissés sur le roc, nourris du sang et de la graisse des baleines, produisent une assez grande quantité d'herbe épaisse et fine, mais qui n'est ni si haute, ni si large qu'en Europe, parce qu'elle pointe, mûrit et sèche

en très-peu de jours. On a en vain tenté d'y semer de l'avoine ou du blé; l'épi n'a presque jamais eu le temps de paraître. La verdure la plus commune, dans ces contrées, est la mousse. La plante la moins rare et la plus utile, est le *cochléaria*, souverain remède contre le scorbut et quelques autres maux; on en mange de toutes les façons, et sur-tout en salade. On chercherait en vain un arbre; la terre n'en peut élever aucun. Aussi le bois consommé dans le Groënland, vient-il de loin; et par un de ces moyens qui montrent toute la sagesse et la prévoyance de l'auteur de la nature dans l'économie de ses bienfaits, c'est l'Océan qui se charge d'approvisionner cette stérile contrée; les flots apportent des climats lointains, et jettent sur les côtes du Groënland, une quantité de grands arbres, arrachés par divers accidens, et livrés à la mer. Sans cela, les Européens ne sauraient comment se chauffer en ce pays-là, et les Groënlandais manqueraient de matériaux pour construire leurs maisons, leurs tentes et leurs bateaux, et sur-tout pour emmancher ces flèches ou ces harpons qui leur procurent la subsistance, les vêtemens, le chauffage et la

lumière, pour la chasse et la pêche. Parmi ces grands arbres, apportés ainsi, on en voit qui ont roulé plusieurs années de suite, parmi les glaces et à la merci des flots; aussi n'ont-ils ni branches, ni écorce, et sont à moitié pourris. Les sapins sont les plus communs.

Le règne animal n'est guère plus riche que le règne végétal. Au Groënland, l'ours blanc et le renne y sont les plus grands quadrupèdes. Les lièvres blancs y sont assez nombreux. Une espèce de renards s'y voit aussi; ils diffèrent des nôtres en plusieurs points: assez semblables aux chiens, par les pieds et par la tête, ils jappent comme eux. La plupart sont gris ou bleus, et quelques-uns blancs. Si les renards aboient, dans le Groënland, les chiens n'y font qu'hurler et grogner. Cette espèce, stupide en ce pays-là, ne sert de rien à la chasse, pas même pour pousser l'ours dans le piége. Mais aussi l'homme l'emploie, au défaut des chevaux, à tirer les traîneaux. Les Groënlandais attachent à ces sortes de voitures, depuis quatre chiens jusqu'à dix, et vont dans ce brillant équipage se faire des visites, et traîner chez eux leur pêche sur la glace. La plupart des maîtres mangent leurs chiens pour

peu que la faim les y pousse ; mais tous en prennent la peau pour couverture de lit, ou pour border leurs habits.

Les Groënlandais sont d'une petite taille qui reste presque toujours au-dessous de cinq pieds de hauteur, mais bien prise et bien proportionnée. Ils ont le visage plat ; des joues rondes, potelées et dont les os s'élèvent en avant ; des yeux petits et noirs, mais sans feu, sans étincelles d'esprit ou d'ame ; un nez qui, sans être plat, n'est ni assez grand ni saillant ; une bouche communément petite et ronde, et la lèvre inférieure un peu plus grosse que celle d'en-haut. Leur couleur, en général, est olivâtre ; leur teint est brun, mais animé d'un rouge vif ; ce qui fait croire qu'ils naissent blancs, mais que leur sombre couleur leur vient de la malpropreté où ils vivent, étant toujours dans la graisse ou dans l'huile, assis à la fumée de leurs lampes et se lavant très rarement. Leurs cheveux sont noirs, épais, forts et longs ; mais ils ont rarement de la barbe, parce qu'ils se l'arrachent ou l'épilent. Leurs mains et leurs pieds sont petits et charnus. La tête et les membres sont assez gros ; ils ont la poitrine haute, les épaules larges, sur-tout les femmes,

qui, dès la jeunesse, sont accoutumées à porter de lourds fardeaux. Leur corps est fourni de chair, communément gras et très-sanguin; avec ce préservatif naturel, et des fourrures bien épaisses, ils s'exposent au froid la tête et le cou nus; et, dans leurs maisons, ils ne se couvrent que depuis la ceinture jusqu'aux genoux; mais l'odeur qu'ils exhalent en cet état n'est pas supportable aux Européens.

Ils montrent généralement du courage; et ce n'est pas cette ardeur passagère et momentanée qui naît de la vivacité de l'imagination, mais plutôt cette constance qui vient de la force du corps. Un homme qui n'aura rien mangé depuis trois jours, ou qui ne se sera repu que d'algue ou d'herbe marine, luttera hardiment contre la tempête et la fureur des vagues. Les femmes porteront sur leurs épaules un renne tout entier, une pièce de bois, ou un quartier de pierre qui passeront le double de ce qu'un Européen pourrait soulever.

Le caractère de la nation groënlandaise n'a rien d'assez tranchant, ni d'assez marqué pour être bien défini. La disposition flegmatique et tranquille de leurs humeurs les porte à une sorte de mélancolie ou de morne stu-

pidité ; l'abondance du sang rend leur colère furieuse, quand elle est provoquée par de rudes assauts ; mais il en faut de très-violens pour remuer et agiter des amés qui ne sont ni vives ni fort sensibles. Contens du présent, ils ne se souviennent guère du passé, et s'inquiètent fort peu de l'avenir. Les ignorans s'estiment toujours beaucoup ; aussi les Groënlandais se mettent-ils bien au-dessus des Européens ; ils conviennent cependant que ces étrangers ont plus d'industrie et d'intelligence qu'eux ; mais ils ne jugent pas que cet avantage soit d'un bien grand prix. Y a-t-il rien de plus utile que la chasse du veau marin ? et quand on a ce qu'il faut pour vivre, à quoi sert le reste ? Voilà toute leur philosophie ; aussi les Européens parviendront difficilement à les civiliser, et les missionnaires ont des peines infinies à en faire d'assez mauvais chrétiens.

La misère et la faim ne laissent pas beaucoup de bon temps à ces peuples ; la nourriture est rare chez eux, et ne s'obtient qu'au prix des plus grandes peines et de mille dangers. Il faut long-temps courir après un renne pour l'attraper ; l'ours est terrible quand on le poursuit, et les glaces occasionnent la

mort d'une quantité de pêcheurs. C'est ce pendant la pêche qui offre les principales ressources, sur-tout celle du veau marin. Quand on a pris un de ces derniers animaux, on en garde la tête et les pieds sous le gazon, si c'est en été, et tout le corps en hiver sous la neige. Les Groënlandais mangent une pièce de veau moitié gelée, moitié pourrie, avec autant d'appétit que de délices. On fait dessécher à l'air certaines parties de l'animal, telles que les côtes, pour les servir ainsi sans autre préparation ; il en est de même du saumon et de la plie qu'on découpe en longues tranches. Pour les oiseaux et la plupart des autres poissons, on les mange bouillis ou étuvés. On fait de la soupe avec le sang du veau marin. La matière contenue dans le ventre du renne est un mets qui leur paraît si délicat, qu'ils en font des présens à leurs amis ; chacun a son goût dans ce monde.

Il ne faut pas demander si ces bons sauvages sont malpropres à table. Ils nétoient assez rarement leurs chaudières ; mais les chiens leur en épargnent la peine avec la langue. Ils mettent leurs viandes bouillies dans des plats de bois, mais les viandes sèches sont étalées par terre, ou sur un vieux cuir ; c'est

là leur nappe. On prend les mets solides avec les mains, et l'on mord à même. Quand ils veulent traiter un Européen avec toute la politesse du pays, ils lèchent d'abord le morceau qu'il doit manger, pour en nétoyer le sang et l'écume : après cette opération on le présente. Refuser serait la plus grande incivilité.

On mange quand on a faim ; mais le principal repas se fait le soir au retour de la pêche. Tant qu'ils sont dans l'abondance, tout va bien ; nul soin de l'avenir ; on ne quitte la table qu'à la fin des provisions ; on danse, on se réjouit dans l'espoir que la mer ne manquera jamais. Mais les mauvais temps sont-ils arrivés, les veaux marins ont-ils disparu au printemps pour deux ou trois mois, quelque calamité amène-t-elle la disette ? voilà les pauvres Groënlandais qui passent des jours entiers sans manger, si ce n'est le peu de moules et d'algue qu'ils trouvent par hasard. Réduits par degrés au cuir de leurs souliers, et même aux peaux de leurs tentes, qu'ils font bouillir dans l'huile de baleine destinée à leurs lampes, ils prolongeut ainsi de misérables jours qui doivent bientôt s'éteindre par la famine.

Les peaux des animaux qu'ils mangent forment leurs vêtemens. Ils ont des fourrures de toute espèce. Leur habit de dessus est une sorte de robe longue, cousue de tous les côtés, faite de façon à la passer comme une chemise par-dessus la tête, en y fourrant en même temps les deux bras. A cet habit long tient un capuchon dont on se couvre dans les temps froids et humides. Cet habillement, chez les hommes, ne vient qu'à mi-cuisses et ne serre pas de bien près; mais comme il est fermé par-devant, il garantit assez du froid. Ils ont pour chemise une fourrure de poules d'eau avec la plume en dedans, ou plus souvent encore de rennes. Leurs culottes sont de peau de veau marin; leurs bas sont de la peau des jeunes veaux trouvés dans le ventre de leurs mères, et les souliers d'un cuir noir, doux et préparé. Les gens à qui le trafic donne une sorte de richesse, portent maintenant des capes, des culottes et des bas de laine.

Mais en mer tous prennent par-dessus l'habit ordinaire un manteau noir, de cuir de veau le plus uni, pour se garantir de l'eau; et par-dessus la veste une chemise faite des boyaux de cet animal, pour conserver leur chaleur naturelle et ne point contracter d'humi-

dité. La casaque de mer est une espèce de jaquette, où l'habit, la culotte, les bas et les souliers ne forment qu'une pièce. Elle est faite de peau de chien marin, unie et sans poil, et si bien cousue, que l'eau ne saurait y pénétrer. Il y a devant la poitrine un petit trou par lequel ils soufflent autant d'air qu'ils jugent à propos pour se soutenir sur les flots sans aller au fond, et ils le bouchent ensuite avec une cheville. A mesure qu'ils augmentent ou diminuent l'air en dedans de cet habit, ils descendent et remontent comme bon leur semble. Ce sont de vrais ballons qui courent sur l'eau sans s'y enfoncer.

L'habillement des femmes est à peu de chose près le même que celui des hommes; la principale différence consiste dans les extrémités du vêtement de dessus, qui se terminent en deux pointes, l'une devant, l'autre derrière. Les mères et les nourrices ont une sorte d'habillement assez ample par derrière pour y porter un enfant; ce vêtement chaud et commode tient lieu de berceau et de lange au nouveau-né, qu'on y enveloppe tout nu. Les habits de tous les jours sont dégoûtans de graisse et couverts de vermine; mais les parures des fêtes sont tenues assez proprement.

Les hommes portent des cheveux courts; les femmes les ont dans toute leur longueur. Elles les relèvent en deux boucles au sommet de la tête; l'une y forme une large touffe, et l'autre plus petite s'élève au-dessus de la première; le tout est noué d'une manière assez agréable et orné de grains de verre.

Les Groënlandais ont des tentes pour l'été et des huttes pour l'hiver. Ces dernières, larges de 2 brasses, s'étendent depuis 4 jusqu'à 12 brasses de longueur. On les fixe sur les lieux élevés, pour être plus tôt débarrassé des neiges dans le dégel, et dans le voisinage de la mer, pour être à portée de la pêche. On fait les murs de l'épaisseur d'une brasse, avec des pierres entassées les unes sur les autres, cimentées ensemble de terre ou de gazon. Sur ces murailles on place une poutre de la longueur du logement, et sur cette poutre, en travers, des solives avec des lattes entre ces dernières. On couvre le tout de broussailles, puis de tourbe, et, par-dessus, d'une terre fine, légère, qui fait le toit.

Tant qu'il gèle, ces édifices se soutiennent assez bien; mais les pluies et les fontes de l'été ruinent tout l'ouvrage, et dès l'automne

suivant il faut réparer le toit et les murailles. Ces maisons n'ont ni porte ni cheminée ; mais, pour en tenir lieu, on pratique une entrée au milieu, de 2 ou de 3 brasses de large. C'est une voûte de pierre et de terre, qui sert à renouveler l'air intérieur, sans être ouverte ni au vent ni au froid ; car elle forme une espèce d'équerre ou de tambour, dont l'entrée est de côté, parallèlement au-devant de la maison, et, de plus, cette voûte est si basse qu'il ne suffit pas de se courber, mais qu'il faut marcher à quatre pattes pour entrer ou pour sortir.

Depuis le milieu de la maison jusqu'au mur du fond, il règne dans toute la longueur un plancher élevé d'un pied au-dessus de terre. Ce plancher est divisé en plusieurs pièces, par le moyen de peaux tendues le long des poteaux qui soutiennent le toit ; ces divisions formant autant de chambres, ressemblent à des écuries. Chaque famille a sa chambre, et chaque maison contient depuis trois jusqu'à quatre familles. Elles dorment sur ces planchers couverts de fourrures ; on y reste assis toute la journée, les hommes les jambes pendantes, et les femmes les jambes croisées, à la manière des Turcs ; ceux-là font des meu-

bles ou des outils pour le ménage et la pêche; celles-ci s'occupent à la cuisine ou à la couture. Sur le devant de la maison sont des fenêtres carrées de deux pieds avec des panneaux d'intestins de poissons de mer, si transparens, qu'ils laissent entrer la lumière sans donner passage au vent ni à la neige. Sous ces fenêtres on trouve en dedans un banc, où l'on fait asseoir et dormir les étrangers.

Chaque ménage a son feu, et voici comment : on place d'abord contre le poteau de séparation, un gros billot de terre, sur cette souche une pierre plate, et sur cette pierre un trépied qui soutient une lampe de marbre bâtard, large d'un pied et faite en demi-lune; elle est comme enchâssée dans un vase de bois en ovale, fait pour recevoir l'huile de baleine qui dégoutte de la lampe. Celle-ci n'a pour toute mousse qu'une mêche fine, mais qui brûle si bien, que la maison est éclairée et même échauffée par la lumière de toutes ces lampes. Au-dessus de chacune de ces lampes est une chaudière de marbre ou de pierre à chaux, suspendue au toit par quatre cordes. Cette chaudière, longue d'un pied, est large de six pouces; c'est là qu'on fait bouillir le souper de chaque famille. Ces lampes, tou-

jours allumées, donnent une chaleur moins vive, mais plus égale que celle des poëles d'Allemagne, avec moins d'exhalaisons nuisibles, presque point de fumée, et jamais aucun danger d'incendie.

D'après cette description, on peut juger de la propreté d'une demeure semblable. Un étranger étouffe au milieu de l'odeur épaisse de l'huile des lampes, des poissons et de la viande des chaudières, des pelleteries non tannées des tentures et des vêtemens, et surtout de l'urine qu'on laisse croupir dans ces lieux. Le Groënlandais y vit à son aise, et, qui plus est, long-temps.

Au commencement de mai, la fonte des neiges qui menace le toit et les fondemens de la maison, oblige les habitans à aller camper sous des tentes. Ces tentes sont faites de peaux de veaux marins, et les gens riches en tapissent l'intérieur de belles peaux de rennes, dont le poil fait le principal ornement. Ces demeures d'été sont plus propres que celles d'hiver, et répugnent beaucoup moins aux Européens.

Les mœurs de ces sauvages sont assez pures. « Nous n'avons jamais vu, dit M. Crantz, aucune action indécente, ni entendu aucune

parole déshonnête chez les Groënlandais. Rarement les femmes produisent, encore moins y cachent-elles des enfans illégitimes. C'est ce qui ne peut arriver qu'à une femme répudiée ou à quelque jeune veuve ; et cette personne, quoique méprisée, tâche de réparer le tort et la honte attachés à ces enfans, en les vendant à un homme qui n'en aurait point, ou du moins en se faisant adopter dans la famille d'un homme qui ne voudrait pas l'épouser. Dans un pays où le climat n'invite pas au libertinage, telle est pourtant la retenue du sexe faible, qu'une femme n'a jamais de conversation particulière avec un homme, et qu'une jeune personne regarderait comme un affront, l'offre que lui ferait un garçon d'une prise de tabac. »

Le mariage n'a pas d'autre cérémonie que l'accord de la famille du garçon et de celle de la fille, et la bonne volonté des époux. La polygamie est permise, mais peu commune. Sur vingt maris, il n'y a guère qu'un polygame. Aussi est-ce un grand honneur pour ce dernier : cela prouve qu'il est assez habile pêcheur et chasseur pour nourrir plusieurs épouses et une nombreuse famille. « Avant l'arrivée des missionnaires, dit M. Egède,

ecclésiastique danois, les femmes ne connaissaient point la jalousie; plusieurs épouses vivaient paisiblement entre elles : mais depuis qu'elles savent que le christianisme défend la polygamie, elles ne souffrent plus si patiemment cette infidélité de leurs maris. » Le lien du mariage n'est point indissoluble. Quand un mari n'a point d'enfans, ou qu'il est mécontent de sa femme, il lui jette un coup d'œil sinistre, sort de sa maison, et n'y reparaît point durant quelques jours. La femme, qui sait ce que cela veut dire, fait un paquet de ses habits, et se retire chez des amis.

Dans les travaux du ménage, le mari se charge de la chasse et de la pêche; mais il ne faut rien attendre de lui au-delà; même, dès qu'il est à terre, il croirait au-dessous de sa dignité de tirer à bord l'animal qu'il a pris. Les femmes font tout le reste, depuis le métier de bouchères jusqu'à celui de cordonnières. Elles n'ont, pour toutes sortes d'ouvrages, qu'un couteau fait en demi-lune, un polissoir d'os, un dé à coudre, et deux ou trois aiguilles. Dans la construction des cabanes, elles font tout l'ouvrage de la maçonnerie; les hommes se réservent celui de la charpente. Du reste, ceux-ci regardent froi-

dement passer les femmes avec de grosses pierres sur le dos. En revanche, ils les laissent maîtresses de tout ce qu'ils prennent ou qu'ils acquièrent, à l'exception de l'huile de baleine, que les hommes se chargent de vendre.

« Les Groënlandais, dit M. Crantz, sont moins jaloux entre eux de briller et de se faire valoir, que soigneux d'éviter tout ce qui peut leur donner du ridicule ou une mauvaise réputation. Ils n'ont point l'art des complimens, ni des révérences, et ne peuvent s'empêcher de rire en voyant un Européen qui se tient debout et la tête découverte devant celui qu'il appelle son supérieur, ils ne savent pourquoi; s'indignant sur-tout quand cette supériorité va jusqu'au point qu'un homme en puisse frapper impunément un autre. Ils sont moins attentifs à plaire qu'à ne pas déplaire, exigeant plutôt de la tolérance que de la complaisance, et plus disposés à ne pas s'offenser qu'à se venger. Ils seraient d'autant plus embarrassés à s'insulter et à se quereller, qu'ils n'ont guère de termes injurieux dans leur langue, ou du moins de ces imprécations et de ces juremens si familiers parmi nous. Ils ne rougissent point de ce qui n'a rien de criminel

ou d'offensant en soi-même, et se permettent certaines libertés que la nature leur demande comme un effet du travail de la digestion, ne se scandalisant point des sons que la politesse a déclarés sales et malhonnêtes. Cependant, telle est à cet égard leur circonspection, qu'ils s'interdisent ces familiarités devant les Européens, qu'ils en voient rebutés ou choqués. »

Les tristes Groënlandais ont aussi des fêtes et des danses. La plus considérable de leurs fêtes est celle du soleil, qui a lieu au solstice d'hiver, c'est-à-dire lorsque cet astre ne paraît pas sur leur horizon et que la nature est chez eux dans un engourdissement total. On se rassemble alors, et un festin commence les plaisirs. S'ils ne boivent que de l'eau et ne peuvent s'enivrer, en revanche ils mangent jusqu'à étouffer. Quand ils n'en peuvent plus, ils quittent la table pour danser au son du tambour. Cet instrument, assez semblable au tambour de basque, mais de la forme d'une raquette, est fait d'un cerceau de baleine large de deux doigts, sur lequel on a tendu un vélin très-fort, quoiqu'assez mince. Ce vélin est tiré de la peau d'une langue de baleine. On tient ce tambour de la main gauche, et celui qui le bat fait un saut sans

sortir de sa place à chaque coup qu'il donne dessus avec une baguette de bois. Le ménétrier accompagne sa musique, ses sauts et ses contorsions, d'une chanson sur la pêche et sur les hauts faits de ses ancêtres contre les baleines et les veaux marins. L'assemblée répond au chanteur par des sauts et des cris de joie, entrecoupant les couplets de sa chanson de ce refrain qu'on répète en chœur, *amna ajah, ajah - ah - ah!* Quand le ménétrier a sauté et chanté pendant environ un quart d'heure, il est plein de sueur et sur les dents; il se retire, et sa place est occupée aussitôt par un autre. Le jeu dure ainsi toute la nuit. On dort le lendemain jusqu'au soir, où la fête recommence par le souper. Plusieurs jours se passent ainsi, et l'on ne cesse que lorsqu'il n'y a plus de provisions.

Les Groënlandais ne sont point méchans; ils ne font de mal à personne, mais ils ne font point de bien non plus. S'ils voient, dit M. Crantz, un kaiak (petite barque) rouler dans les flots avec le pilote qui s'y attache et se débat contre la mort, à moins que cet homme ne soit de leur famille ou de leur petite flotte, ils le laisseront noyer plutôt que de se déranger de la pêche pour le secourir. Mais

entre eux il règne un échange de travaux et de soins qui va quelquefois jusqu'à la commisération. Les missionnaires danois en recueillaient et en nourrissaient un grand nombre pendant les rigueurs de l'hiver ; mais au printemps, ces refugiés partaient sans dire adieu, et n'eussent pas donné un poisson, cela eût-il racheté la vie de tous les missionnaires ; cependant entre eux ils s'obligent et se font des présens. Il faut peut-être en conclure que tout homme qu'ils ne connaissent pas bien leur est aussi indifférent que le serait un animal qui ne pourrait leur rendre aucun service.

Les Groënlandais présentent un des phénomènes les plus extraordinaires dans l'ordre des choses ; c'est qu'ils n'ont ni chefs, ni lois, ni culte. Ce n'est peut-être qu'au milieu des glaces et sous le joug des nécessités, qu'on peut trouver un peuple aussi abandonné à ses propres mœurs sans qu'il n'en résulte aucun mal pour lui.

Le mari est maître dans sa famille ; mais hors de là il n'y a plus que des égaux.

Il existe quelques coutumes, venues par tradition, pour assurer à chacun ses propriétés, c'est-à-dire ses outils, ses fourrures et le fruit de sa pêche ; mais passé cela, chacun

se gouverne comme il l'entend, et cependant se gouverne bien. Les voyageurs n'ont pas trouvé chez eux la moindre trace d'une justice publique ; il faut croire, à leur honneur, qu'ils n'en ont jamais éprouvé le besoin. M. Crantz qui a rapporté soigneusement tout ce qu'il a vu et appris à leur sujet, et qui a curieusement recherché ce que d'autres voyageurs en ont dit, ne rapporte pas un seul crime commis par eux, nulle trahison, nul vol, nul meurtre. La guerre leur est totalement inconnue. Si quelques étrangers tentaient de les déposséder d'un coin de terre, ils ne résisteraient point ; ils s'en iraient chercher au loin un autre rivage pour y élever leurs cabanes. Ils ont même paru fort étonnés du spectacle des violences que leur ont plusieurs fois présenté les Européens établis dans leurs contrées.

Quant à la religion, on ne sait trop ce qu'elle est, et eux-mêmes ne s'en sont jamais rendu un compte bien exact. Avant l'arrivée des missionnaires danois, le nom de la divinité ne se trouvait même pas dans la langue de ce peuple. Quand on demandait à ces pauvres gens qui a fait le ciel et la terre ; ils répondaient simplement : *nous n'en savons*

rien, ou *nous ne le connaissons pas*; ou bien, *les choses ont toujours été ce qu'elles sont, et demeureront dans le même état.* Cependant les missionnaires pensent que ce peuple avait au fond de l'ame une notion obscure de la divinité. Leur sentiment sur l'ame n'est pas plus décidé que celui sur Dieu : chacun pense là-dessus à-peu-près comme il l'entend. Ils paraissent se réunir en un point; c'est dans la croyance où ils sont, que les ames passent d'un corps dans un autre.

Comme les Groënlandais tirent de la mer la meilleure partie de leur subsistance, ils placent leur paradis au fond de l'océan, ou dans les entrailles de la terre, sous ces voûtes et ces rochers qui servent de digues et de soutiens aux eaux. Là, disent-ils, règne un été perpétuel; le soleil n'y laisse pas entrer la nuit; les eaux y sont toujours claires, tous les biens y abondent, c'est-à-dire, les rennes, les poules d'eau, les poissons; mais sur-tout les veaux et les chiens de mer s'y pêchent sans peine et tombent vivans dans les chaudières toujours bouillantes. Mais pour arriver à ces demeures fortunées, il faut l'avoir mérité par l'adresse et la constance au travail; c'est la première vertu des Groënlandais; il faut s'être

signalé par des exploits à la pêche ; avoir dompté les baleines et les monstres marins ; avoir souffert de grands maux ; avoir péri dans la mer, car c'est là le champ d'honneur, ou en travail d'enfant. Les ames, pour arriver à ce lieu de délices, doivent glisser pendant cinq jours le long d'un rocher escarpé, tout hérissé de pointes, et couvert de sang ; dans ce trajet, elles courent risque d'éprouver une seconde mort qui serait suivie de l'anéantissement : c'est ce que les Groënlandais craignent le plus. Aussi la commisération pour ces ames souffrantes fait que les parens d'un mort sont pendant cinq jours obligés de s'abstenir de certains alimens et de tout travail bruyant, si ce n'est celui qu'exige absolument la pêche, de peur de troubler, de fatiguer, ou même de faire périr l'ame qui est en route. D'autres placent leur paradis dans les cieux, au-dessus des nuages. Cette différence prouve qu'il n'y a aucune unité dans la religion. Aussi personne n'est chargé de la prêcher ni d'en conserver le dépôt ; elle s'entretient par tradition, et en passant par différentes bouches, elle doit nécessairement s'altérer et éprouver des variantes à l'infini. Au surplus, cela ne paraît qu'une affaire de conversation ; car on

ne voit pas la moindre trace de culte ou de devoir religieux.

Il y a des espèces de devins qu'on appelle *angekoks*. Ils ont une grande influence sur la nation. On les consulte dans le plus grand événement de la vie, c'est-à-dire pour savoir si l'on aura bonne pêche, et l'on croit qu'ils peuvent à leur gré faire changer les chances; aussi les paye-t-on bien pour se les rendre favorables. Ces angekoks sont censés pouvoir communiquer avec les esprits invisibles et puissans qui veillent sur toutes les parties de la nature. Ils ont grand soin d'entretenir le peuple dans cette croyance, qui leur vaut quelques veaux marins dans le courant de l'année. Ce sont ceux des Groënlandais qui ont vu les missionnaires d'un plus mauvais œil; le commun du peuple riait des bons frères moraves, s'amusait à les contrefaire, et les écoutait volontiers moyennant quelques morceaux de pain; mais les angekoks se fâchaient sérieusement, et cherchaient à animer la nation contre les Européens, et cela parce que les missionnaires disaient que les angekoks n'étaient que des imposteurs. L'intérêt est le même par toute la terre. Ces magiciens sont aussi les médecins; ils tiennent dans leurs mains toutes les

espérances, et ils savent en profiter. Ils savent aussi expédier leurs malades, comme cela se pratique ailleurs.

Dès qu'un Groënlandais est à l'agonie, on l'arrange dans ses beaux habits et ses bottes, et on lui attache les jambes contre les hanches, sans doute afin que son tombeau soit plus court. Aussitôt qu'il est mort, on jette ce qui touchait à sa personne, de peur d'en contracter une contagion de malheur. Tous les gens de la maison doivent aussi mettre dehors leurs effets jusqu'au soir, où l'odeur du cadavre sera évaporée. Ensuite on pleure le mort en silence pendant une heure, et l'on prépare la sépulture. On ne sort jamais le corps par la porte de la maison, mais par la fenêtre; et si c'est dans une tente, on l'enlève par une ouverture que l'on fait par derrière, en tirant une des peaux qui ferment l'enceinte de la tente. Une femme tourne autour du logis avec un morceau de bois allumé, en disant : *il n'y a plus rien à faire ici pour toi.*

Cependant le tombeau se prépare sur un lieu élevé. On met un peu de mousse sur la terre, au fond de la fosse, et par-dessus la mousse on étend une peau. Le corps, enveloppé et cousu dans la plus belle pelisse du

mort, est porté par le plus proche parent qui le charge sur son dos, ou le traîne par terre. On le descend dans la tombe, puis on le couvre d'une peau avec un peu de gazon vert, et par-dessus on entasse de grosses pierres larges pour garantir le corps des oiseaux et des renards. On met à côté de son tombeau son kaiak, ses flèches et ses outils; ou si c'est une femme on lui laisse son couteau et ses aiguilles. Les morts auraient beaucoup de chagrin d'être privés de ces attirails, et le chagrin ne fait pas le bien de leurs ames. D'ailleurs, bien des gens pensent qu'on a besoin de ces ressources pour vivre dans l'autre monde. Ces gens-là mettent sur la fosse d'un enfant la tête d'un chien : car l'ame d'un chien, disent-ils, sait trouver son chemin par-tout, et ne manquera pas de montrer au pauvre enfant, qui ne sait rien, le chemin des ames.

Un enfant à la mamelle, qui ne peut trouver une autre nourrice, est enterré vif avec sa mère qui vient de mourir, ou peu de temps après elle, quand le père ne trouve pas le moyen de le conserver. Une veuve qui sera déjà vieille, affligée et malade, sans enfans ni parens qui soient en état de la soutenir, est ensevelie dès son vivant, et l'on dit que c'est

un acte de pitié que d'épargner ainsi à cette pauvre femme les douleurs qui l'attendaient.

M. Crantz rapporte qu'un jeune homme, qui avait été pendant quelque temps dans la maison de la mission, et qui avait déjà reçu plusieurs instructions religieuses, n'en voulut pas moins enterrer toute vive sa mère, qui était malade, afin de terminer ses souffrances. Instruits de son dessein, les missionnaires s'empressèrent d'en empêcher l'exécution, et firent à ce sauvage les plus sages remontrances. Il les écouta tranquillement, parut même persuadé ; mais à la première occasion qu'il trouva, il chargea sa mère sur ses épaules, et fut la placer dans un trou qu'il avait fait d'avance. Les reproches qu'on lui adressa ensuite ne lui firent aucune peine ; il croyait avoir rempli son devoir : tant les habitudes et les préjugés ont d'empire sur l'esprit humain !

Après l'enterrement, ceux qui ont accompagné le convoi retournent à la maison du mort. Les hommes y sont assis dans un morne silence, les coudes appuyés sur leurs genoux et la tête sur leurs mains ; les femmes prosternées la face contre terre, pleurent et sanglotent à petit bruit. Le plus proche parent

du mort prononce son éloge funèbre, ou une espèce d'élégie qui contient les bonnes qualités de celui qu'on regrette. A chaque période ou strophe de la chanson, l'assemblée l'interrompt par des pleurs et des lamentations éclatantes qui redoublent à la fin de l'éloge. Enfin le reste des provisions comestibles que le défunt a laissées, est étalé sur le plancher, et les gens du deuil s'en régalent. Ils répètent leurs visites de condoléance durant une semaine ou quinze jours, tant qu'il y a des vivres chez le mort. Sa veuve doit toujours porter ses habits les plus vieux, déchirés et sales; jamais elle ne se lave; elle se coupe les cheveux ou ne paraît qu'échevelée; et quand elle sort, elle a toujours une coiffure de deuil. La maîtresse de la maison dit à ceux qui viennent la visiter : *Celui que vous cherchez n'y est plus; hélas! il est allé trop loin;* et les pleurs recommencent.

Rien ne convient mieux à la fin de cette description des funérailles, qu'une chanson funèbre rapportée par M. Dalager, et prononcée par un père qui pleurait la mort de son fils. « Malheur à moi qui vois ta place ac» coutumée et qui l'ai trouvé vide! Elles sont » donc perdues les peines de ta mère, pour

» sécher tes vêtemens! Hélas! ma joie est tom-
» bée en tristesse ; elle est tombée dans les
» cavernes des montagnes. Autrefois lorsque
» je revenais le soir, je rentrais content, j'ou-
» vrais mes faibles yeux pour te voir, j'atten-
» dais ton retour. Ah! quand tu partais, tu
» voguais, tu ramais avec une vigueur qui dé-
» fiait les jeunes et les vieux. Jamais tu ne re-
» venais de la mer les mains vides, et ton kaiak
» rapportait toujours sa charge de poules ou
» de veaux. Ta mère allumait le feu, dres-
» sait la chaudière, et faisait bouillir la pêche
» de tes mains. Ta mère étalait ton butin à
» tous les conviés du voisinage, et j'en pre-
» nais aussi ma portion. Tu voyais de loin le
» pavillon de la chaloupe, et tu criais de joie:
» Voilà le marchand qui vient! Tu sautais
» aussitôt à son bord, et ta main s'emparait
» du gouvernail de sa chaloupe. Tu montrais
» ta pêche, et ta mère en séparait la graisse.
» Tu recevais des chemises de lui et des lames
» de fer, pour le prix du fruit de tes harpons
» et de tes flèches. Mais à présent, hélas!
» tout est perdu! Ah! quand je pense à toi,
» mes entrailles s'émeuvent au-dedans de
» moi. Oh! si je pouvais pleurer comme les
» autres, du moins je soulagerais ma peine.

» Eh! qu'ai-je à souhaiter désormais en ce » monde? La mort est ce qu'il y a de plus de- » sirable pour moi. Mais si je mourais, qui » prendrait soin de ma femme et de nos au- » tres enfans? Je vivrai donc encore un peu » de temps, mais privé de tout ce qui réjouit » et console l'homme sur la terre. »

Ce morceau est plein de sentiment, et, s'il est traduit avec fidélité, il faut convenir que les poètes groënlandais valent mieux que beaucoup des nôtres, dont souvent les vers ne disent rien.

Nous n'avons parlé que des peuples qui habitent les côtes du Groënland : ceux de l'intérieur du pays, s'il y en a, sont absolument inconnus. On ne connaît pas davantage ceux du vieux Groënland, c'est-à-dire des terres qui se trouvent au-delà du détroit de Frobisher. Ces terres elles-mêmes n'ont été qu'entrevues par quelques navigateurs, qui, chassés par les glaces du rivage, et repoussés par l'aspect horrible des côtes, n'ont pas cru qu'il fût bien utile de reconnaître un pays qui semblait ne rien offrir à leur cupidité. On ignore absolument jusqu'à quel degré s'étendent ces terres.

VOYAGE

VERS LE POLE DU NORD.

L'EXTRAIT d'un voyage dans les mers du Nord, au milieu de montagnes flottantes de glaces, ne peut que piquer vivement la curiosité de nos jeunes lecteurs. Notre ouvrage ne serait pas complet si nous omettions de présenter le tableau de la nature sous le climat rigoureux qui avoisine le pôle. Nous suivrons dans cette course M. *Pagès*, qui, avant ce voyage, en avait déjà fait deux considérables, l'un autour du monde et l'autre vers le pôle du sud. Nous laisserons parler le voyageur lui-même, et nous contenterons de l'abréger pour le renfermer dans les bornes que nous nous sommes prescrites. Il s'était embarqué dans un vaisseau hollandais destiné à la pêche de la baleine, dans les environs du Spitzberg.

« Je partis du Texel, dit M. Pagès, le 16 d'avril 1776. Nous sortîmes par la passe du sud, et nous dirigeâmes notre route dans la

mer d'Allemagne. Le 17 à midi, nous étions par 55 degrés de latitude, et par 31 minutes de longitude orientale du méridien de Paris. Le 20, nous rangeâmes les îles d'Elland à 5 ou 6 lieues de distance; mais le ciel brumeux ne nous permit pas de les voir. Nous fûmes, le 23, par la latitude de 66 degrés 27 minutes, et par la longitude d'un degré 48 minutes. Nous commençâmes à voir des oiseaux de mer qu'on nomme mallemoques; il tomba de la neige qui était par flocons. Le thermomètre de Réaumur était un peu au-dessus de 4 degrés. Nous n'eûmes plus de nuit le 26. Les crépuscules éclairaient assez à minuit pour pouvoir lire aisément sans lumière, et y voir à trois lieues de distance. Nous étions par la latitude de 68 degrés 6 minutes. Le soleil avait 14 degrés 15 minutes de déclinaison; ainsi il n'était qu'à 8 degrés au-dessous de l'horizon à minuit.

Le 30, nous laissions derrière nous le cap du Nord du grand continent où des voyageurs posèrent cette fameuse inscription : *Nous nous arrêtons ici où l'univers nous manque. (Hîc stetìmus, nobis ubi defuit orbis.)* Le thermomètre était depuis trois jours au-dessous de la glace. Il tombait depuis long-

temps de la neige par intervalles. Celle-ci, qui
dans un climat froid, n'était plus par flocons
mais par petites étoiles à lame ou en forme
de duvet de chenille. Il y avait cependant de
très-beaux intervalles; et ce même jour, quoi-
que le thermomètre, placé à l'ombre, fût
descendu à plus d'un degré au-dessous de
la glace, le soleil était beau et assez chaud
pour le faire monter à 25 degrés, en le te-
nant exposé sur une fenêtre où le vent ne don-
nait pas. La glace et la neige ne fondirent
cependant point sur le pont. Le 2 mai, le
froid fut assez rude; le thermomètre ne fut
cependant qu'à 3 degrés au-dessous de la
glace : mais l'eau de mer que les vagues fai-
saient jaillir contre le bord et sur les ma-
nœuvres, s'y gelait, et formait autour du
vaisseau une ceinture de plus de 3 pouces
d'épaisseur.

J'étais surpris de trouver un climat aussi
peu venteux par des latitudes aussi élevées;
car le lendemain, 3, nous eûmes 77 degrés
14 minutes de latitude observée. La longitude
orientale fut de 3 degrés 12 minutes.

Le vent frais venait assez mal-à-propos;
car à 5 heures du matin de ce même jour
nous avions vu la côte des glaces, et, ayant

ıvé passage parmi les premiers glaçons, ıs avions donné dedans. C'était une imıdence : s'il faut y tenir sous voile, et s'il se trouve point de glaces propres à amarr les vaisseaux, les abordages rudes des ıçons, que souvent l'on ne peut éviter, lui ıt courir de grands dangers.

Mais à mesure que nous avancions dans les ıces, les vents perdaient de leur force et le :l s'embellissait ; en sorte que nous eûmes jour le plus serein, tandis que je voyais à ıorizon, la partie que nous quittions, noire apparemment occupée par des vents frais. n changement aussi subit ne me parut pas re l'effet du hasard; j'imaginai que les glaces ɔuvaient y avoir part. Le soleil était assez ıaud pour que le thermomètre, qui y était ɛposé, montât à 23 degrés, tandis qu'il était ıparavant à 2 degrés au-dessus de la glace.

A trois heures de l'après-midi, l'on vit les ıontagnes couvertes de neige de la baie de lok et de celle de Hoorisond. La quantité de ıornes pointus qui sont dans le *Spitzberg*, ıi a fait donner ce nom de montagnes en ointes.

Les vents du Sud avaient chassé du large ɛs glaçons qui y étaient éparpillés, en sorte

que la mer où nous naviguions était assez peu libre. Il n'y avait pas une encablure de distance entre les deux glaces les plus éloignées, et cet espace était souvent occupé par quelques débris. Ces glaces étaient de celles qui dérivent de l'ouest de la Nouvelle-Zemble ou du détroit de Nassau. La mer agitée les cassant dans leur traversée, elles n'étaient point étendues. Les plus grandes avaient cent toises de longueur.

La navigation n'était pas encore devenue bien difficile ; mais en avançant vers le nord, nous trouvâmes bientôt les glaces qui, adossées ou soudées les unes aux autres par la neige ou par la mer, gelée les jours précédens, formaient des côtes assez longues. Ces côtes ne laissaient entre elles souvent que la largeur du vaisseau ; elles avaient quelquefois de petites baies à leur extrémité. D'autres glaces y formaient des caps ; d'autres dérivaient librement.

Le silence qu'exigeait l'attention à la manœuvre, le calme de la mer rompu par les glaces, et le peu de vent qu'il faisait, ajoutaient encore à la tristesse de ces contrées. On n'était distrait que par le cri de quelques oiseaux nommés *rotchis*, qui, à notre ap-

proche, fuyaient d'une glace à l'autre, et par les ondulations de la mer dans les sinuosités de ces glaces. En portant mes regards autour de moi, je me figurais voir une contrée à demi inondée pendant l'hiver, et dont les parties non-submergées sont couvertes de neiges. Les haies, les arbres, les maisons éparses, les murs de clôture, les hameaux, tous également blanchis par la neige, représentent assez la vue irrégulière de certaines glaces.

L'on faisait une extrême attention à gouverner. Le capitaine, placé au haut du grand mât, examinait dans le lointain quel était le canal le moins embarrassé, et deux pilotes montés aux haubans bâbord et stribord, dictaient au timonier la position qu'il devait donner au gouvernail pour ne point aborder les glaces voisines. L'on passait hardiment sur les débris qui se trouvaient à notre passage. Des matelots, placés sur l'avant avec des gaffes de 20 pieds de longueur, aidaient ces débris ou à passer sous le vaisseau ou à se débarrasser de son avant. Si le canal n'était fermé que par une surface de glace mince, l'on forçait de voile dessus, pour se frayer une route. S'il n'y avait pas absolument de passage, et que l'on vît à côté un autre canal na-

vigable, seulement séparé par une petite largeur de glace, on dirigeait le vaisseau de manière à la disjoindre et à la briser. Quelquefois l'on essuyait des abordages assez rudes, et j'étais surpris de la sécurité de nos Hollandais; mais leur vaisseau était fort, construit de manière à résister, et avait peu de mâture.

Le passage vers le nord était absolument bouché le 4 à 9 heures du matin : nous courûmes à petites voiles vers l'est et à l'ouest pour en chercher un autre; et à 11 heures voyant un endroit faible que nous pouvions faire céder, nous ouvrîmes les glaces par la manœuvre que je viens d'indiquer. Nous ne pûmes gagner au nord que jusques à dix heures du soir : les canaux furent alors entièrement fermés, et les glaces étaient trop grandes et trop ramassées pour que nous pussions les faire céder. Nous étions à la vue des montagnes de l'île de Worland; nous tînmes à petites voiles, courant aussi loin qu'il nous fut possible pour trouver quelque ouverture, et louvoyant ou laissant dériver, suivant que nous avions de l'espace. Nous ne voyions d'ailleurs point d'eau vers le nord, et ce n'était qu'une vaste surface blanche, dont les grandes glaces étaient unies par les

nouvelles glaces de la mer gelée peu de jours auparavant. Nous gagnâmes un peu vers l'ouest-nord-ouest; mais le temps devenant brumeux, et ne pouvant voir au loin les manœuvres qu'il serait à propos de faire, nous amarrâmes sur une glace, en attendant qu'elles s'ouvrissent au nord.

Nous vîmes quelques baleines, et l'on en prit trois. Nous vîmes aussi beaucoup de licornes. Elles soufflent l'eau comme les baleines. Les plus grandes ont environ 15 pieds de longueur; leur couleur est grise, mêlée de noir, et quelquefois tigrée. La tête est petite et ronde comme celle de la vache marine. Les mâles ont au bout du museau une corne horizontale de 6 à 7 pieds de longueur, qui, à sa naissance, est de la grosseur de la jambe, et va en diminuant de manière que l'extrémité n'est pas plus grosse que le doigt. Cette corne a dans son contour des cannelures en forme de vis allongée; sa blancheur et sa dureté égalent celles de l'ivoire.

Les poissons à sabre se voient aussi parmi ces glaces. Ils ont environ 25 pieds de longueur. Leur couleur est noire, et ils portent leur sabre perpendiculairement sur le dos. Ce sabre a sa courbure en arrière de l'ani-

mal, et a environ 4 pieds de longueur. Ce sont les ennemis nés des baleines; ils vont en troupe de cinq à six pour la combattre, et ont un chef qui est plus grand que les autres. J'ai vu des baleines fuir avec grande vîtesse, et j'en ai vu d'autres pleines des entrailles de ce poisson belliqueux.

Les glaces s'étaient détachées, et le 7, nous étions par la latitude de 79 degrés 23 minutes, et par la longitude orientale de 4 degrés 10 minutes. Mais ce même jour elles commencèrent à se serrer autour de nous, et elles ne laissèrent que quelques petites mares d'eau, suivant les pointes par où elles se tenaient abordées. Nous fîmes long-temps de vains efforts pour sortir de ce lieu.

Le ciel était très-beau; il n'y avait pas un souffle de vent, et le soleil fut assez chaud pour que le thermomètre, y étant exposé, montât à 28 degrés.

Le 10 nous étions tellement enfermés par les glaces, que le vaisseau n'avait pas d'espace pour son gourdoyement. Nous ne voyions plus d'eau. Nous nous estimions par 81 degrés de latitude. L'on entreprit de s'ouvrir un passage. Je n'en concevais guère la possibilité. L'on choisit la direction occupée par les

glaces les plus petites ; l'on porta des grelins ou des chaussières sur les grandes glaces qui bordaient le canal que l'on voulait se frayer, et on les amarra en-dehors et en-deçà des caps qui l'occupaient ; l'on appareilla les voiles et l'on présenta l'avant au lieu que l'on voulait ouvrir ; une partie de l'équipage sur les deux glaces entre lesquelles on voulait passer, poussait à contre-sens avec ses gaffes ; d'autres du bord poussaient avec d'autres gaffes à celles de l'avant. Les efforts réunis du vent, des cabestans et des gaffes, faisaient que les glaces, en s'entr'ouvrant, allaient comprimer leurs voisines, et nous passions dans un lieu où, avant et après nous, il n'y eût point eu d'espace pour la plus petite pirogue. Dès que nous avions dépassé une glace, n'étant plus comprimée, elle venait réoccuper le même espace qu'auparavant ; cette manœuvre recommençait à chaque glace. Nous ne quittâmes point ces grands et pénibles travaux le 10 et le 11 ; enfin nous parvînmes à mettre le vaisseau dans un parage où il y avait quelques canaux navigables.

Il faut remarquer que l'on distingue les glaces en quatre espèces, glaçon, glace, banc de glace et montagnes de glace. Les glaçons

sont les débris des glaces; celles-ci sont des pièces de glace depuis 100 ou 150 toises jusques à 4 ou 500. Les bancs de glace ont quelquefois 6 à 7 lieues d'étendue. Les montagnes de glace ont peu d'étendue, mais elles sont hautes et tirent quelquefois plus de 20 brasses d'eau. Elles se forment dans les baies de l'Amérique, et il n'y en a point ici. Les pics les plus élevés des glaces que j'ai vues ici, avaient 30 à 35 pieds au-dessus de l'eau. Ce même jour 11, la latitude observée fut de 80 degrés 38 minutes, et la longitude orientale de 4 degrés 25 minutes. Les vents et les glaces nous permirent de nous élever dans le sud; en sorte que, le 14, nous fûmes à la vue du cap du Diable, qui est le plus au nord-ouest du Spitzberg.

Le 15 nous étions dans le nord-nord-est de l'islot de Gelofdeclip. Nous voyions les montagnes des environs de la plaine de Renneveld.

De temps en temps nous remarquions de gros lions marins qui traversaient d'une place à l'autre, ou qui venaient respirer à la surface. Ils ont environ 8 ou 10 pieds de longueur, et leur forme est à-peu-près celle du loup. La nature leur a donné deux longues défenses de chaque côté, à la mâchoire su-

périeure et à l'inférieure. Ces animaux montrent un grand courage lorsqu'ils sont irrités par la prise de quelqu'un de leurs camarades ; leurs yeux deviennent étincelans, et quelquefois ils heurtent le canot avec leurs défenses. Sur la terre ils sont moins hardis, ils se contentent de grogner contre l'ennemi qui vient les attaquer ; ils ne l'attendent de pied ferme que lorsqu'ils sont très-animés.

Le 16, nous nous trouvions au-delà du 81e. degré de latitude. La mer était assez libre de glaces. Nous étions à moins de 180 lieues du pôle, et une aussi petite distance aiguillonnait vivement mon imagination. Si mes Hollandais avaient eu les mêmes desirs que moi, ces vents et ces courans qui les poussaient vers le nord, les eussent comblés de joie, dans l'espoir de percer dans un lieu que l'on croit inaccessible. Je ne regarde pas ce voyage comme impossible ; mais la patience, le travail et une grande pratique de la navigation des glaces, doivent accompagner ceux qui tenteraient une pareille entreprise. Les obstacles qne nous éprouvâmes dans la suite, les évolutions des glaces que nous ressentîmes, et les ressources dont nous usâmes, rendront peut-être mon opinion plausible.

L'état du baromètre m'avait presque confirmé jusqu'ici dans l'opinion que j'avais eue en entrant dans les glaces, qu'elles formaient un atmosphère différent de celui qui existe sur les autres mers et les terres. On ne voit point de nuages dans ces contrées ; quand le ciel est couvert, il l'est également par-tout, comme s'il l'était par une brume élevée ; et lorsqu'il fait soleil, le ciel est parfaitement beau dans toute son étendue.

Les vents d'est et de nord-est nous ramenèrent, le 17, vers le sud, au cap du Diable. Il est sur l'île d'Amsterdam, et a un assez bon mouillage, mais venteux. Cette île n'a pas plus de 3 lieues de longueur, sur une largeur de 2. Elle est éloignée de la Grande Terre d'environ 2 lieues et demie.

Le Spitzberg. On comprend sous ce nom plusieurs îles situées entre le 7e. d. et le 25e. de long. orientale de Paris, et le 76e. et le 81e. de latitude nord. Leur étendue en longueur est d'environ 120 lieues, et leur largeur de 100. Quoique le Danemarck réclame aujourd'hui ce triste pays, il est certain qu'il fut découvert, en 1553, par Sir Hugues Willoughby, et qu'il appartient aux premiers aventuriers qui peuvent braver la rigueur ex-

cessive de son climat. La hauteur de ses rochers escarpés lui fit donner son nom, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut.

L'on voit des montagnes de glace sur le bord de la mer, de distance en distance. Quelques caps élevés supportent aussi des mornets de glaces ; les hautes montagnes dans l'intérieur, ne présentent que des neiges.

Les torrens sont très-abondans pendant l'été ; leur impétuosité entraîne les glaces de leur embouchure ou des baies qui n'ont pas été évacuées par le courant des eaux de la mer ; la côte même devient très-souvent entièrement libre de glaces. Les poissons blancs fréquentent alors les baies et l'embouchure des torrens ; la terre abreuvée est réchauffée par les ardeurs du soleil ; la nature paraît vouloir sortir du néant : mais elle sait qu'elle n'a qu'un instant de lueur. Les plantes poussent, fleurissent et mûrissent en peu de temps. Les rennes descendent dans les vallons et s'engraissent à la hâte dans la plaine de Renneveld, aux dunes de Witebay, et aux terrains marécageux de Clok. Les oiseaux pondent et font éclore leurs petits sur les rochers exposés au sud. Six ou sept semaines s'écoulent rapidement, et tout rentre dans l'anéantissement.

Le sol ne produit ni arbre, ni arbuste, mais beaucoup d'herbe, du cochléaria qui n'est point piquant, et de l'oseille. L'on voit sur une tige de deux pieds de hauteur, une grande fleur blanche; quelques autres fleurs sont parmi les herbes.

Les quadrupèdes sont des ours monstrueux, de petits renards, et des rennes à gros sabot. Les premiers de ces animaux sont toujours blancs; il s'en trouve de cette couleur parmi les seconds, et ils sont le plus souvent d'un gris blanchâtre : mais les rennes sont gris l'été et blancs l'hiver. Lorsque la chaleur vient, ils muent, ils engraissent; le jeune poil est gris de fer, un peu roux; l'hiver vient, le poil a crû et conservé la même couleur; le froid augmente, les rennes maigrissent, et, ne trouvant plus rien à manger, ils rongent la corne de leurs pieds, et sucent ensuite leur propre substance; le poil allonge et blanchit. Les Russes établis dans ces contrées ne les prennent que dans les mois de décembre et de janvier, lorsque le froid a rendu leur fourrure plus fine. D'où peuvent être venus ces animaux, sur-tout les renards? Les ours, que la faim a rendus amphibies, sont venus de glaces en glaces. Ils se jettent hardiment à la

mer, plongent, restent assez long-temps sous l'eau, et habitent plus les glaces que les terres. Ils sont gros ; une peau de ces animaux avait 8 pieds de longueur et 5 de largeur. Les rennes se jettent aussi à l'eau pour traverser d'un lieu à un autre, et nagent long-temps. Leur chair est bonne à manger et est plus fine que celle du cerf.

Il n'y a ici d'autre oiseau de terre que la perdrix ; mais les oiseaux de mer y abondent. Les rotchis, les priuwers et les mallemoques sont absolument des oiseaux de mer ; ils ne peuvent se tenir sur leurs pattes ; ils sont de la grosseur d'un petit canard, ayant le corps renforcé, le cou court, la tête plate et l'aile forte ; la plume est grise, et quelquefois blanchâtre, avec un duvet très-fourré sur la peau ; les pattes sont comme celles de l'oie. Le priuwer est un oiseau de terre et d'eau, mais le plus souvent il se tient sur les glaces ; il a la grosseur d'un pigeon, les ailes longues et faibles, le plumage d'une blancheur éblouissante. Les bourguemestres, des espèces de perroquets, des pigeons et des lombs se voient aussi dans ces îles, mais en moindre nombre que les oiseaux précédens.

Le bourguemestre est le roi des oiseaux de

ces contrées ; il est gros comme une oie et a le plumage blanc sous le ventre et cendré sur le dos. Ceux qu'on nomme perroquets et pigeons sont aussi des oiseaux de mer, et se nourrissent de poisson. Le lomb est une espèce de canard. Sur les glaces, en pleine mer, on trouve un petit oiseau fort joli, qui ne se voit jamais sur les terres ; il ne va point à l'eau non plus, ses pattes sans membranes ne lui en donnent pas la possibilité. Sa grosseur est celle d'un moineau ; son plumage est gris ; la tête et le cou sont semés de plumes blanches ; il a un collier blanc, et une bande de même couleur sur les ailes ; le dessous et le reste du corps sont blancs ; il a des taches rougeâtres sur la tête et sur l'estomac, à-peu-près comme le linot. En général, il est joli, éveillé, et son cri ressemble à celui de l'alouette qui fuit.

Les Russes d'Archangel ont formé depuis plus de 30 ans (1) des établissemens de chasse dans plusieurs parties de ces îles. Ils prennent des ours, des rennes, des renards, des lions, des loups marins, et emportent dans leur pays l'huile et les peaux de ces animaux ; mais ils ne harponnent pas la baleine. Ces chas-

(1) M. Pagès écrivait vers 1780.

seurs viennent avec six ou sept bâtimens pour se relever, quelquefois chaque année, quelquefois tous les deux ans. Ils arrivent à la fin de juillet ou en août, et ceux qui y ont passé l'année précédente s'en retournent à Archangel. Cette nation robuste hiverne dans ces parties gelées, et y supporte toute la rigueur du climat sans se rebuter. Il leur est arrivé quelquefois de rester six semaines en plein air, enfermés par les glaces sur l'île de Moffen, où ils étaient à la chasse des lions marins; ils se nourrissent de la chair de ces animaux. Les aurores, la lumière boréale, la réflexion des neiges, suffisent pour éclairer les chasseurs durant les longues nuits auxquelles cette triste région est condamnée pendant les hivers. Mais revenons maintenant à notre vaisseau.

Nous avions redonné dans les glaces. Les vents, constans au nord-est et au nord, nous avaient favorisés, et ils régnèrent depuis le 17 jusqu'au 28. Il fit froid; le thermomètre alla jusqu'à onze degrés au-dessous de la glace; il tomba souvent de la neige, et je vis la mer geler au loin autour de nous à 5 ou 6 pouces d'épaisseur. La bière et l'eau furent prises dans les tonneaux..... Nous nous trouvâmes le 28 dans les parages des bancs de glace.

Nous étions par 78 degrés de latitude et par 25 minutes de longitude occidentale. Nous fûmes forcés par les vents d'amarrer sur un des bancs; mais les évolutions des glaces voisines nous fermèrent toute issue ; en peu de temps elles furent le long du bord, et je ne découvrais pas à toute vue 10 brasses d'eau en surface. L'on envoya tâter à leur jonction si elles pressaient fortement ; elles ne faisaient pas encore leur effort, mais à trois heures du lendemain matin, les débris de glaces, que nous avions de l'arrière, étant comprimés par les grandes masses, commençaient à s'amonceler les unes sur les autres. Nous craignîmes que venant à forcer inégalement sur le gouvernail, ils n'en cassassent les ferrures; nous le démontâmes. Les glaces ne firent cependant point leur effort vers le lieu où nous étions, et leur compression ne fut pas forte. Le vent s'étant un peu élevé, fit casser les bancs, et nous débarrassa des craintes que nous avions.

Les glaces, un peu divisées, laissèrent venir à flot une baleine morte apparemment des blessures du harpon. Nous l'enlevâmes aux oiseaux, aux requins et aux ours, qui nous l'indiquèrent et se tenaient autour de nous pour revendiquer leur proie. Les ours, assis

sur leur derrière à une assez petite distance, semblaient, par leurs rugissemens, annoncer le droit qu'ils avaient sur elle par leur ancienne possession de ces contrées.

Les glaces, trop pressées les unes contre les autres, ne nous permirent de sortir du lieu où nous avions cru être comprimés, que le 1er. juin. Nous répétâmes les manœuvres des haussières, des voiles et des gaffes, pour gagner une petite place d'eau où le vaisseau aurait au moins son gourdoyement. Cette manœuvre immense dura 36 heures; et après bien des peines nous arrivâmes dans une baie d'une lieue de largeur. La brume nous fit amarrer sur un banc de glace.

Nous vîmes plusieurs baleines, et l'on en prit une; le harpon s'arracha de quelques autres. C'est ici l'occasion de parler de la pêche de cet énorme habitant des mers.

Les vaisseaux destinés à cette pêche embarquent six ou sept bateaux, qui ont chacun quatre rameurs, un patron et un harponneur. Leur équipage consiste en sept pièces de cordage fin, de 120 brasses chacune, en 12 brasses de cordage blanc, aussi très-fin, en trois harpons, six lances, un hachot à marteau, un épissoir, un pieu armé de fer pour amar-

rer sur la glace, une boussole et un pavillon.

Lorsque le vaisseau est dans des parages où il espère que les baleines viennent souffler, il met deux ou trois bateaux à la mer. Ces bateaux croisent à environ une portée de canon autour du bâtiment. Le harponneur est debout sur l'avant de son bateau, et tient le harpon prêt à le lancer dès qu'il en sera besoin. Lorsqu'il apperçoit la baleine, l'on rame dessus avec force; arrivé à 2 ou 3 brasses d'elle, le harponneur lui lance avec force le harpon à la tête, au dos et au flanc, et il laisse filer la corde qui est attachée au harpon. Si un autre bateau est à portée, il lui lance aussi un second et un troisième harpon. Il n'y a guère à craindre que le premier coup de queue que l'animal surpris et blessé donne pour se venger ou fuir. La baleine plonge d'ordinaire perpendiculairement, et quelquefois diagonalement. L'on file la ligne autant que l'on sent que le poisson la tire avec force; on en lâche 2 ou 300 brasses, et quelquefois plus de 1000. L'animal se débat au fond de l'eau, et il peut arriver que le harpon se détache; mais le plus souvent les forces se perdent avec le sang. Le bateau se laisse toujours entraîner en filant la ligne, suivant la course

de la baleine, qui n'est guère que d'une lieue et demie. Lorsque l'on sent qu'elle fait moins d'efforts, on la tire doucement. Dès qu'elle paraît à la surface, on lui darde des lances dans le corps pour achever de la tuer; elle se débat alors de nouveau, ramasse toutes ses forces, s'éloigne encore, et continue de perdre tant de sang qu'on la ramène bientôt à la surface. On lui donne enfin la mort, et des cris de joie s'élèvent de tout l'équipage. On la prend par la queue et les nageoires, et on l'amène le long du bord du vaisseau. On la saisit par de gros estrops passés dans le lard, et par un gros croc accroché à la gueule; ces estrops et ce croc tiennent à des caliornes sur lesquelles on pèse, pour mettre la surface du poisson un peu au-dessus du niveau de l'eau.

Les dépeceurs, ayant garni leurs bottes d'un carré de fer armé de pointes pour ne pas glisser sur la peau de la baleine, descendent sur son corps. Ils ont des couteaux de différentes longueurs, depuis 2 jusqu'à 3 pieds et demi, et qui tiennent à des manches de 3 ou 4 pieds. Des canots sont le long du corps pour aider à son dépècement. L'on commence par couper à la tête et en travers, une bande de lard que l'on détache seulement de

la chair, sans la couper ou séparer du tout, et l'on y amarre une caliorne. Cette bande sert à tenir le corps un peu au-dessus de l'eau, et en la détachant de la chair et l'élevant, elle le fait tourner à mesure que l'on a pris le lard de la surface, et que l'on veut en découvrir une nouvelle partie. L'on divise en bandes toute la longueur du corps, et l'on en coupe le lard par coins de 4 ou 5 pieds, que l'on embarque avec le cabestan. D'autres gens divisent ces coins en parties d'environ un pied et demi en carré, et les jettent dans l'entrepont, où on les met au grenier. L'on embarque entière la gencive qui contient les fanons, et on la divise sur le pont avec des coins qui la rompent aisément.

L'on prend dans la suite ces coins de lard emmagasinés dans l'entrepont, et l'on en coupe la couenne et les filamens qui les tenaient attachés à la chair; on les coupe en morceaux de 4 à 5 pouces de long, sur 2 ou 4 de largeur ou d'épaisseur. Un long baquet les reçoit, et on les pousse avec des pelles dans l'entonnoir d'une manche qui donne dans les barriques. La graisse, un peu fondue par ce maniement, fait qu'ils s'y arriment assez facilement. L'on met dans des barriques séparées,

le lard charnu ou filamenteux que l'on a séparé des coins de lard fin, et l'on jette les couennes à la mer. Tout ce travail se fait sans que l'on touche au lard; on le manie avec des gaffes, des fourches et des pelles. Il y a d'ailleurs bien des détails dans lesquels il serait trop long d'entrer.

J'ai déjà dit que nous avions amarré par un temps de brume sur un banc, et qu'au-delà de la baie où nous nous trouvions, tout était occupé par les glaces. Nous vîmes bientôt que la place n'était pas bonne. Une grande glace dérivait sur nous avec vîtesse; nous halâmes le vaisseau dans le fond d'une anse, et la grande glace se fixa sur les pointes qui la formaient. Le lendemain, 5 juin, la baie fut, comme le reste, entièrement occupée par les glaces. Elles avaient tellement pressé celles qui nous tenaient renfermés, que ces dernières avaient cassé un cap de notre anse. C'était un mouvement général autour de nous, et les glaçons s'amoncelèrent de tous côtés. Nous craignîmes que si leur compression venait jusqu'à nous, elle n'écrasât le vaisseau; il y a plusieurs exemples de pareils événemens, et deux vaisseaux l'éprouvèrent cette même année. L'on espéra que le centre

du banc où nous étions amarrés, résisterait au choc, et l'on résolut d'y former un bassin où le vaisseau pût se trouver à l'abri. Je fus surpris de cette entreprise que j'avais entendu citer, mais que je n'avais pu croire; l'on y réussit cependant. L'on se servit pour cela de scies de 14 pieds de longueur sur une largeur de 7 pouces; leurs dents sont d'un pouce et demi de profondeur. Elles ont dans le haut deux trous pour passer deux manivelles en croix, où 15 à 16 hommes peuvent travailler aisément. L'on traça d'abord le contour que l'on voulait donner au bassin; l'on scia ensuite l'intérieur par bandes, on les déblaya et on les arrima dans le peu d'eau que nous avions de l'avant; on en plongea quelques-unes, et l'on hala le vaisseau dans ce nouveau lieu, après avoir démonté son gouvernail. J'admirai les ressources du courage des hommes, et je trouvai cette invention très-belle, quoique pénible : quel dommage qu'elle ne doive sa naissance qu'à la soif de l'or, qui va jusque sous les climats glacés du pôle, s'abreuver des travaux et des misères de l'indigence!

Nous étions placés dans notre petit bassin de manière que l'avant présentait à son en-

trée. Il fallait donc, pour que le vaisseau fût écrasé, que sa force de l'avant à l'arrière cédât; et elle est la plus considérable dans cette direction. D'ailleurs, ainsi que nous l'avons déjà dit, les vaisseaux destinés pour ces parages sont d'une construction solide et expresse pour la navigation des glaces.

Nous fûmes quelque temps assez tranquilles; mais le 6, les glaces pressèrent tellement, que celle qui nous renfermait cassa par morceaux et disparut. Les débris avaient été obligés de couler au-dessous des grandes masses. Notre banc cassa bientôt aussi autour de nous; ses débris coulaient les uns sur les autres avec la vîtesse d'une demi-lieue à l'heure; d'autres se rangeaient sur le côté. Jamais notre situation n'avait été plus terrible. Le vaisseau, fortement comprimé par sa joue de bâbord, culait vers stribord, et broyait la glace où il formait son berceau; les glaçons s'amoncelaient autour de nous; quelquefois les glaces trop fortes pour casser résistaient, et l'effort qu'elles soutenaient leur faisait prendre de la courbure. Alors le vaisseau craquait fortement par un bruit semblable à celui d'un cabestan qui tourne un poids énorme. Tout l'équipage était dans la

terreur, et ne pouvant plus rien, nous attendions à chaque instant à périr.

Cependant les glaces qui causaient l naufrage, nous devenaient une ressource ce grand malheur; l'on avait tiré de la quelques barriques de vivres pour les tr porter sur ces glaces, lorsque le vaiss casserait, et nous espérions nous sau de l'une à l'autre à l'aide de nos bateau Mais quelle immensité de travaux peut-êt infructueux! et quelles misères dans un asy aussi froid et sous un climat aussi rude Bientôt isolé dans ces vastes déserts, où l froid et la faim nous menaçaient également de la mort, je me préparais à subir mon sort par quelques réflexions: je me rappelais les dangers que j'avais essuyés dans mes voyages précédens, et j'espérais toujours en la providence, dont la main secourable m'avait protégé contre la fureur des sauvages dans les plaines de Tegas en Amérique, contre la faim et les typhons dans les mers du Sud; m'avait préservé de la captivité aux côtes de Samar, de la vengeance des Arabes courroucés dans leurs déserts, d'un naufrage presque certain au cap des Tourmentes, et enfin des tempêtes et des dangers des mer

ignorées de la partie australe ; cette même bonté suprême pouvait étendre son bras jusque vers les extrémités des glaces éternelles du pôle boréal. J'étais résigné.

Un morne silence régnait sur le vaisseau, dont chacun écoutait en frémissant les craquemens ; son avant s'était élevé par les glaces qui avaient passé dessous : il n'y avait aucune précaution à prendre. Cette matinée fut terrible.

A onze heures la compression cessa : les forces actives et passives étaient en équilibre, et elles y restèrent jusqu'à six heures du soir, que la compression commença de nouveau à faire craquer le vaisseau. Elle cessa à une heure du matin, et nous fûmes tranquilles toute la journée du 7. A 2 heures du matin, le 8, les glaces firent encore des efforts, mais plus faibles. Une glace élevée écarta les débris, et vint se placer sous notre beaupré, en faisant plonger les morceaux qui y étaient comprimés. Sa grandeur ne me paraissait pas d'un bon augure, si elle venait à faire un effort considérable sur le vaisseau. Il était cependant malheureux que nous essuyassions ces revers à l'extrémité de ce banc ; car nous voyions en plusieurs endroits la mer assez

libre et formant de vastes canaux et des baies étendues.

Le 9, un banc qui s'appuyait sur le nôtre, cassa, et avec ses débris rompit une partie du nôtre. A six heures du soir nous travaillâmes inutilement à sortir de la place dangereuse que nous occupions : les grelins cassèrent et l'on ne put désenchâsser le vaisseau ; nous imaginâmes qu'il était échoué sur des glaces qui avaient coulé dessous. Enfin, le lendemain, la haute glace que nous avions devant nous ayant dérivé, nous ouvrit un passage et mit un terme aux anxiétés cruelles que nous éprouvions depuis cinq jours. Nous ne perdîmes point de temps ; dans la crainte d'être renfermés de nouveau, nous travaillâmes à désenchâsser le vaisseau et à le conduire ailleurs. Nous eûmes beaucoup de peine : il avait été si fortement comprimé que la forme de son contour était empreinte dans la glace, comme s'il eût été dans un moule. Mais nous étions libres et nous devions de grandes actions de graces à Dieu pour avoir échappé à un danger qui paraissait si certain.

(M. Pagès continue de raconter les dangers qu'il courut encore ; mais comme ils sont du même genre et venaient des mêmes causes

que ceux dont il nous a déjà donné la description, nous croyons inutile d'en mettre le tableau sous les yeux des lecteurs ; ce ne serait qu'une repétition de ce qu'ils ont déjà vu. Notre but était de leur faire connaître les mers qui avoisinent les pôles ; maintenant ils doivent en avoir une idée assez étendue. Le vaisseau hollandais, toujours occupé de la pêche de la baleine, revint lentement, en longeant les côtes du Groënland, où la pêche est ordinairement assez bonne.)

Nous nous trouvâmes, dit le voyageur, le 14 juillet, par 73 degrés de latitude ; la longitude était de 7 degrés. La mer était très-navigable. Nous avions fait de l'eau sur un banc. Elle se fit assez aisément : l'on mit le vaisseau à quai, en l'élongeant le long de la glace. L'on fit dans la neige divers petits canaux qui conduisaient l'eau de leur fonte à des mares où il y en avait déjà une assez grande quantité de ramassée ; l'on agrandit ces mares en déblayant les grèles ; et après qu'on eut descendu les tonneaux sur la glace, on les remplit sur les bords de ces mares ; on les roula ensuite vers le bord, où on les rembarqua. Les glaces sont ordinairement planes, et elles rendent l'aiguade très-facile.

Les Hollandais contens de leur pêche, firent voile pour sortir des glaces et retourner en Europe; en sorte que nous fûmes le 18 à la vue de l'île de Jean-Mayen. La mer était très-vaste; nous ne voyions plus qu'une chaîne de glace dans l'est, et la petite houle nous annonçait que la pleine mer n'était point éloignée. Le ciel avait changé; on y voyait des nuages épais et blancs, et non des brumes comme auparavant.

Nous doublâmes, le 19, la dernière chaîne des glaces les plus reculées vers l'est. Nous étions le 24 par la latitude de 66 degrés 18 m.; la longitude était de 6 degrés, et nous étions par le travers de l'Islande. Le peu de variété des vents du sud ne nous laissait pas faire des journées bien considérables, et la traversée promettait d'être longue.

Le 31 juillet, nous nous trouvâmes à l'entrée de la mer d'Allemagne. Ici le long jour cessa pour nous; la nuit nous obligea d'avoir de la lumière à l'habitacle. J'avais cependant eu la veille encore assez de jour à minuit pour pouvoir lire. Nous étions alors par 62 degrés 25 minutes de latitude. Nous finissions un jour qui avait été de 96 fois 24 heures.

Le 14 août nous touchâmes la côte de Hollande, et le même jour j'entrai dans Amsterdam, et revis avec joie les personnes qui, avant mon départ, m'avaient témoigné de l'amitié et rendu des services.

QUELQUES ILES DE LA MER DU SUD.

Le grand Océan Pacifique qui sépare l'Asie de l'Amérique, est parsemé d'une multitude d'îles, dont le plus grand nombre ne nous est qu'imparfaitement connu, ou nous est même inconnu tout-à-fait. Les navigateurs célèbres du siècle dernier en ont découvert plusieurs, et en ont soigneusement visité d'autres que les navigateurs précédens n'avaient fait que reconnaître. Comme les peuples qui habitent ces îles semblent avoir une origine commune, que leurs mœurs ont beaucoup de rapports entr'elles, il nous suffira de parler de quelques-unes de ces îles pour donner en même temps une idée de toutes les autres. Nous partirons des parages de l'Asie pour revenir vers le Nouveau-Monde, et nous commencerons par l'île de la Nouvelle-Hollande.

LA NOUVELLE-HOLLANDE.

Voici la plus grande île du monde; longtemps même elle fut prise pour une partie

de ce continent imaginaire que l'on nommait *Terre-Australe inconnue*. Elle est située dans le grand Océan Pacifique, entre le 10e. degré 30 minutes et le 43e. de latitude-sud, et entre le 107e. degré 40 minutes, et le 151e. degré 10 minutes de longitude-est. Son étendue surpasse celle de l'Europe, et peut-être un jour sera-t-elle regardée comme une cinquième partie du monde. Sa position entre l'Asie et l'Amérique peut la rendre très-importante. Si l'établissement que les Anglais y ont formé prospère et répond à leur espérance, elle sera un lieu de repos sur la route du grand Océan, et le point où se fera l'échange des productions de l'Ancien et du Nouveau-Monde.

Le premier navigateur qui nous donna connaissance de cette terre, est Dom Pedre-Fernandès de Quiros. Un Hollandais aborda sur sa côte occidentale en 1616. Deux ans après un autre Hollandais, appelé Zéacher, découvrit un autre endroit de la même côte, et le nomma Arnheim et Diemen. L'année d'ensuite Jean Van Edels donna son nom à la partie septentrionale de cette côte. Une autre partie située entre les 30e. et 38e. degrés, reçut en même temps le nom de Leu-

wen. En 1627, Peter Van Nuitz aborda sur la côte qui communique avec le pays de Leuwen à l'ouest; il lui donna également son nom; et vers la même année une grande partie de la côte occidentale, près le tropique, reçut celui de Dewits.

En 1623, Peter Carpenter, aussi hollandais, découvrit le grand golfe, nommé depuis Carpentaria; ce golfe divise le pays, et fait dans les terres un enfoncement de 200 lieues. « Il est probable, dit Watkin-Tench, que chacun de ces capitaines a fait quelques découvertes dans le pays, mais qu'elles ont été supprimées par la compagnie hollandaise des Indes. » En 1642 le capitaine Abel-Jansen Tasman fut envoyé de Batavia avec ordre de prendre une connaissance exacte de ce pays, qui avait alors reçu le nom de Nouvelle-Hollande. Le navigateur Guillaume Dampier est le premier qui nous ait fait connaître ce vaste pays, où il aborda au commencement de l'année 1688.

Toutes ces reconnaissances ne paraissaient avoir excité l'ambition d'aucune puissance européenne; la Nouvelle-Hollande était même en quelque sorte oubliée, lorsque le célèbre Cook vint réveiller l'attention sur elle. Il y

aborda dans le cours de l'année 1770, et passa plus de 4 mois à parcourir la côte orientale qui a près de 667 lieues. Ce fut lui qui donna à cette partie de la Nouvelle Hollande le nom de *Nouvelle-Galles du Sud*. La baie dans laquelle il mouilla, fut nommée *Botany-Bay*, baie de la Botanique, à cause de la quantité d'herbes qui couvre le rivage.

L'Angleterre, venant de perdre ses colonies d'Amérique, songea à former de nouveaux établissemens, et jeta les yeux sur le pays que le capitaine Cook avait reconnu. Elle résolut, pour aplanir les premières difficultés qui se présentent dans de pareils établissemens, de faire partir les criminels condamnés à la déportation; tels devaient être les fondateurs de cette nouvelle société. Une petite flotte quitta les côtes d'Angleterre le 20 mai 1787, et toucha les terres de la Nouvelle-Galles du Sud le 18 janvier 1788. Le gouverneur *Philipp* avait ordre de descendre dans la baie de la Botanique, et d'y établir sa colonie; mais ce lieu, dont le capitaine Cook a fait de si belles descriptions, ne lui parut pas convenable : il fut à 5 lieues plus au nord, et s'arrêta dans le port de Jackson. Ce port, suivant le gouverneur, est un des plus beaux du monde. Son

entrée n'a pas plus d'une lieue de largeur, et le bassin qui s'élargit ensuite graduellement, devient assez vaste et assez profond pour contenir toutes les flottes possibles dans la plus parfaite sécurité. Il s'enfonce principalement dans une direction occidentale, jusqu'à environ 4 lieues et 1 quart dans l'intérieur du pays, et ne contient pas moins de 100 petites criques dont les saillies mettent à l'abri du vent.

C'est à Sidney-Cove (la crique de Sidney) que le gouverneur fit débarquer, et qu'il fit construire les premiers édifices, après avoir tracé le plan d'une ville. Cette ville ne contient encore que la maison du gouverneur, celles de son lieutenant, de l'avocat-juge et de quelques autres officiers, ainsi qu'un hôpital, une église et des casernes. La plupart de ces bâtimens sont d'une construction peu solide, en brique ou en bois recouvert de plâtre. Les condamnés n'ont que des huttes. Le terrain de la côte est en général mauvais; ce n'est qu'à un mille ou deux de Sidney-Cove qu'il commence à devenir plus productif; c'est là que l'on trouve quelques fermes appartenantes aux officiers. Cette colonie n'est pas bien florissante encore, et de long-temps peut-être n'offrira aucun avantage à la mé-

tropole. Il n'y a aucun commerce à faire avec les naturels, trop peu industrieux pour s'occuper de rien au-delà du strict nécessaire; et la terre, quoiqu'assez bonne, ne peut rapporter dans ces commencemens que de quoi suffire aux besoins de ceux qui la cultivent; encore les moissons courent-elles des risques de la part des naturels, qui les ont plusieurs fois brûlées (1).

Les condamnés sont employés aux divers travaux dont ils sont capables : les uns font des tuiles, des briques; les autres bâtissent les magasins ou élèvent les huttes; d'autres déblayent, aplanissent le terrain, portent des poutres, forment des chemins. Ceux qui

(1) Nous avons représenté la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud, d'après les relations du gouverneur Philipp, du chirurgien Withe et de Georges Berrington; mais depuis ces relations, la colonie paraît avoir fait des progrès considérables; elle peut compter maintenant environ 12,000 ames. La ville s'agrandit, et les terres se défrichent. Avec les ressources, les desirs s'accroissent, les arts commencent à être cultivés à Sidney-Cove. On y a établi une imprimerie, et, ce qui paraît plus extraordinaire, on y publie une gazette depuis 1804.

« Les papiers publics de Botany-Bay, dit un jour-

savent des métiers utiles à cette société naissante, les exercent; ils sont tailleurs, cordonniers, forgerons, chaudronniers, boulangers, etc. Les heures des travaux sont depuis le lever du soleil jusqu'à 7 heures et demie qu'ils déjeunent; une heure après ils retournent au travail jusqu'à 11 heures et demie qu'on les fait appeler pour dîner. A deux heures ils se remettent à l'ouvrage jusqu'au coucher du soleil. La fin de leurs travaux leur est annoncée par le bruit du tambour qui bat la retraite. Pour les encourager à la culture de leurs jardins, on leur abandonne le samedi afin qu'ils l'emploient à cela. Ceux qui, pendant l'année, ont été actifs et industrieux,

---

naliste anglais, en annonçant cette nouveauté; ces papiers, qui sont remplis d'annonces et d'avertissemens, à l'instar de ceux de nos comtés, démontrent évidemment que l'état social a déjà fait de grands progrès dans cette colonie. Les ventes publiques, les effets perdus et trouvés, même des demandes de domestiques, des articles de modes, de bijouterie et autres objets de la même nature, occupent autant de places dans ces feuilles que dans celles de nos établismens les plus peuplés et les plus riches. Que de sujets de réflexions, ajoute le journaliste, pour les hommes dont la vue s'étend dans l'avenir! »

en recueillent un très-grand bénéfice en récoltant des légumes qui économisent leurs provisions salées. Ils obtiennent d'ailleurs des primes en graines, et sont traités avec plus de douceur. Quelquefois la bonne conduite est recompensée par la liberté. Ceux qui ont obtenu ce prix si desiré, et ceux dont le temps de l'exil est fini, reçoivent 30 acres de terre pour un homme seul, 50 pour celui qui est marié, avec dix de plus pour chaque enfant. Pendant les dix-huit premiers mois, les magasins publics leur fournissent encore des provisions et des vêtemens. On leur donne, en outre, tous les outils et toutes les choses nécessaires à un cultivateur. On ajoute à ces dons quelques bestiaux et quelques volailles. La plupart de ces hommes que l'ancienne société a rejetés de son sein comme des membres trop corrompus, deviennent utiles et font oublier, par une conduite meilleure, les crimes qui ont déshonoré les commencemens de leur vie. Leur sort, même dans les fers, est beaucoup plus doux qu'ils n'avaient lieu de l'espérer; et leurs peines ne sont pas plus grandes que celles des habitans de nos campagnes.

L'exemple de cette activité sur un coin de la Nouvelle-Hollande, est perdu pour les na-

turels, encore trop sauvages pour profiter en aucune manière des instructions de leurs nouveaux voisins. Quoique sauvages, ces peuples cependant n'ont rien de féroce. Lorsque le gouverneur Philipp débarqua pour la première fois dans Botany-Bay, il eut une entrevue avec eux. Ils étaient tous armés, mais lorsqu'ils le virent s'approcher sans armes, ils lui témoignèrent aussitôt la même confiance en mettant bas les leurs. Ce gouverneur mérite les plus grands éloges pour la justice et la douceur dont il usa envers ces indigènes, qu'il lui eût été d'autant plus facile de repousser, ou même d'anéantir, qu'ils ne paraissent pas très-nombreux dans les environs de l'établissement anglais, qu'ils sont entièrement nus, et n'ont que des armes peu dangereuses. Loin de chercher à les irriter pour les massacrer ensuite, comme ont fait tant d'Européens, il dissimula même plusieurs offenses, se contentant de leur faire sentir qu'il était le plus fort, et qu'il ne tenait qu'à lui de les punir. Dans les commencemens, il fit saisir deux de ces sauvages qui furent nourris avec soin dans sa maison, et traités avec douceur; il les retint six mois, et les relâcha ensuite afin qu'ils allassent parmi leurs

compatriotes raconter les bienfaits dont on les avait comblés. Cette conduite lui réussit; les indigènes se sont familiarisés avec les colons, et sont même venus apporter une partie de leur pêche pour obtenir des légumes et du pain en échange. Mais leurs idées commerciales ne s'étendent pas plus loin, et s'ils viennent de temps en temps voir les Anglais, ils n'ont pas encore voulu rester avec eux. Il ne faut pas sur-tout leur parler de travail. Après la chasse, la pêche et la guerre, il n'y a plus rien pour eux, que le repos ou le plaisir.

La taille de ces hommes est ordinaire; ils sont minces, droits et bien faits. Les femmes sont moins grandes, mais plus épaisses, et pour la plupart bien faites. La couleur de la totalité des hommes est d'un beau noir, de la couleur du café; mais parmi les femmes, il en est beaucoup qui ont le teint aussi clair que celui des mulâtres. Ils ont le nez largement épaté, la bouche grande et les lèvres épaisses. Leur air, en général, est très-peu engageant; et ce qui le rend encore moins, c'est leur excessive saleté. Ils ignorent ce que c'est que se laver: leur peau est toujours enduite de la graisse des animaux qu'ils

ont tués, et qu'ils recouvrent ensuite de sable, de cendres et de toute espèce d'ordures. Tout cela forme une croûte qui reste attachée à leur peau, jusqu'à ce qu'un accident, ou le besoin de chercher leur nourriture, les forcent à se plonger dans l'eau. Plusieurs se mettent un morceau de bois dans le nez, de manière à ce qu'il ouvre les narines et les élargisse autant qu'il est possible. Une chose encore assez extraordinaire, c'est qu'il manque à beaucoup de ces sauvages les deux dents de devant de la mâchoire supérieure. Quand il s'agit d'extraire ces deux dents à un jeune homme, ils font une sorte de fête, pour se réjouir de l'honneur qu'on lui fait. Les femmes conservent ces deux dents, mais elles perdent une partie du petit doigt de la main gauche; on leur coupe entièrement dans l'enfance les deux premières phalanges de ce doigt. On ignore quelle est la cause de cette singulière amputation.

Ces sauvages ont les dents belles, les cheveux courts et bouclés; ne connaissant pas la manière de les peigner et ne les lavant jamais, ils les ont toujours sales et mêlés. La barbe des hommes est courte et frisée comme leurs cheveux. Hommes, femmes et enfans,

tous vont entièrement nus. Ils n'ont aucune demeure fixe, et couchent où la nuit les surprend. Les trous des rochers et les cavités des bords de la mer sont les lieux qu'ils cherchent pour se mettre à l'abri du vent et de la pluie. Avant que de s'endormir ils y allument un grand feu, qui, échauffant la pierre du rocher, fait de ces creux des espèces de fours où la chaleur reste long-temps concentrée. Ils étendent alors pour se coucher quelque peu d'herbes sèches; et pêle-mêle, moins bien encore que les animaux de nos basse-cours, ces malheureux se couchent et dorment.

L'idée de se bâtir des demeures et de se garantir ainsi des inclémences de l'air, ne paraît pas s'être jamais présentée à leur imagination. Leur paresse et leur imprévoyance dans ce cas, leur deviendraient funestes, sans cette sagesse infinie et perpétuelle de la divinité qui a bordé les rives de cette mer de rochers d'une pierre assez tendre pour que le battement des flots ait formé des creux tellement spacieux, que souvent 50 individus peuvent y trouver un utile abri.

Ceux des naturels qui, vivant plus loin dans l'intérieur du pays, ne peuvent espérer

de pareils refuges, se construisent des espèces de huttes si grossièrement faites, qu'elles ne sont pas comparables même à celles que l'instinct seul, dans quelques animaux, leur fait bâtir. Après avoir enlevé l'écorce de plusieurs arbres et l'avoir coupée par bandes, ils l'entrelacent autour de quatre pieux plantés en terre : ils étendent, pour former le toit, des morceaux plus larges de la même écorce au-dessus de cette construction informe et peu solide. Chacun de ces abris contient une famille ; et comme dans l'hiver l'air est souvent très-froid, ils en resserrent encore l'espace, afin de moins perdre de cette chaleur générale à laquelle chacun doit contribuer. Au reste, ils ne se servent guère de ces huttes que quand ils sont à la chasse du kanguroo. Comme la pêche fournit la plus grande partie de leur nourriture, l'intérieur des terres ne paraît que très-peu habité, et peut-être ne l'est pas du tout. Jusqu'à présent, on n'a fait que de petites excursions à quelques lieues du rivage ; la difficulté de pénétrer dans des forêts aussi antiques que l'île même, la difficulté plus grande de pouvoir y trouver quelque nourriture, et la crainte d'être investi par les naturels, n'ont pas encore permis de faire quel-

ques-unes de ces courses qui auraient fait entièrement connaître la Nouvelle-Hollande. La colonie, trop faible, n'a pu s'occuper que de ses besoins, et n'a employé son activité qu'à son établissement.

Les naturels sont armés de lances et d'un bâton court qui leur sert à les jeter. Ce bâton est long de deux pieds, plat des côtés, et ayant un cran ou entaille à un des bouts; à l'autre est une écaille tranchante, fixée dans une fente et fortement retenue avec une espèce de gomme qui, quand elle est séchée, est plus dure que la pierre. Quand ils veulent darder leur lance, ils la placent de la main gauche sur le côté plat du bâton, qu'ils tiennent élevé et un peu courbé en arrière de la main droite, et dirigeant leur coup, ils lancent cette arme avec beaucoup de force et assez de certitude, à la distance de plus de 70, ou même de 80 pas. Cette lance a environ 10 pieds de longueur. L'écaille attachée au bâton court sert à aiguiser la pointe de la lance.

Quand ils sont au moment de commencer une expédition guerrière, pour épouvanter leurs ennemis ils se peignent le visage et le corps de raies blanches et rouges. Plusieurs,

sans donner de soin à cette peinture, se barbouillent sans dessein, sans méthode ; d'autres, au contraire, tracent ces lignes avec la plus grande attention et la plus grande exactitude. Quelques-uns paraissent de loin s'être ceints de plusieurs ceinturons ; plusieurs aussi se défigurent, en traçant autour de leurs yeux des cercles blancs et des lignes horizontales sur le front ; et d'autres enfin, pour diversifier toutes ces manières, se peignent d'abord avec une large bande au milieu du corps par devant et par derrière, puis sur le reste seulement quelques lignes étroites. Ils n'en tracent qu'une seule sur les bras, les cuisses et les jambes. Ces raies, qui toutes sont blanches, faisant paraître dans les intervalles leur peau plus noire encore, leur donnent de loin l'air de squelettes animés. Le rouge et le blanc sont les couleurs dont ils se servent ; la première vient d'une espèce d'ocre ou terre rouge qui est très-commune dans l'île ; ils tirent la seconde d'une terre crayonnense et blanchâtre, dont les colons se servent dans leur poterie. Les hommes se scarifient de plus le corps, sur-tout la poitrine et les épaules. Quoique ces empreintes n'aient rien de régulier ni d'agréable, elles n'en sont pas moins con-

sidérées parmi eux comme de très-beaux ornemens.

Ces peuples sont braves, courageux; et si leurs armes répondaient à leur valeur, les Anglais ne se fussent peut-être pas établis si facilement sur leur terrain, sur-tout dans le grand bassin qui leur offrait la pêcherie la plus sûre et la plus abondante; mais la crainte qu'ils ont conçue pour les armes à feu, ne leur permet pas de rien entreprendre contre les Européens; d'ailleurs, ils paraissent d'un caractère plus porté à la paix qu'à la guerre. Quand une horde est décidée à prendre les armes contre une autre, avant tout elle ouvre des négociations et tente tous les moyens de ramener la bonne intelligence. Les guerriers, parés de bandes et chargés de leurs lances, dès qu'ils ont trouvé leurs ennemis, se rangent en ligne, et prennent chacun une branche verte à la main comme un garant de leurs intentions pacifiques; ils ne veulent employer la force que lorsque le différend ne peut plus être terminé par un accord : un long pourparler suit d'ordinaire cet instant où les deux partis sont en présence, et tous deux relâchant mutuellement quelque chose de leurs prétentions, finissent ordinairement par s'ac-

corder, et les armes sont aussitôt déposées.

Ces armes leur servent beaucoup plus pour se procurer leur nourriture que pour faire la guerre. Ils vont à la chasse principalement du kanguroo et de la sarigue. La plupart des gros arbres que l'on trouve dans les forêts sont creux et servent de retraite à ces animaux, ainsi qu'aux rats, aux écureuils et aux animaux de cette espèce quand ils sont poursuivis. Voici la manière pleine d'adresse avec laquelle ces sauvages attaquent et tuent leurs ennemis dans ces retraites. Ils commencent par tailler dans l'arbre un cran assez profond pour pouvoir y fixer le pouce du pied; ils font ainsi les deux premières entailles avant de monter; ils coupent les autres à mesure qu'ils s'élèvent, assez distantes l'une de l'autre pour que, lorsque les deux pieds sont posés, le pied droit se trouve à la hauteur du milieu de la cuisse gauche. Ils portent dans la bouche, pendant qu'ils grimpent, leur serpe, qui n'est autre chose qu'un caillou tranchant; lorsqu'ils font l'entaille, le corps reste tout entier supporté par le pouce. Quand le tronc de l'arbre est trop gros pour que le bras gauche puisse l'entourer, ils taillent un autre cran pour pouvoir s'y accrocher avec le petit

doigt de la main gauche. De cette manière ils montent avec une célérité étonnante à des arbres qui souvent ont 15 à 20 pieds de circonférence, et dont les premières branches sont assez ordinairement à plus de 60 pieds de hauteur. Arrivé au haut de l'arbre, le chasseur s'asseoit tenant sa massue à la main: celui qui est resté au bas, allume au pied un feu qui bientôt remplit de fumée la concavité de l'arbre. Obligé de fuir, l'animal sort par en haut ou par en bas; mais quelque côté qu'il choisisse, rarement il échappe à la massue de l'un ou l'autre chasseur. C'est ainsi que ces sauvages se procurent leur nourriture dans les bois. Quelquefois aussi, quand ils chassent beaucoup ensemble, ils enflamment une partie de forêt de plusieurs milles d'étendue, pour obliger à fuir les animaux qui se trouvent dans l'enceinte de cette conflagration. Epouvantées et à demi étouffées, ces malheureuses bêtes tombent bientôt au pouvoir de leurs ennemis.

Ces sauvages sont d'habiles pêcheurs. La perche qui tient le fil de leur ligne est longue de 10 pieds. Ils ont aussi en manière de harpons, des fourches faites d'arêtes de poissons. Pour s'en servir, le pêcheur se couche en tra-

vers sur son canot, près de la surface de l'eau, tenant à sa main cette fourche qu'il darde au poisson qu'il apperçoit, et qu'il manque rarement. Les femmes ne pêchent qu'avec des lignes faites d'écorce d'arbre, et dont les hameçons sont formés de coquilles; on se sert aussi des serres de certains oiseaux, mais les hameçons faits de coquilles sont les plus estimés. Souvent on apperçoit en frémissant de ces malheureux dans un canot à demi-pourri, pêcher pendant tout un jour sur les bords d'un gouffre dont n'oseraient approcher les plus braves marins dans un excellent bateau. Les hommes plongent presque tous très-bien; ils se précipitent et restent long-temps dans les lieux où leurs canots ne pourraient demeurer. Ayant des feux presque toujours allumés, ils grillent ou rôtissent tous leurs mets; ils ne savent ce que c'est que de faire bouillir. Un natif étant à Sidnei près d'une marmite pleine d'eau bouillante, saisit l'instant où personne ne l'observait, et y plongea la main pour prendre le poisson qui y cuisait: le malheureux, à son grand étonnement et à son plus grand regret, se brûla d'une manière terrible.

C'est avec un long travail et une grande peine qu'ils se procurent du feu; pour cela,

ils fixent le bout pointu d'un bâton dans un trou percé dans un morceau de bois très-sec; ils font tourner ce bâton le plus rapidement possible avec les mains. Quand celui qui tourne est fatigué, un autre prend sa place, et ainsi de suite jusqu'à ce que le frottement ait enflammé le bois. Cette peine extrême leur a inspiré, sous ce rapport, une prévoyance qu'ils n'ont pas encore étendue plus loin; ils ne laissent jamais mourir leurs feux, et quand ils changent de demeure, ils emportent avec eux des tisons allumés.

On ne connaît pas encore trop la religion que suivent ces sauvages, ni à quel dieu ils adressent leurs vœux. Il ne paraît même pas qu'ils aient de culte consacré à aucune puissance céleste. Ils chantent quelquefois un hymne ou chant de joie depuis le lever de l'aurore jusqu'à celui du soleil. Il semblerait cependant qu'ils ont quelques idées d'une vie future, car ils disent que les os des morts sont dans la terre, mais que leurs corps sont dans les nues. Ils brûlent leurs morts. « En creusant une de leurs fosses, dit un voyageur, on y trouva des cendres, quelques ossemens et un morceau de crâne qui n'avaient pas été entièrement consumés. La fosse avait

à peine un pied de profondeur, mais la terre amoncelée formait une élévation semblable à celles qu'on voit au-dessus des tombes dans nos cimetières en Angleterre. Ainsi que tous les peuples ignorans et grossiers, ils sont fort superstitieux; ils appellent le soleil, la lune, les étoiles (*oueré*), qui veut dire *méchant*. *Araboo* (un des sauvages que le gouverneur Philipp avait retenus) fut, un soir, saisi d'une grande frayeur en voyant filer dans l'air ce que le vulgaire appelle une étoile, et qui n'est qu'un feu qui s'allume et s'éteint en quelques secondes; il dit en tremblant que tout le monde allait périr. Nous découvrîmes par *Banalong* (autre sauvage), qu'ils croient aux apparitions de fantômes qu'ils appellent *manes*. Il nous les dépeignit comme sortant de terre avec un bruit horrible, en vomissant des flammes et saisissant ceux qu'ils rencontrent, leur brûlant les cheveux, le visage, et les retenant pour les flamber encore. »

Le plus grand divertissement de ces sauvages est la danse, et c'est aussi avec le plus grand soin qu'ils se préparent à en prendre le plaisir. Le jour du bal les jeunes femmes donnent tous leurs soins et emploient tout leur art à embellir leurs maris ou leurs amans,

en les rayant de bandes blanches plus ou moins larges, selon leur goût ou celui de la personne qu'elles se plaisent à orner. Les couleurs dont elles se servent ne pouvant s'étendre et s'attacher que par l'humidité, la belle sauvage, en peignant la figure, qui de toute la personne est la partie qui doit être la plus soignée, lui crache au visage pour humecter ses couleurs. Leurs bals ne s'ouvrent jamais qu'à la nuit, parce qu'ils préfèrent la lueur de leurs feux à la clarté du jour.

La danse n'est d'abord formée que par quelques jeunes gens, auxquels se réunissent successivement des hommes et des femmes jusqu'au nombre de 30 ou 40. Quoiqu'elle soit fort bizarre, on s'apperçoit cependant que les mouvemens en sont assujétis à quelque ordre, à quelques règles. Souvent un des figurans se sépare des autres et court en prononçant à grands cris quelques expressions avec un ton de voix particulier, et se remet à sa place quand il a fini. D'autres fois chacun des danseurs se détache, et seul au milieu du rond, fait preuve de ses graces, de son adresse, en contraignant ses membres aux contorsions les plus difficiles et les plus horribles. C'est en cela, selon eux, que consistent le charme et

les agrémens de la danse. Une de ces attitudes, qui toujours mérite, à celui qui sait la prendre, les plus vifs applaudissemens, consiste à écarter les pieds autant qu'il est possible, et à remuer alors les genoux avec un mouvement rapide et presque convulsif. Ce tour est assez difficile à exécuter. Les figures de la danse varient à l'infini. Quelquefois cette danse n'est formée que de deux personnes, qui d'abord se mettent dos à dos, puis se retournent face à face. D'autres fois assis tous en cercle, les jambes pliées sous eux, comme des Chinois, ils se relèvent tous en même temps sans le secours de leurs mains, à un mot ou à un signe convenu. Alors le rond s'ouvre, il se forme deux lignes qui se séparent et se rapprochent; ou bien reformant un cercle, ils placent dans le centre quelques personnages distingués parmi eux, autour desquels ils dansent. On les voit aussi tourner en tenant chacun une branche verte. Communément la dernière figure consiste à imiter deux ou trois des meilleurs danseurs, qui, placés en avant, exécutent des contorsions que les autres s'efforcent d'égaler.

Leur instrument musical est formé de deux bâtons d'un bois très-dur; le musicien en

appuie un sur sa poitrine, et frappe dessus avec l'autre en mesure ; il chante en même temps, et sa voix est soutenue et accompagnée par celles de plusieurs filles et garçons assis aux pieds du ménétrier. Pour que le concert soit complet, ils se frappent le ventre avec le plat de la main. Ils ont l'art, par la manière dont ils croisent leurs cuisses, de lui faire rendre un son plus extraordinaire que désagréable.

La polygamie est permise parmi ces peuples ; mais comme la nourriture est rare et difficile à obtenir, le plus grand nombre des hommes n'ont qu'une femme. On ignore quelles sont les cérémonies et les conditions du mariage. Il est à croire que la femme appartient en toute propriété au mari, car il peut la frapper et la traiter comme bon lui semble ; personne ne se mêle des querelles des mariages : c'est une chose reçue parmi eux.

Ces sauvages ont une manière assez touchante de montrer leur affection à un étranger : c'est de prendre son nom et de lui donner le leur : cette faveur est la plus grande qu'ils puissent accorder ; ils sont alors fort aises de s'entendre appeler par le nouveau

nom qu'ils ont adopté. Cette coutume est commune à plusieurs peuples non-civilisés.

Le climat de la Nouvelle-Hollande doit varier en raison de son étendue. Celui de la crique de Sidney est regardé comme égal au plus beau climat de l'Europe; l'air y éprouve cependant de subites et perpétuelles variations. On a vu, dit Barington, cette variation être quelquefois dans un jour de 40 à 50 degrés. Il n'est pas rare de voir des lieux jonchés d'oiseaux tombés pâmés de dessus les arbres, par l'insupportable chaleur du milieu du jour. Les pluies ne sont pas de longue durée, et il n'y a guère de brouillards. Le sol, quoique sablonneux sur les bords de la mer, est assez bon pour que les plantes et les arbres fruitiers, apportés du Brésil et du Cap, y réussissent très-bien; et les végétaux y sont aujourd'hui très-abondans, tant les espèces européennes que celles qui sont indigènes de la Nouvelle-Galle méridionale. Ces dernières espèces y sont en quantité prodigieuse sur les côtes et dans l'intérieur des terres. Par la suite, on trouvera sans doute le moyen d'en rendre un grand nombre utiles à la nourriture et aux autres besoins de la société. Les arbres sont d'une grosseur considérable, et

semblent remplir presque toute l'île ; mais leur bois est si lourd qu'il ne surnage point et ne peut servir aux constructions marines.

Le genre animal ne paraît pas aussi riche dans ces contrées que le genre végétal. On n'y trouve aucun grand quadrupède ; le plus fort est le kanguroo. Cet animal est particulier à la Nouvelle-Hollande, et d'une construction des plus singulières. On dirait que le même individu est composé de deux animaux tout-à-fait différens, tant il y a de disproportion et de disparité entre la partie de devant et celle de derrière. Sa tête est fort petite, et son corps va en croissant vers l'extrémité : cette tête est assez jolie, vive, et ressemble beaucoup à celle du faon ; les oreilles sont droites. Sur un individu que l'on a mesuré, on a trouvé que les jambes de devant avaient neuf pouces de longueur, tandis que celles de derrière avaient plus de trois pieds et demi. L'animal s'asseoit sur son derrière, et se sert de ses deux pattes de devant pour tenir les fruits qu'il mange. Sa queue épaisse et longue lui sert à se soutenir quand il est sur ses pieds de derrière ; elle est très-forte, et devient à sa volonté une arme dangereuse : il en donne des coups si rudes, qu'il peut mettre un

chien hors de combat. Il ne peut fuir qu'en sautant, et il s'élance quelquefois jusqu'à 30 pieds; il repète ces sauts avec tant de rapidité, qu'il échappe au meilleur chien courant. Il peut franchir des haies hautes de 9 pieds. La couleur de sa peau est un brun pâle, tirant vers le cendré. Les autres quadrupèdes sont l'opossum et diverses espèces de rats. On trouve aussi une espèce de chien assez semblable au chien-renard; mais il ne se familiarise jamais parfaitement, et ses mœurs ont toujours quelque chose de sauvage et de féroce.

La *Nouvelle-Guinée*, qui avoisine la Nouvelle-Hollande, fut, jusqu'à l'époque des dernières découvertes, réputée la côte septentrionale d'un vaste continent, et réunie à la Nouvelle-Hollande même; mais le capitaine Cook fit tomber cette opinion en découvrant le détroit qui les sépare; il s'assura que c'était une île longue et étroite, et il nomma le détroit du nom de son vaisseau l'*Endeavour*. Les habitans de cette île ressemblent beaucoup à ceux de la Nouvelle-Hollande; ainsi nous n'en parlerons point.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

La Nouvelle-Zélande fut découverte, pour la première fois, le 31 décembre 1642, par Adam Tasman, navigateur hollandais. Il traversa la côte orientale de cette contrée, depuis le 34e. degré de latitude jusqu'au 43e.; il entra dans le détroit qui partage les deux îles, et qui depuis fut nommé *détroit de Cook;* mais ayant été attaqué par les naturels du pays, bien qu'il eût mis à l'ancre dans l'endroit auquel il donna le nom de *baie des Assassins*, il ne débarqua point à terre. Il appela ce pays la *Terre-des-Etats*. Depuis elle fut appelée Nouvelle-Zélande. Toute cette contrée, si on en excepte la partie apperçue par Tasman, resta entièrement inconnue jusqu'à l'arrivée de Cook, en 1769. On supposait que cette terre faisait partie d'un continent méridional. Le navigateur anglais la reconnut, en fit le tour, se convainquit que c'étaient deux grandes îles séparées par un détroit de 4 à 5 lieues de largeur, et marqua leur position entre les 34e. et 48e. degrés de latitude sud, et entre le 164e. degré 20 minutes et le 176e. degré 20 minutes de longitude orientale.

La plus septentrionale de ces îles est appe-

lée, par les naturels, *Eaheinomauwe*, et la plus méridionale *Tavai-Poenammou*. Cette dernière est montueuse et paraît stérile ; on y voit très-peu d'habitans. L'autre offre un aspect plus avantageux; le terrain, quoique rempli de collines et de montagnes, est couvert de bois, et chaque vallée est arrosée par un ruisseau. D'après l'opinion de Joseph Banks et du docteur Solander, toutes les espèces de grains, de fruits et de plantes de l'Europe, viendraient en perfection sur cette terre. D'après les végétaux qu'on y a trouvés, on suppose les hivers plus doux qu'en Angleterre, et les étés moins chauds, quoique répandant une chaleur plus égale ; de sorte que l'on croit que si les Européens y établissaient des colonies, elles ne tarderaient pas, avec un peu d'industrie, à se procurer, non-seulement les objets de première nécessité, mais même les objets de luxe en abondance.

Excepté les chiens et les rats, il n'y a point de quadrupèdes dans ce pays. Les espèces d'oiseaux n'y sont pas en grand nombre, et les voyageurs n'ont vu que la mouette, dont on retrouve l'espèce en Europe ; toutes les autres sont différentes. Les insectes y sont aussi peu nombreux.

Si les animaux sont rares sur la terre, on en trouve en revanche une très-grande quantité dans la mer ; toutes les criques fourmillent de poissons très-sains et d'un goût aussi agréable que ceux d'Europe. La diversité de ces poissons est égale à leur abondance.

Les arbres occupent le premier rang parmi les productions végétales de ce pays ; il s'y trouve des forêts d'une grande étendue, remplies de bois de charpente le plus droit, le plus beau et le plus gros qu'on puisse voir. Où les forêts cessent, la terre se couvre d'une belle verdure. On y remarque peu de plantes comestibles ; l'espèce la plus nombreuse entre ces dernières, est le céleri sauvage, qui croît sur les côtes : on y trouve aussi du cresson. Parmi les productions végétales qui semblent croître dans ce pays sans culture, nous n'en avons point vu d'autres qui soient bonnes à manger, dit Cook, si l'on en excepte la racine de fougère, et une plante entièrement inconnue en Europe, dont les naturels mangent, et que nous trouvâmes très-désagréable. Parmi les plantes cultivées, nous n'en avons trouvé que trois bonnes à manger, les ignames, les patates douces et les cocos. Il y a des plantations de plusieurs acres d'ignames

et de patates. Les naturels cultivent aussi des citrouilles, avec le fruit desquelles ils font des vases qui leur servent à différens usages.

Cook, en touchant la terre de la Nouvelle-Zélande, mouilla d'abord près d'une côte si stérile, qu'il la nomma *baie de la Pauvreté*. Ensuite, en rangeant la côte, il fit plusieurs tentatives pour lier commerce avec les insulaires, qu'il rencontrait dans des pirogues; mais il trouvait par-tout de la résistance, et les sauvages commençaient toujours par quelques hostilités, jusqu'à ce que les Anglais leur eussent fait connaître leur force, ce qui n'arriva qu'à la dernière extrémité, avec les plus grands ménagemens possibles, et de manière à leur faire beaucoup plus de peur que de mal. Cependant ayant pris terre, ils commencèrent à être traités avec beaucoup plus de douceur.

Cook fait ici mention d'un usage de ces peuples, dont il n'y a peut-être pas d'exemple chez aucune autre nation des nombreuses îles du grand océan Pacifique. Chaque maison ou hameau de trois ou quatre habitations, avait des latrines; de sorte qu'on ne voyait point d'ordure sur la terre; les restes de leurs repas, la litière et les ordures, étaient aussi mis en

tas de fumier, régulièrement disposés, dont ils se servent probablement comme d'engrais.

Comme les peuples de la Nouvelle-Zélande sont presque continuellement en guerre entre eux, ils ont imaginé de fortifier leurs villages, et ils savent très-bien choisir les lieux que la nature a rendus les plus propres aux fortifications. Ils les entourent de fossés et y forment des palissades de pieux aiguisés. Le soin de se renfermer dans des espèces de forts, et la crainte de voir leurs travaux extérieurs tomber au pouvoir des ennemis, est peut-être ce qui les a détournés de l'agriculture, car ils ont quelques notions de ce premier des arts : ils cultivent des jardins dans leurs enceintes fortifiées. Un insulaire arrêta MM. Banks et Solander, pour leur faire connaître l'exercice militaire du pays. Il prit sa lance et son *patou-patou*, les seuls armes en usage chez ce peuple. La lance, faite d'un bois très-dur et pointue aux deux bouts, a 10 à 14 pieds de long. Le patou-patou est une sorte de massue ou de hache d'arme; il est fait de talc ou d'os, avec un tranchant aigu, et n'a qu'un pied de longueur. Le Zélandais s'avançait avec un visage plein de fureur contre un poteau ou pieu qui représentait l'ennemi ; il agitait ensuite sa

lance, qu'il serrait avec beaucoup de force. Quand son fantôme d'adversaire était censé avoir été percé avec la lance, il courait sur lui avec son patou-patou, et fondant sur l'extrémité supérieure du poteau qui figurait la tête de son antagoniste, il y frappait un grand nombre de coups avec tant de force, que chaque coup aurait probablement suffi pour fendre le crâne d'un bœuf. Comme ce champion assaillit encore son ennemi avec le patou-patou, après l'avoir percé de sa lance, les Anglais conclurent que dans les batailles, ces peuples ne font point de quartier.

Le Zélandais, en faisant ainsi parade de sa force et de son adresse, n'avait peut-être pour but que de donner aux Européens une haute opinion de ses compatriotes. Ces sauvages avaient d'abord voulu repousser les Anglais; mais ceux-ci ayant, à la dernière extrémité, tiré quelques coups de fusil parmi eux, c'en fut assez : ces pauvres Zélandais reconnurent leur faiblesse, et se gardèrent bien d'irriter encore ceux qui pouvaient si facilement les vaincre. Les navigateurs furent très-surpris de ne point retrouver chez eux l'arc et la flèche que l'on trouve chez presque toutes les nations qui n'ont point l'usage des armes à feu.

La taille de ces insulaires est, en général, égale à celle des Européens les plus grands; ils ont les membres forts, charnus et bien proportionnés. Leur vigueur et leur légèreté sont extraordinaires, et l'on remarque dans tout ce qu'ils font, une adresse et une dextérité peu communes. Leur teint est brun; il y en a peu qui l'aient plus foncé que celui d'un Espagnol qui a été exposé au soleil, et celui du plus grand nombre l'est beaucoup moins. On n'apperçoit point dans les femmes la délicatesse d'organe qui est propre à leur sexe; mais leur voix est d'une douceur remarquable, et c'est par-là qu'on les distingue principalement; car l'habillement des deux sexes est le même; elles ont pourtant, comme les femmes de tous les autres pays, plus de gaîté, plus d'enjouement et de vivacité dans la figure que les hommes.

Les Zélandais ont les cheveux et la barbe noirs; leurs dents sont régulières et fort blanches. Ils jouissent d'une santé robuste, et l'on en voit de très-âgés. Les traits des deux sexes sont beaux; les hommes et les femmes paraissent d'un caractère doux et affable; ils se traitent entre eux de la manière la plus tendre et la plus affectueuse; mais ils sont implacables

envers leurs ennemis. Tous ceux qui tombent entre leurs mains sont tués, et la mort ne leur suffit pas : ils se rassemblent autour du cadavre, le vident, le dépècent, en font cuire les morceaux, et les mangent avec autant de plaisir que s'il n'était question que d'une bête féroce dont la chair serait nourrissante. C'est là le trait le plus odieux de leurs mœurs. Les têtes de ces ennemis, après qu'on en a tiré la cervelle, sont conservées soigneusement, comme des signes glorieux de la victoire.

Ils seraient assez propres sur leurs personnes, si l'huile dont ils oignent leurs cheveux ne les rendait pas très-dégoûtans. Cette huile est une graisse fondue de poisson ou d'oiseau ; les habitans les plus distingués l'emploient fraîche, mais ceux de la classe inférieure se servent de celle qui est rance ; ce qui leur fait exhaler une odeur fort désagréable. Ils ont des peignes d'os et de bois ; ils les portent quelquefois comme un ornement. Les hommes ont ordinairement la barbe courte ; et leurs cheveux attachés au-dessus de la tête, forment une touffe où ils placent des plumes d'oiseaux de différentes manières, et suivant leur caprice. Il y en a qui les font avancer en pointe de chaque côté des joues. Quelques-unes des

femmes portent leurs cheveux courts, et d'autres les laissent flotter sur leurs épaules.

Les corps des deux sexes sont marqués de taches noires, nommées *amoco ;* ils emploient pour cela la même méthode qu'à Otahiti, et qu'on y appelle *tatou ;* mais les hommes ont un plus grand nombre de ces marques que les femmes ; celles-ci ne peignent jamais aucune partie de leur corps, si ce ne sont les lèvres. Les hommes, au contraire, semblent ajouter quelque chose toutes les années à ces bizarres ornemens ; de sorte que les vieillards sont presque couverts de ces taches depuis la tête jusqu'aux pieds. Outre l'amoco, ils portent d'autres marques extraordinaires, imprimées sur le corps : ce sont des sillons d'environ une ligne de profondeur et d'une largeur égale, tels qu'on en apperçoit sur un jeune arbre d'un an, où l'on a fait des incisions. Les bords de ces sillons sont dentelés, toujours en suivant la même méthode ; et devenus parfaitement noirs, ils présentent un aspect effrayant. Les jeunes gens ne noircissent que leurs lèvres, comme les femmes. Les marques du visage sont ordinairement spirales ; elles sont tracées avec beaucoup de soin, et même d'élégance, celle d'un côté correspondant exactement à celle

de l'autre. Les marques du corps ressemblent un peu au feuillage des ornemens de ciselure ancienne, et aux circonvolutions des ouvrages à filigrane ; mais on apperçoit dans ces marques une telle fécondité d'imagination, que de cent hommes qui, au premier coup d'œil, paraissent porter exactement les mêmes figures, on n'en trouve pas deux qui en aient de semblables, quand on les examine de près.

Ces peuples ne teignent pas seulement leur peau, ils y appliquent de la peinture ; ils barbouillent leur corps avec de l'ocre rouge, ou sèche ou imbibée d'huile ; de façon qu'il n'est pas possible de les toucher sans remporter des marques de peinture. Les gens de notre équipage, dit Cook, qui donnaient quelques baisers aux femmes du pays, en portaient les traces empreintes sur le visage.

L'habillement est des plus bizarres et des plus grossiers qu'on puisse imaginer. Il est composé des feuilles d'une espèce de glaïeul. Ils coupent ces feuilles en 3 ou 4 bandes, et lorsqu'elles sont sèches, ils les entrelacent les unes dans les autres, et en forment une sorte d'étoffe assez semblable aux nattes qu'on étend sur les escaliers. Il faut deux pièces de cette étoffe pour un habillement complet ;

l'une est attachée sur les épaules avec un cordon, et pend jusqu'aux genoux; l'autre est roulée autour de la ceinture, et va jusqu'à terre. Les femmes, contre la coutume générale de leur sexe, font moins d'attention que les hommes à leur parure; elles ne mettent point de plumes dans leurs cheveux, et ne cousent point de bandes de peau de chien sur leur vêtement.

Les deux sexes se percent les oreilles et en agrandissent les trous au point qu'on y peut faire entrer le doigt. Ils passent dans ces trous des ornemens de différente espèce, de l'étoffe, des plumes, des os de grands oiseaux, et quelquefois un petit morceau de bois. Ils y mettaient ordinairement les clous que les Anglais leur donnaient. Quelques femmes y placent le duvet de l'albatros, qui est aussi blanc que la neige, et qui, étant relevé par-devant et par-derrière le trou en une touffe presque aussi grosse que le poing, forme un coup d'œil très-singulier, et qui, quoiqu'étrange, n'est pas désagréable. Outre les parures qu'ils font entrer dans les trous des oreilles, ils y en suspendent avec des cordons plusieurs autres, telles que des ciseaux ou des aiguilles de talc vert, auxquelles ils mettent un très-haut prix;

des ongles de leurs parens défunts, des dents de chiens, et toute sorte d'autres choses qu'ils peuvent se procurer, et qu'ils regardent comme étant de quelque valeur. Les femmes portent aussi des bracelets et des colliers composés d'os d'oiseaux, de coquillages ou d'autres substances qu'elles enfilent en chapelet. Les hommes suspendent quelquefois à un cordon, qui tourne autour de leur cou, un morceau de talc-vert, ou d'os de baleine, à-peu-près de la forme d'une langue, et sur lequel on a grossièrement sculpté la figure d'un homme; ils estiment beaucoup cet ornement.

Leurs habitations sont les plus grossiers de leurs ouvrages. Elles ont rarement plus de 18 à 20 pieds de long, 8 ou 10 de large, et 5 ou 6 de haut, depuis la poutre qui se prolonge d'une extrémité à l'autre, et qui forme le faîte, jusqu'à terre. La charpente est de bois, et ordinairement de perches minces; les côtés et le toit sont composés d'herbes sèches et de foin, le tout joint ensemble avec très-peu de solidité. Il y en a quelques-unes garnies en dedans d'écorces d'arbres, de sorte que dans un temps froid elles doivent procurer un assez bon asyle. Le toit est incliné comme celui de nos granges; la porte est à une des extrémités,

et n'a que la hauteur suffisante pour admettre un homme, qui se traîne en y entrant sur ses mains et sur ses genoux. Près de la porte se trouve un trou carré qui sert à-la-fois de fenêtre et de cheminée. Dans quelque partie visible, et ordinairement près de la porte, ils attachent une planche couverte de sculpture à leur manière. Cette planche a pour eux autant de prix qu'un tableau en a pour nous. Les côtés et le toit s'étendent à environ 2 pieds en dehors de chaque extrémité, de manière qu'ils forment une espèce de porche où il y a des bancs pour l'usage de la famille. La partie du terrain qui est destinée pour le foyer, est enfermée dans un carré creux, entouré de petites cloisons de bois ou de pierre; et c'est au milieu qu'on allume le feu. Le long des côtés, dans l'intérieur de l'habitation, ils étendent un peu de paille sur laquelle ils se couchent.

Leurs meubles et ustensiles sont en petit nombre, et un coffre les contient ordinairement tous; il faut en excepter leurs paniers de provisions, les citrouilles où ils conservent de l'eau douce, et les maillets avec lesquels ils battent la racine de fougère, que l'on met communément au-dehors de la porte. Quel-

ques outils mal faits, leurs habits, leurs armes et les plumes qu'ils mettent sur leurs cheveux, composent le reste de leurs trésors. Ceux qui sont d'une classe distinguée, et dont la famille est nombreuse, ont 3 ou 4 habitations enfermées dans une cour; les cloisons en sont faites avec une perche et du foin, et ont environ 10 ou 12 pieds de hauteur.

L'industrie de ces peuples se montre dans leurs pirogues plus que dans tous leurs autres ouvrages; elles sont longues et étroites, et quelques-unes peuvent porter jusqu'à 100 hommes. Cook en mesura une qui avait 68 pieds de long, 5 de large et trois et demi de profondeur. Chaque côté était fait d'une seule planche de 63 pieds de long, de 10 ou 12 de large, et d'environ un pouce et un quart d'épaisseur; elles étaient jointes au fond avec force et beaucoup d'adresse. Cette pirogue ne servait que pour la guerre; celles pour la pêche sont beaucoup moins grandes. Les petites pirogues portent à la proue et à la poupe, pour ornement, la figure d'un homme dont le visage est aussi hideux qu'on puisse l'imaginer; il sort de la bouche une langue monstrueuse, et les coquillages blancs d'*oreilles de mer* lui servent d'yeux; mais les plus grandes piro-

gues sont magnifiquement décorées d'ouvrages à jour, et couvertes de franges flottantes de plumes noires qui forment un coup d'œil agréable ; les planches de plat-bord sont souvent sculptées dans un goût grotesque, et ornées de touffes de plumes blanches placées sur un fond noir.

Comme ils n'ont point de métaux, les haches et les ciseaux dont ils se servent sont d'une pierre noire et dure, ou d'un talc vert et compacte qui ne casse point. Les ciseaux sont aussi composés d'ossemens humains, ou de morceaux de jaspe qu'ils coupent dans un bloc en petites parties angulaires et pointues, ressemblant à nos pierres à fusil. Ils estiment leurs haches plus que tout le reste de ce qu'ils possèdent ; ils ne voulurent jamais en céder une seule aux Anglais, quelqu'échange qu'on leur présentât.

Le principal aliment dont les Zélandais font usage, est la racine de fougère ; elle leur sert de pain. Cette plante croît sur les collines, et ressemble assez à celle que nous connaissons. Ils arrachent, dans la belle saison, une quantité de ces racines, et les font sécher pour les manger l'hiver. Après la fougère, le poisson fournit plus abondamment à leur subsistance.

Ils mangent aussi les oiseaux qu'ils peuvent attraper, sur-tout les pingoins et les albatros. La chair du chien forme le principal mets de leurs festins; on n'en mange pas souvent, parce que cet animal est assez rare dans les deux îles.

Comme ces peuples n'ont point de vase où ils puissent faire bouillir de l'eau, ils n'ont d'autre manière d'apprêter les alimens, que de les faire cuire dans une espèce de four ou de les faire rôtir. La boisson est de l'eau pure.

Cette tempérance contribue beaucoup à les entretenir dans une santé vigoureuse; ils paraissent vivre vieux, et n'ont presqu'aucune infirmité. Les blessures qu'ils reçoivent à la guerre se guérissent ordinairement d'elles-mêmes.

La Nouvelle-Zélande offre quelques essais d'agriculture; mais cet art ne peut pas aller bien loin chez un peuple où un homme ne cultive la terre que pour lui seul. D'ailleurs, les instrumens aratoires manquent : la bèche n'est qu'un pieu étroit et aiguisé en tranchant à un des bouts, avec un petit morceau de bois attaché transversalement à peu de distance au-dessus du tranchant, afin que le pied puisse commodément le faire entrer dans la terre. Cependant ils parviennent à retourner des

pièces de 5 à 6 acres avec un instrument aussi mal imaginé ; il est vrai que la terre légère et sablonneuse offre peu de résistance.

Les chefs portent un bâton qui les fait distinguer. C'est communément une côte de baleine, aussi blanche que la neige et décorée de sculpture, de poil de chien et de plumes. Ceux qui portent cette marque de distinction sont ordinairement âgés.

« Toutes les pirogues qui vinrent nous attaquer, dit le capitaine Cook, avaient chacune à bord un ou plusieurs Indiens ainsi distingués. Lorsqu'elles s'étaient approchées à environ une encablure du vaisseau, elles avaient coutume de s'arrêter, et les chefs, se levant de leur siége, endossaient un vêtement qui semblait destiné pour cette occasion, et qui était ordinairement une peau de chien. Ils prenaient en main leur bâton et montraient aux autres habitans ce qu'ils devaient faire. Quand ils se trouvaient à une trop grande distance pour nous atteindre avec la lance ou des pierres, ils se croyaient aussi hors de la portée de nos armes ; alors ils nous adressaient leur défi, dont les mots étaient presque toujours les mêmes : *Haromai, haromai harre uta a patou-patou age*, c'est-à-dire,

venez à nous, venez à terre, et nous vous tuerons tous avec nos patou-patous. Bientôt après ils commençaient leur chanson et leur danse de guerre. C'était le prélude de l'attaque, laquelle durait quelquefois si longtemps que, pour la faire finir, nous étions obligés de tirer quelques coups de fusils. »

La danse de guerre consiste en grand nombre de mouvemens violens et de contorsions hideuses; le visage y joue un grand rôle; souvent ils font sortir de leur bouche une langue d'une longueur incroyable, et relèvent leurs paupières avec tant de force, qu'on aperçoit tout le blanc de l'œil en haut et en bas, de manière qu'il forme un cercle autour de l'iris. Ils ne négligent rien de tout ce qui peut rendre la figure difforme et effroyable. Pendant cette danse, ils agitent leurs lances et frappent l'air avec leurs patou-patous. Cette horrible danse est accompagnée d'une chanson, sauvage il est vrai, mais qui n'est point désagréable et dont chaque refrain se termine par un soupir élevé et profond, qu'ils poussent de concert. Ils ont l'oreille fort juste.

Ils chantent quelquefois pour s'amuser. Les femmes ont la voix d'une douceur remarquable, et ce qu'elles chantent est exécuté avec

beaucoup plus de goût et d'agrément qu'on n'a lieu de l'attendre de sauvages pauvres et errans dans un pays à-moitié désert.

La langue du pays est la même que celle que l'on parle dans un grand nombre d'îles de l'océan Pacifique. Un Otahitien, qui était sur le vaisseau anglais, servait d'interprète, et entendait, à très-peu de mots près, tout ce que les Zélandais lui disaient.

Cook ne resta pas assez long-temps dans la Nouvelle-Zélande pour connaître la religion de ces peuples, la forme du gouvernement et les lois sous lesquelles ils vivent. Il remarqua seulement qu'ils avaient des chefs, et ne vit nulle part aucune trace de culte public.

ILE D'OTAHITI.

Enfin voici une terre où les voyageurs ont trouvé un peuple heureux! C'est ce qui les a le plus frappés dans la découverte de l'île d'Otahiti ou Taïti, que nous ne connaissons que depuis environ 40 ans. Elle est située dans la mer du Sud, entre le 17e. degré 28 minutes et le 17e. degré 53 minutes de latitude méridionale, et entre le 151e. degré 31 minutes et le 152e. degré de longitude occidentale. Elle consiste en deux péninsules à-peu-près

de forme circulaire, jointes ensemble par un isthme, et environnées de rochers de corail, qui forment plusieurs baies et plusieurs ports où pourraient se réfugier toutes les flottes du monde.

Le capitaine *Wallis*, commandant le vaisseau le *Dauphin*, fut envoyé par le gouvernement anglais pour faire des découvertes dans l'hémisphère septentrional. Il entra dans la mer du Sud par le détroit de Magellan, et s'avança jusqu'à ce qu'il fut arrêté, dans le courant de juin 1767, par la vue d'une île qu'il nomma d'abord *Georges III*, mais qui depuis a été connue en Europe sous le nom d'*Otahiti*, que lui donnent ses habitans.

Les Otahitiens ou Taïtiens parurent fort étonnés à l'approche du vaisseau; mais ils ne montrèrent que des sentimens de bienveillance aux étrangers qui touchaient leur terre. Le chirurgien de l'équipage fut le premier qui donna à ces bons insulaires une idée de la puissance et des avantages des Européens. Un canard sauvage passait au-dessus de sa tête; il l'ajuste avec son fusil, tire, et le canard tombe mort à ses pieds. Cette vue remplit de terreur les Otahitiens, et ils s'enfuirent plus loin. Une volée d'autres canards venant

à passer, le chirurgien tira de nouveau et en tua heureusement trois. Cet événement inspira aux insulaires une telle crainte d'une arme à feu, que mille se seraient enfuis comme un troupeau de moutons à la vue d'un fusil tourné contre eux. Il est probable, dit Wallis, que la facilité avec laquelle nous les tînmes depuis en respect, et leur conduite régulière dans le commerce, furent en grande partie dues à ce qu'ils avaient vu, dans cette occasion, des effets de cet instrument meurtrier.

Les Anglais et les Otahitiens furent bientôt bons amis; il s'établit entre eux un commerce d'échange qui consistait, de la part des insulaires, en fruits à pain, en ignames, en volailles, en cochons et en étoffes du pays; et de la part des Anglais, en clous, en verroteries et en haches. Pour un clou de fiche on obtenait tout ce qu'un Otahitien connaissait de plus précieux; et les femmes, pour le même prix, se livraient aux premiers qui se présentaient. Cette dernière remarque donna d'abord une très-mauvaise opinion des mœurs du pays; dans la suite on reconnut qu'il n'y avait guère que les femmes de la dernière classe qui s'abandonnaient ainsi à la passion de ceux qui les sollicitaient: mais il faut avouer

que la chasteté est inconnue à Otahiti, et que la pudeur y est outragée publiquement sans que les coupables et les spectateurs y fassent beaucoup d'attention. Les femmes mariées paraissent plus réservées que celles qui ne le sont pas encore.

Un autre vice odieux des habitans, vice commun à presque tous les insulaires de la mer du Sud, c'est le vol; ils bravaient même les fusils dont ils avaient tant de crainte, surtout pour dérober du fer. Le capitaine Cook essaye de les disculper à ce sujet. Il pense que la vue d'objets nouveaux pour eux les tenta au point de ne pouvoir vaincre leur passion, et que, ne voyant dans les Européens que des étrangers, peut-être des ennemis, ils ne crurent pas commettre une grande faute en les volant; leur seule attention était de se mettre à couvert du châtiment. D'ailleurs, ajoute ce voyageur, ils sont si peu enclins au vol entre eux, que toutes les maisons sont ouvertes sans que personne témoigne la moindre défiance et imagine même qu'on puisse le voler. Une preuve qu'ils connaissent la justice et la propriété, c'est que, dès qu'un Européen se plaignait à un chef Otahitien qu'on lui avait pris quelque chose, aussitôt

le chef faisait faire des recherches, et l'objet volé était presque toujours rapporté.

Bougainville est du même sentiment que Cook. « Au vol près, dit ce navigateur français, tout se passait de la manière la plus amiable. Chaque jour nos gens se promenaient dans le pays, sans armes, seuls ou par petites bandes. On les invitait à entrer dans les maisons; on leur y donnait à manger, et on leur faisait mille caresses. »

Wallis ne resta que quelques jours dans l'île d'Otahiti. Le second Européen qui y aborda, est M. de Bougainville, commandant la frégate *la Boudeuse* et la flûte l'*Etoile*. Il toucha cette terre au mois d'avril 1768, environ neuf mois après le navigateur anglais. L'aspect de cette terre l'enchanta. « J'ai été plusieurs fois, dit-il, me promener dans l'intérieur du pays. Je me croyais transporté dans le jardin d'Eden; nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers, et coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes et de femmes assises à l'ombre des vergers; tous nous saluaient avec

amitié ; ceux que nous rencontrions dans les chemins, se rangeaient à côté pour nous laisser passer ; par-tout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce et toutes les apparences du bonheur. »

Le capitaine Cook est le troisième navigateur qui mit le pied sur cette terre heureuse. Il y aborda un an après Bougainville. Il était accompagné de MM. *Banks* et *Solander*, hommes du plus grand mérite, et bien propres à observer les mœurs d'un peuple encore peu connu. Le capitaine a fait le tour de l'île, l'a examinée sur tous les sens, et les deux savans ont soigneusement observé les hommes qui l'habitent, et les productions qu'elle leur donne.

Tous les voyageurs s'accordent à vanter la beauté de ce pays. Dès qu'on l'apperçoit de la mer, on s'en forme une idée des plus agréables, et l'on y est confirmé à mesure que l'on approche. La surface de cette île est assez extraordinaire ; car chaque péninsule est presqu'entièrement environnée d'une bordure de terrain plat. Derrière cette bordure, le terrain s'élève graduellement au milieu de ces deux divisions, et forme des montagnes que l'on apperçoit à 40 lieues de distance. Cette

hauteur des montagnes est surprenante, eu égard à la grandeur de l'île. Loin d'en rendre l'aspect triste et sauvage, elles servent à l'embellir, en variant à chaque pas les points de vue, et présentant de riches paysages, couverts de toutes les productions de la nature, avec ce désordre dont l'art ne sut jamais imiter l'agrément. Tout le plat pays, depuis les bords de la mer jusqu'aux montagnes, est consacré aux arbres fruitiers, sous lesquels sont bâties les maisons des Otahitiens, dispersées sans aucun ordre, et sans jamais former de village. « On croirait, dit M. de Bougainville, être dans l'Elysée. Des sentiers publics, pratiqués avec intelligence et entretenus soigneusement, rendent par-tout les communications faciles. »

« En débarquant, dit M. *Forster,* qui accompagna le capitaine Cook à son second voyage, nous nous hâtâmes de traverser la grève sablonneuse, où nous ne pouvions faire aucune découverte d'histoire naturelle, et nous nous avançâmes au milieu des plantations; elles répondirent parfaitement à l'attente que je m'étais formée d'un pays que M. de Bougainville compare à l'Elysée. Entrant au milieu d'un bosquet d'arbres à pain, sur la

plupart desquels nous ne vîmes point de fruit à cette saison de l'hiver, nous suivîmes un sentier propre, mais serré, qui nous conduisit à plusieurs habitations à demi-cachées, sous des arbrisseaux. Les grands palmiers s'élèvent sur le reste des arbres; les bananiers déployaient leur large feuillage, et l'on apercevait çà et là quelques bananes bonnes à manger. D'autres arbres, couverts de branches d'un vert sombre, portaient des pommes d'or, qui, par le jus et la saveur, ressemblaient à l'ananas. Les intermédiaires étaient remplis de petits mûriers, de différentes espèces d'arums, d'ignames, de cannes à sucre, etc.

» Les cabanes des naturels, placées à l'ombre des arbres fruitiers, sont peu éloignées les unes des autres, et entourées d'arbrisseaux odorans. Nous ne fûmes pas moins charmés de la simplicité élégante de leur structure, que de la beauté naturelle des bocages qui les environnaient. Les longues feuilles du pandang ou palmier servaient de couverture à ces édifices, soutenus par des colonnes d'arbres à pain. Comme un simple toit suffit pour mettre les Taïtiens à l'abri des pluies et des rosées de la nuit, et que le climat de cette île

est peut-être un des plus délicieux de la terre, les maisons sont ouvertes dans les côtés. Nous observâmes devant chaque hutte, des groupes d'habitans couchés ou assis comme les Orientaux, sur un vert gazon ou sur une herbe sèche, et passant ainsi des heures fortunées dans la conversation ou dans le repos. Les uns se levaient à notre approche et se joignaient à la foule qui nous suivait; mais le plus grand nombre, et sur-tout ceux d'un âge mûr, restant dans la même attitude, se contentaient de prononcer *tayo* (ami), lorsque nous passions près d'eux.

» Une variété considérable de plantes sauvages s'élève au milieu des plantations dans ce beau désordre de la nature, qui est si admirable et qui surpasse infiniment la symétrie des jardins réguliers... Des petits oiseaux remplissaient les bocages d'arbres à pain, etc. Leur chant était très-agréable, quoique l'on dise communément en Europe (je ne sais pourquoi) que les oiseaux du climat chaud sont privés de l'harmonie. De très-petits perroquets d'un joli bleu de saphir, habitaient la cime des cocotiers les plus élevés, tandis que d'autres d'une couleur verdâtre et tachetée de rouge se montraient plus ordinairement parmi

les bananes, et souvent dans les habitations des naturels, qui les apprivoisent et estiment beaucoup leurs plumes rouges. Un martin-pêcheur d'un vert sombre, avec un collier de la même couleur sur son cou bleu ; un gros coucou, et plusieurs sortes de pigeons ou de tourterelles, se juchaient d'une branche à l'autre, tandis qu'un héron bleuâtre se promenait gravement sur les bords de la mer, mangeant des poissons à coquilles et des vers, etc. »

Ces citations suffisent pour donner une idée de la beauté vraiment pittoresque de cette contrée. Ce qui complète les avantages dont la nature l'a comblée, c'est que l'on n'y trouve aucun animal dangereux, excepté des serpens, mais en très-petite quantité. Les seuls quadrupèdes de l'île sont des cochons, une espèce de chiens et une multitude de rats. Les habitans ont des poules domestiques absolument semblables aux nôtres ; ils ne les nourrissent, ainsi que leurs cochons, qu'avec des bananes.

« Nous n'avons pas éprouvé de grandes chaleurs dans cette île, dit M. Bougainville. Pendant notre séjour, le thermomètre de Réaumur n'a jamais monté à plus de 22 degrés,

et il a été quelquefois à 18. Le soleil, il est vrai, était déjà à 8 ou 9 degrés de l'autre côté de l'équateur. Mais un avantage inestimable de cette île, c'est de n'y pas être infesté par cette légion odieuse d'insectes qui font le supplice des pays situés entre les tropiques. D'ailleurs le climat est si sain que, malgré les travaux forcés que nous y avons faits, quoique nos gens fussent continuellement dans l'eau et au grand soleil, qu'ils couchassent sur le sol nu et à la belle étoile, personne n'y est tombé malade. Les scorbutiques que nous avions débarqués et qui n'y ont pas eu une seule nuit tranquille, y ont repris des forces et s'y sont rétablis en peu de temps, au point que quelques-uns ont depuis parfaitement guéri à bord. Au reste, la santé et la force des insulaires qui habitent des maisons ouvertes à tous les vents et couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur sert de lit, l'heureuse vieillesse à laquelle ils parviennent sans aucune incommodité, la finesse de tous leurs sens et la beauté singulière de leurs dents qu'ils conservent dans le plus grand âge, quelle meilleure preuve et de la salubrité de l'air et de la bonté du régime que suivent les habitans? »

Le peuple d'Otahiti est composé de deux races d'hommes très-différentes, qui cependant ont la même langue, les mêmes mœurs, et qui paraissent se mêler ensemble sans distinction. La première, et c'est la plus nombreuse, produit des hommes de la plus grande taille : il est ordinaire d'en voir de six pieds et plus. « Je n'ai jamais, dit M. de Bougainville, rencontré d'hommes ni mieux faits, ni mieux proportionnés. Pour peindre Hercule et Mars, on ne trouverait nulle part d'aussi beaux modèles. Rien ne distingue leurs traits de ceux des Européens; et s'ils étaient vêtus, s'ils vivaient moins à l'air et au grand soleil, ils seraient aussi blancs que nous. En général, leurs cheveux sont noirs. La seconde race est d'une taille médiocre, a les cheveux crépus et durs comme du crin; sa couleur et ses traits diffèrent peu de ceux des mulâtres. » On distingue facilement les chefs au milieu du peuple par leur embonpoint. Comme ils ne font aucun travail et se nourrissent des meilleurs alimens en abondance, ils deviennent assez généralement fort gras et fort gros.

Tous les Otahitiens se laissent croître la partie inférieure de la barbe; mais ils ont tous les moustaches et le haut des joues ra-

sées. Les chefs et les gens riches ne coupent jamais leurs ongles ; c'est une preuve qu'ils peuvent vivre sans rien faire. Le droit de fainéantise est un motif d'orgueil chez tous les peuples. Quelques-uns se coupent les cheveux très-courts ; ce sont principalement les pêcheurs ; les autres les laissent croître et les portent attachés sur le sommet de la tête. Tous ont l'habitude de se les oindre, ainsi que la barbe, avec de l'huile de coco.

On voit souvent les Otahitiens nus, sans autre vêtement qu'une ceinture. Cependant les principaux s'enveloppent ordinairement dans une grande pièce d'étoffe qu'ils laissent tomber jusqu'aux genoux. C'est aussi là le seul habillement des femmes, et elles savent l'arranger avec assez d'art pour rendre ce simple ajustement susceptible de coquetterie. Comme les Otahitiennes ne vont jamais au soleil sans être couvertes, et qu'un petit chapeau de canne, garni de fleurs, défend leur visage de ses rayons, elles sont beaucoup plus blanches que les hommes. Elles ont les traits assez délicats ; mais ce qui les distingue, c'est la beauté de leurs formes qu'aucun vêtement incommode n'a empêché de se développer.

Au reste, tandis qu'en Europe les femm

se peignent en rouge les joues, celles d'Otahiti se peignent d'un bleu foncé les reins et les fesses; c'est une parure et en même temps une marque de distinction. Les hommes sont soumis à la même mode. Ils se *tatouent* ainsi en piquant la peau et en faisant pénétrer dans les piqûres le suc de certaines herbes. Le *tatouage* est une coutume que l'on trouve établie chez tous les insulaires de la mer du Sud et chez presque toutes les nations sauvages de l'Amérique. Un autre usage d'Otahiti, commun aux hommes et aux femmes, c'est de se percer les oreilles et d'y porter des perles et des fleurs de toute espèce. Au surplus, la plus grande propreté embellit ce peuple aimable. Hommes et femmes se baignent au moins trois fois par jour. Ils nagent supérieurement, et se jettent dans la mer à chaque instant, pour le seul plaisir d'être dans l'eau. Jamais ils ne mangent ni ne boivent sans se laver avant et après.

Ce peuple est en général fort doux. Ils se battent cependant, et l'ambition des chefs a quelquefois fait naître la guerre civile dans cette île délicieuse. Ils sont presque toujours en guerre avec les habitans des îles voisines. Ils ont de grandes pirogues qui leur servent

pour les descentes, et même pour des combats de mer. Ils ont pour armes, l'arc, la fronde, et une espèce de pique d'un bois fort dur. Dans le combat, ils oublient la douceur de leur caractère, et ne font grace à aucun des ennemis qui tombent entre leurs mains; ils leur lèvent la peau du menton avec la barbe, qu'ils portent comme un trophée de victoire; ils conservent seulement les femmes et les filles, et ne dédaignent même pas d'en faire leurs épouses.

La polygamie paraît générale chez eux, du moins parmi les principaux. Comme leur seule passion est l'amour, le grand nombre des femmes est le seul luxe des riches. Les enfans partagent également les soins du père et de la mère. Ce n'est pas l'usage à Otahiti que les hommes, uniquement occupés de la pêche et de la guerre, laissent au sexe le plus faible les travaux pénibles du ménage et de la culture. Ici une douce oisiveté est le partage des femmes, et le soin de plaire, leur plus sérieuse occupation. Le mariage est une sorte d'engagement civil, mais la religion n'y entre pour rien. Les femmes doivent à leurs maris une soumission entière; elles laveraient dans leur sang une infidélité

commise sans l'aveu de l'époux. Son consentement, il est vrai, n'est pas difficile à obtenir, et la jalousie est ici un sentiment si étranger, que le mari est souvent le premier à presser sa femme de se livrer. Une fille n'éprouve, à cet égard, aucune gêne ; tout l'invite à suivre la loi de ses sens, et les applaudissemens publics honorent sa défaite. Ces mœurs, qui révoltent les étrangers, ne sont guère, comme nous l'avons déjà observé, que celles de la basse classe. Il faut de grands motifs pour que la fille d'un chef suive cette coutume ; mais cela est arrivé quelquefois à l'égard des navigateurs européens. Un clou ou une couverture les faisait passer pardessus toutes considérations.

Tout semble, à Otahiti, porter les habitans à ce libertinage public, le climat, l'air qu'on respire, les chants, la danse, presque toujours accompagnée de postures lascives, l'exemple sur-tout. Ce peuple, ami des plaisirs, semble chômer une fête perpétuelle. La nature fournit d'elle-même si abondamment à tous ses besoins, qu'il lui reste toujours beaucoup de temps pour le repos et les amusemens. La danse s'exécute au son d'une espèce de tambour fait d'un tronc d'arbre creusé

et couvert d'une peau de goulu; on bat ce tambour avec les doigts. Celui qui chante est accompagné par une petite flûte très-douce à trois ou quatre trous, dans laquelle on souffle, non avec la bouche, mais avec le nez. La musique n'est pas très-agréable.

Il est une espèce de lutte, qui est en même temps exercice et jeu. Cette lutte consiste à essayer ses forces les uns contre les autres, et à se renverser. Le prix du vainqueur est dans les applaudissemens du public. Ils jouent aussi des espèces de drames; mais les navigateurs n'entendant pas la langue, ne purent juger des pièces.

Cette habitude de vivre continuellement dans le plaisir, donne aux Otahitiens un penchant marqué pour la plaisanterie. Ils en contractent aussi dans le caractère une légèreté dont on ne peut que s'étonner. Tout les frappe, et rien ne les occupe; ce sont des enfans qui courent d'un objet à l'autre, sans se fixer nulle part. Il semble que la réflexion soit pour eux un travail insupportable, et qu'ils fuient encore plus les fatigues de l'esprit que celles du corps. Ils sont bons et sensibles, mais légers, et passent en un instant de la douleur à la joie. Ils pleurent aussi fa-

cilement qu'ils se consolent. M. Banks vit un jour venir à lui la femme d'un chef, qu'il connaissait déjà. Elle avait les larmes aux yeux, et dès qu'elle fut entrée ses pleurs commencèrent à couler en grande abondance. M. Banks lui en demanda la cause; mais au lieu de répondre, elle tira de dessous son vêtement la dent d'un goulu de mer, dont elle se frappa cinq ou six fois la tête; un ruisseau de sang coula bientôt des blessures. Térapo, c'était le nom de cette femme, parla très-haut pendant quelques minutes, d'un ton triste, sans répondre à M. Banks, qui les lui répétait toujours avec plus d'impatience et d'intérêt. Pendant cette scène, M. Banks fut fort surpris de remarquer les autres insulaires qui parlaient et riaient entre eux, et ne faisaient aucune attention aux douleurs de l'Otahitienne. Mais la conduite de cette femme fut encore plus extraordinaire : dès que les plaies eurent cessé de saigner, elle leva les yeux, regarda avec un sourire, et rassembla quelques pièces d'étoffes dont elle s'était servi pour étancher son sang; elle en fit un paquet, les jeta dans la mer, se plongea dans les flots, se lava tout le corps, et revint ensuite avec autant de gaîté, et le visage aussi

joyeux que s'il ne lui était rien arrivé. Les Européens étaient témoins tous les jours de pareilles scènes.

» Il n'est pas étrange que le chagrin de ces peuples sans art soit passager, et qu'ils expriment sur-le-champ et d'une manière forte les mouvemens dont leur ame est agitée. Ils n'ont jamais appris à déguiser ou à cacher ce qu'ils sentent, et comme ils n'ont point de ces pensées habituelles qui sans cesse rappellent le passé et anticipent sur l'avenir, ils sont affectés par toutes les variations du mouvement, ils en prennent le caractère, et changent de dispositions toutes les fois que les circonstances changent; ils ne suivent point de projet d'un jour à l'autre, et ne connaissent pas ces sujets d'inquiétude et d'anxiété, dont la pensée est la première qui s'empare de l'esprit quand on s'éveille, et la dernière qui le quitte au moment où l'on s'endort. » (*Cook.*)

Ils desirent vivement, et poursuivaient partout les Européens pour en obtenir quelques bagatelles. « Lorsque nous leur rendions les regards de tendresse qu'ils nous jetaient, dit M. *Forster*, ils profitaient du moment pour nous dire d'un ton mendiant : *Tayo poë*,

ami, quelque chose. Quand nous ne leur donnions rien, ils n'étaient pas moins affectueux. Si ces demandes devenaient trop fréquentes, nous avions coutume de les contrefaire, et de répéter leurs paroles sur le même ton, ce qui excitait parmi eux des éclats de rire universels. »

Malgré leur paresse, ils sont cependant industrieux, et montrent beaucoup d'adresse dans le peu d'ouvrages nécessaires à leurs besoins. On est étonné de l'art avec lequel sont faits les instrumens pour la pêche; leurs hameçons sont de nacre, aussi délicatement travaillés que s'ils avaient le secours de nos outils; leurs filets sont absolument semblables aux nôtres, et tissus avec du fil de pite. On admire la charpente de leurs vastes maisons, et la disposition des feuilles de latanier qui en font la couverture.

Ils ont deux espèces de pirogues: les unes, petites et peu travaillées, sont faites d'un seul tronc d'arbre creusé; les autres, beaucoup plus grandes, sont travaillées avec beaucoup d'art. Un arbre creusé fait, comme dans les premières, le fond de la pirogue depuis l'avant jusqu'aux deux tiers de sa longueur; un second forme la partie de l'arrière qui est

courte et fort relevée; de sorte que l'extrémité de la poupe se trouve à 5 ou 6 pieds au-dessus de l'eau: ces deux pièces sont assemblées bout à bout en arc de cercle ; pour assurer cet écart ils n'ont pas le secours des clous ; ils percent en plusieurs endroits l'extrémité des deux pièces, et ils y passent des tresses de fil de coco, dont ils font de fortes liures. Les côtés de la pirogue sont relevés par deux bordages d'environ un pied de largeur, cousus sur le fond, et l'un et l'autre avec des cordes semblables aux précédentes. Ils remplissent les coutures de fil de coco, sans mettre aucun enduit sur le calfatage. Une planche qui couvre l'avant de la pirogue et qui a cinq ou six pieds de saillie, l'empêche de se plonger entièrement dans l'eau lorsque la mer est grosse. Pour rendre ces légères barques moins sujettes à chavirer, ils mettent un balancier sur un des côtés. Ce n'est autre chose qu'une pièce de bois assez longue, portée sur deux traverses de quatre ou cinq pieds de long, dont l'autre bout est amarré sur la pirogue. Lorsqu'elle est à la voile, une planche s'étend en dehors de l'autre côté du balancier. Son usage est pour y amarrer un cordage qui soutient le mât, et rendre la pi-

rogue moins volage, en plaçant au bout de la planche un homme ou un poids.

Leur industrie paraît davantage dans le moyen dont ils usent pour rendre ces bâtimens propres à les transporter aux îles voisines, avec lesquelles ils communiquent, sans avoir dans cette navigation d'autres guides que les étoiles. Ils lient ensemble deux grandes pirogues, côte à côte, à 4 pieds environ de distance, par le moyen de quelques traverses fortement amarrées sur les bords. Par-dessus l'arrière de ces deux bâtimens ainsi joints, ils posent un pavillon d'une charpente très-légère, couvert par un toit de roseaux. Cette chambre les met à l'abri de la pluie et du soleil, et leur fournit en même temps un lieu propre à tenir leurs provisions sèches. Ces doubles pirogues sont capables de tenir un grand nombre de personnes, et ne risquent jamais de chavirer.

Pour tous ces ouvrages, les Otahitiens n'ont d'autres outils qu'une espèce de hache d'une pierre noire très-dure. Ils emploient, pour percer le bois, des morceaux de coquilles fort aigus.

La fabrique des étoffes singulières qui composent leurs vêtemens, n'est pas le moindre

de leurs arts. Elles sont composées de l'écorce d'une espèce de petits mûriers, que l'on cultive autour des habitations. Ce sont les femmes qui se chargent de ce travail. Un morceau de bois dur, équarri et rayé sur ses quatre faces, par des traits de différentes grosseurs, leur sert à battre cette écorce, sur une planche très-unie; elles jettent de temps en temps dessus un peu d'une eau glutineuse, pour coller les filamens d'écorce, et parviennent ainsi à former une étoffe très-fine et très-égale, de la nature du papier, mais beaucoup plus souple et moins sujette à être déchirée. Elles lui donnent une très-grande largeur; elles en fabriquent de plusieurs sortes, de plus ou moins épaisses, mais toujours avec la même matière. On fabrique aussi des nattes, qui servent de manteaux dans les temps de pluie.

Les végétaux et le poisson forment leur principale nourriture; ils mangent rarement de la viande; les enfans et les jeunes filles n'en mangent jamais, et ce régime, sans doute, contribue beaucoup à les tenir exempts de presque toutes nos maladies. Les fruits à pain, les bananes, les ignames, et quelques autres fruits, sont leur nourriture la plus ordinaire. La viande qu'ils mangent est de co-

chon, de chien et de volaille. Ils ne savent que la faire rôtir. Avant l'arrivée de Wallis, ils n'avaient pas même l'idée de l'eau chaude. Il raconte à ce sujet une histoire assez plaisante. Un des principaux personnages qui avait accompagné la reine dans le vaisseau des Anglais, ayant remarqué que chacun recevait à son tour du thé dans une tasse, s'en va, sans prévenir personne, ouvrir le robinet de la théière, et mettre sa main dessous pour recevoir la liqueur. Elle était bouillante, et sa main fut brûlée. Aussitôt il poussa des cris horribles, et c'était encore moins l'effet de sa douleur que de la frayeur qu'il éprouvait. C'était pour lui une chose tout-à-fait incompréhensible, que de l'eau pût brûler aussi vivement que le feu. Il voyait là-dedans un pouvoir absolument surnaturel. Wallis fit présent d'une marmite de fer à un vieillard qui, le premier, s'était empressé à lui rendre service. « Dès que ce vieillard, dit le voyageur, fut en possession du pot de fer, lui et ses amis y firent bouillir leurs alimens. La reine et plusieurs des chefs qui avaient aussi reçu de nous des marmites, s'en servaient constamment, et les Otahitiens allaient en foule voir cet instrument, comme la populace va contem-

pler un spectacle de monstres et de marionnettes, dans nos foires d'Europe. »

Quand ces insulaires veulent apprêter leurs alimens, ils allument du feu en frottant le bout d'un morceau de bois sec sur le côté d'un autre, à-peu-près comme nos charpentiers aiguisent leurs ciseaux; ils font ensuite un creux d'un demi-pied de profondeur, et de deux ou trois verges de circonférence; ils en pavent le fond avec de gros cailloux unis, et ils font du feu avec du bois sec, des feuilles et des coques de noix de cocos. Lorsque les pierres sont assez chaudes, ils séparent les charbons et retirent les cendres sur les côtés; ils couvrent le foyer d'une couche de feuilles vertes de cocotier, et ils y placent l'animal qu'ils veulent faire cuire, après l'avoir enveloppé de feuilles de platane. Si c'est un petit cochon, ils l'apprêtent ainsi sans le dépecer; et ils le coupent en morceaux, s'il est gros. Lorsqu'il est dans le foyer, ils le recouvrent de charbons, et mettent par-dessus une autre couche de fruits à pain et d'ignames, également enveloppés dans des feuilles de platane; ils y répandent ensuite le reste des cendres, des pierres chaudes et beaucoup de feuilles de cocotier; ils revêtent le tout de terre,

afin d'y concentrer la chaleur. Ils ouvrent le trou après un certain temps, proportionné au volume de ce qu'on y a fait cuire ; ils en tirent les alimens, qui sont tendres, pleins de suc, et, suivant Wallis, beaucoup meilleurs que si on les avait apprêtés de toute autre manière. Le jus des fruits et l'eau salée forment toutes leurs sauces. Ils n'ont pas d'autres couteaux que des coquilles, avec lesquelles ils découpent très-adroitement, et dont ils se servent toujours. Leur boisson est de l'eau pure. Quelquefois, mais rarement, ils mâchent de la racine d'*ava*, et la jettent dans un vase d'eau. On passe ensuite cette eau à travers une étoffe fibreuse, et alors la liqueur est potable. Elle se fait toujours au moment où on veut la boire ; par exemple, à la fin d'un festin, chacun des convives mâche une partie des racines nécessaires, et tous la crachent dans le même vase. Cette boisson a un goût de poivre, mais elle est un peu insipide. Quoiqu'elle soit enivrante, dit Cook, je ne l'ai vu qu'une fois produire cet effet. Les naturels en prennent communément, avec modération, et peu à-la-fois.

Ils ne sont pas si sobres sur la nourriture ; ils mangent beaucoup et longuement. Dans

la maison d'un chef, les serviteurs préparent le repas, les femmes le servent, et font manger le maître, en lui mettant les morceaux dans la bouche; elles mangent après lui, et à part.

On n'a, sur le gouvernement des Otahitiens, que des notions assez confuses. On leur a reconnu un roi et des chefs dépendans du prince; mais il existe entre le peuple et ses maîtres une si grande familiarité, que dans l'abord les Européens s'imaginèrent que les Otahitiens étaient absolument égaux entre eux. On a été détrompé depuis. Les princes traitent même assez rudement le peuple; une espèce de maîtres des cérémonies, qui marchent devant eux dans les grands jours, écartent la foule à coups de bâton, et personne n'en témoigne de mécontentement. Dans les commencemens, on a cru de même qu'ils n'avaient point de religion, parce qu'on ne leur voyait point de culte; on a de même été détrompé à ce sujet. « Nous avons fait à ce sujet, dit M. de Bougainville, beaucoup de questions à *Aotourou* (nom d'un Otahitien que ce célèbre navigateur avait emmené), et nous avons cru comprendre qu'en général ses compatriotes sont fort superstitieux; que les prêtres ont chez eux la plus

redoutable autorité; qu'indépendamment d'un être supérieur, nommé *Eri-t-Era, roi du Soleil* ou *de la Lumière,* être qu'ils ne représentent par aucune image matérielle, ils admettent plusieurs divinités, les unes bienfaisantes, les autres malfaisantes; que le nom de ces divinités ou génies est *Eatoua;* qu'ils attachent à chaque action importante de la vie un bon et un mauvais génie, lesquels y président et décident du succès ou du malheur. Ce que nous avons compris avec certitude, c'est que quand la lune présente un certain aspect qu'ils nomment *malama tamaï, lune en état de guerre,* aspect qui ne nous a pas montré de caractère distinctif qui serve à le définir, ils sacrifient des victimes humaines. De tous leurs usages, un de ceux qui me surprend le plus, c'est l'habitude qu'ils ont de saluer ceux qui éternuent, en leur disant : *evarouа-t-eatoua*, que le bon *Eatoua* t'éveille, ou bien que le mauvais Eatoua ne t'endorme pas. » Quand ils prennent leur repas, ils retirent et mettent de côté la part de l'*Eatoua.*

Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans tout ce que l'on nous rapporte d'Otahiti, c'est que le peuple qui habite cette île, ce peuple si doux, si gai, si frivole même, sacrifie des

hommes à ses divinités. « J'allai un jour, dit le capitaine Cook, à un *moraï* (lieu des sépultures); j'y trouvai un *tupapou* (espèce d'échafaud), sur lequel étaient un cadavre et des viandes. Je proposai plusieurs questions relatives aux différens objets que j'avais sous les yeux : si les plantains étaient destinés à l'*Eatoua;* s'ils sacrifiaient à l'*Eatoua* des cochons, des chiens, des volailles, etc. L'un des insulaires qui annonçait de l'intelligence et du bon sens, me répondit que oui. Je lui demandai ensuite s'ils sacrifiaient des hommes à l'*Eatoua*. Il me répondit : *taata eno*, c'est-à-dire des méchans, *tiparrahi*, en les battant jusqu'à la mort. Je lui demandai, en outre, s'ils mettaient aussi à mort les hommes bons. Il repondit non..... *Omaï* (Otahitien que Cook emmena), m'a appris depuis, poursuivit le voyageur anglais, que ses compatriotes sacrifient en effet des victimes humaines à l'Être-Suprême, mais que le choix des victimes dépend du grand-prêtre, qui, dans les assemblées solennelles, se retire seul au fond de la maison de Dieu et y passe quelque temps. En sortant il annonce qu'il a vu le grand Dieu et conversé avec lui (lepontife jouit seul de ce privilége); qu'il demande un sacrifice

humain, et qu'il desire une telle personne présente, contre laquelle le prêtre a vraisemblablement de la haine. On tue sur-le-champ cet infortuné, et il périt ainsi victime du ressentiment du grand-prêtre, qui, sans doute au besoin, a assez d'adresse pour persuader que le mort était un méchant. »

Les funérailles, sur-tout celles des chefs, se font à Otahiti avec beaucoup d'appareil. Dans le temps que Cook était dans cette île, une vieille femme d'un certain rang mourut. « Cet incident, dit le voyageur, nous donna occasion de voir comment ils disposent des cadavres, et nous confirma dans l'opinion que ces peuples n'enterrent point leurs morts, contre la coutume des autres nations. Au milieu d'une petite place carrée, proprement palissadée de bambous, ils dressèrent sur deux poteaux le pavillon d'une pirogue, et ils placèrent dessous le corps, qui fut posé sur une espèce de châssis. Ce corps était couvert d'une belle étoffe, et l'on avait placé près de lui du fruit à pain, du poisson et d'autres provisions, non pour le mort, mais en offrande aux divinités. Vis-à-vis le carré, il y avait un endroit où les parens du défunt allaient payer le tribut de leur douleur; et au-dessous du pa-

villon on trouvait une quantité considérable de petites pièces d'étoffe, sur lesquelles les pleureurs avaient versé leurs larmes et leur sang : car dans les transports de leur chagrin, c'est un usage universel parmi eux de se faire des blessures avec la dent d'un goulu de mer. A quelques pas de là on avait dressé deux petites huttes : quelques parens du défunt demeurent habituellement dans l'une ; et l'autre sert d'habitation au principal personnage du deuil, qui est revêtu d'un habillement singulier, et fait plusieurs cérémonies dont nous n'avons pu deviner le motif. Quand le cadavre est tombé en pourriture, on enterre le squelette. »

Quelques jours après cette exposition du mort, ses parens et ses amis font, dans les environs, une sorte de procession, devant laquelle tous ceux qu'elle rencontre ont grand soin de s'enfuir. Tous les personnages de cette procession sont nus, et ont le corps barbouillé de charbon détrempé avec de l'eau, à l'exception du chef qui est revêtu d'habits de cérémonie ; c'est lui qui conduit le deuil et fait les prières. Les rois et les grands ont des *moraïs*, ou lieux de sépulture, construits en pierre : ce sont des espèces de pyra-

mides tronquées, entourées de degrés, et sur la plate-forme desquelles on pose les cadavres.

La langue d'Otahiti est, au dialecte près, celle que l'on retrouve dans un grand nombre des îles de la mer du Sud. Elle est douce et mélodieuse, abonde en voyelles et se prononce facilement. Les Otahitiens, accoutumés à ces mots d'une prononciation simple, ne pouvaient venir à bout d'articuler un seul mot anglais; ils nommaient Cook, *Toute;* Georges, *Kihiargo;* M. Hiks, *Hette;* M. Gore, *Toarro;* M. Solander, *Tarrao;* M. Banks, *Tapane;* M. Green, *Étérée;* M. Parkinson, *Patini;* ils avaient formé de cette manière des noms pour presque tous les gens de l'équipage. Jamais ils ne purent articuler celui de M. *Molineux*.

Otahiti fait partie d'un groupe d'îles que l'on désigne sous le nom d'*Iles de la Société*.

Les principales, après celle que nous venons de voir, sont *Huaheine*, *Ulitea*, *Otaha* et *Bolabola*. Cook, qui les visita, y retrouva les mœurs et la langue d'Otahiti. Les Anglais, qui ont sans doute dessein de former quelque établissement à cette dernière île, y ont envoyé des missionnaires pour prêcher l'évangile

aux habitans, et leur donner le degré de civilisation dont ils sont susceptibles. Reste à savoir ce que, dans ce projet de l'Angleterre, les Otahitiens, qui étaient heureux, ont à perdre ou à gagner.

ILES MARQUISES.

Les îles Marquises forment un petit archipel, qui s'étend sous les 9e. et 8e. degrés de latitude, et du 138e. au 139e. degré de longitude occidentale. Elles ont été originairement découvertes par Quiros, en 1595; mais leur situation a été mieux désignée par le capitaine Cook, en 1774. Ces îles sont au nombre de cinq, la *Dominica*, *Sainte-Christine*, l'*île de Hood*, *Santo-Pedro* et *la Magdeleine*. Ces îles, en général, sont élevées et couvertes de forêts. Il y a des vallées fort agréables et couvertes de plantes et d'arbres utiles; on y trouve des cochons, des volailles, des plantains, des ignames, quelques racines, des arbres à pain, dont les fruits sont plus beaux que nulle autre part.

LA DOMINICA.

La Dominica, ou Saint-Domingue, est la plus grande des îles Marquises. Elle peut avoir 16 lieues de circonférence. On y trouve

les mêmes végétaux et les mêmes animaux qu'à Otahiti et aux îles de la Société; mais comme le sol y est plus fertile et l'air plus pur que dans toutes les autres îles de la mer du Sud, les arbres, les légumes, les volailles, les quadrupèdes, les poissons, et sur-tout les hommes, y sont beaucoup plus forts et mieux proportionnés. Cook regarde les habitans de ces îles comme la plus belle race de ceux que l'on voit dans ces mers; ils surpassent les autres nations par la régularité de leur taille et de leurs traits. L'usage de se faire des dessins à vif sur la peau, est général chez ces peuples; ils s'en font depuis les pieds jusqu'à la tête. Leur teint est presqu'aussi blanc que celui des Européens. Ils ont les cheveux courts et la barbe longue. L'habillement est à-peu-près le même qu'à Otahiti.

Les habitations sont ordinairement placées dans le fond des vallées et au pied des collines, au milieu des plantations. La cabane, bâtie sur un pavé de pierre, et élevée un peu au-dessus du terrain, est couverte avec des feuilles d'arbre à pain. Il y a toujours devant la porte un banc de pierre, où la famille vient s'asseoir et se récréer.

Ces insulaires sont, en général, assez sales dans leur manger. Ils apprêtent les cochons et les volailles dans des fours de pierre; ils font griller sur le feu les fruits et les racines, et après en avoir ôté l'écorce et la peau, ils les mettent avec de l'eau dans une auge, où les hommes et les cochons mangent ensemble.

Leurs armes sont la massue et la fronde; ils lancent très-loin des pierres, mais assez maladroitement. L'écorce d'un arbre qui croît sur les bords de la mer, leur sert à construire des pirogues : ces pirogues ont de 15 à 20 pieds de long, sur 18 pouces de large.

ILE SAINTE-CHRISTINE.

Dès que Cook parut sur les côtes de cette île, il vit de toutes parts les naturels du pays s'avancer en poussant des cris de joie, et en offrant des fruits à pain et des noix de coco : on leur donna en échange des haches; mais on ne put jamais leur inspirer assez de confiance pour les engager à monter à bord du bâtiment. Ils brûlaient cependant de faire une connaissance plus entière avec les Européens. Aussi, le lendemain, dès la pointe du jour, ils revinrent. Ils paraissaient avoir plus de confiance; mais dans le fait, ils en

avaient moins encore, puisqu'ils avaient eu la précaution de charger de pierres l'avant de leurs pirogues, et mis deux hommes armés de frondes, qui paraissaient n'attendre que l'ordre de leurs chefs pour attaquer l'équipage de Cook. De leur côté, les Anglais se se mirent en garde en cas de besoin. Ce jour-là les sauvages montèrent à bord, firent des échanges; mais un événement, qu'il n'avait guère été possible de prévoir, pensa allumer la guerre. Un des naturels se saisit de plusieurs effets, et se fiant à son agilité, il s'échappa et se jeta si lestement dans une pirogue, qu'il fut impossible de l'arrêter. Dans le premier mouvement, un officier ajuste sur lui son fusil, et le tue. Le bruit du fusil et la mort soudaine du voleur, effrayèrent au dernier point les sauvages, et dans l'instant ils poussèrent leurs nacelles pour s'éloigner.

Furieux, et animés par le desir de la vengeance, ils entonnèrent la chanson de guerre, et les menaces retentirent sur le rivage. On devait s'attendre à en venir aux mains; mais la curiosité, et sur-tout le desir d'avoir des haches, objets qui plaisaient le plus à ce peuple, les appaisèrent insensiblement. Ils finirent par députer un des leurs aux Anglais. Cet en-

voyé, qui portait un cochon sur ses épaules, après avoir déposé son présent, fit gravement une harangue, que l'on ne comprit point. On lui donna des clous, et la paix fut faite.

Cook et le sauvage qu'il avait emmené des îles de la Société, et qui lui servait d'interprète, descendirent à terre et firent le tour de l'île au milieu des naturels.

Le roi de l'île se rendit, sur le milieu du jour, au lieu du débarquement. Sa présence fit retirer tous les insulaires. Il ordonna qu'on indiquât les sources d'eau, et qu'on apportât des vivres aux Européens. En un moment il fut obéi. Il fit aussi conduire le capitaine Cook dans l'intérieur de l'île.

A l'aspect des Européens, les femmes se cachèrent dans leurs cabanes ou s'enfuirent dans la forêt; mais bientôt elles revinrent, et leur familiarité alla ensuite beaucoup plus loin qu'il ne fallait. La pudeur paraît entièrement inconnue dans ces îles.

Cook ne resta que huit jours à Sainte-Christine, et c'est beaucoup trop peu pour prendre une connaissance parfaite des mœurs d'un peuple qui n'a rien de nos manières, rien de nos idées, et dont la langue nous est tout-à-fait étrangère.

Les hommes, obligés de chercher une partie de leur subsistance dans la chasse et dans la pêche, sont toujours errans au milieu des forêts et sur les côtes. Ils n'ont d'autres armes que des haches de corail, des massues et des frondes. L'arc et la flèche, en quelque sorte les armes naturelles des hommes sans civilisation, leur sont absolument inconnus.

Les femmes ont les occupations les plus douces. L'intérieur du ménage les regarde, et c'est à elles d'élever les animaux domestiques et de cultiver les arbres utiles, l'arbre à pain et le cocotier. Elles fabriquent aussi les étoffes et taillent les vêtemens.

Les habitations, comme à Otahiti, sont toujours jolies et environnées des plantes et des arbres utiles à la famille. La base de toutes les maisons est en pierres rouges, unies entre elles avec une terre grasse; et tout le tour de la maison est ferré en cailloux pour écarter les eaux et empêcher les mouvemens des terres. Au-dessus de ces pierres rouges, on met du bois et des feuilles d'arbre à pain pour achever l'habitation.

Ils ont des pirogues qui ont 16 à 20 pieds de long et environ 2 de large. Une voile de

natte aide à la manœuvre. Les enfans conduisent avec une adresse admirable ces légers bâtimens.

L'habillement est le même qu'aux îles de la Société.

ILES DES AMIS.

Ces îles forment un archipel, situé dans une des parties les plus reculées de la mer du Sud. Elles reçurent le nom qu'elles portent du capitaine Cook, en 1773, à cause de l'amitié qui paraissait subsister entre les habitans, et de leur honnêteté envers les étrangers. Abel-Jansen Tasman, célèbre navigateur hollandais, aborda le premier dans ces îles, en 1643, et donna des noms aux plus considérables. Le capitaine Cook examina avec le plus grand soin tout ce groupe, et trouva qu'il était composé de plus de 60 îles. Tasman avait nommé les trois qu'il avait apperçues, la Nouvelle-Amsterdam, Rotterdam et Middlebourg. La première est la plus grande et a environ 7 lieues de l'est à l'ouest, et 4 et un quart du nord au sud. Ces îles sont habitées par une race d'hommes qui cultivent la terre avec beaucoup d'industrie. Celle d'Amsterdam est entrecoupée de

routes droites et agréables, avec des rangées d'arbres fruitiers de chaque côté, qui protègent les voyageurs contre les rayons brûlans du soleil.

L'air de cet archipel est tempéré une partie de l'année; mais il y règne, presque toutes les nuits, un vent froid et violent qui modère les progrès de la végétation dans une proportion à-peu-près constante.

Tout se réunit pour l'agrément dans ces îles: un climat doux, une terre fertile et des sites heureusement exposés; des coteaux couverts d'arbres à pain, de bananiers, de cannes à sucre, de cocotiers et d'une quantité de productions agréables et utiles. Il n'y a d'autres animaux à quatre pieds que des cochons, des chiens, des rats et des lézards.

Les habitans sont d'une stature moyenne, forts et bien faits; ils ont les épaules larges; ils sont musculeux; plusieurs ont une belle figure; leurs traits sont variés; on y voit des nez épatés et des nez aquilins; peu ont les lèvres épaisses, presque tous ont les yeux beaux. La physionomie des femmes les fait quelquefois reconnaître; mais c'est sur-tout à la forme arrondie de leurs membres qu'on les distingue; leur corps est si bien proportionné qu'il pour-

rait servir de modèle aux artistes. Celles qui ne s'exposent pas au soleil, n'ont que le teint olivâtre.

La contenance de ces insulaires, en général, est gracieuse et calme, leur démarche ferme, leur accueil ouvert; leur physionomie annonce la douceur et la bonté unies à la franchise et à la gaîté; ils mettent la plus grande honnêteté et la plus grande confiance dans leur commerce. Ils nous volaient, dit Cook, mais ils ne volaient que nous; et c'est un peu notre faute, puisque nous excitons vivement leur cupidité; c'est la curiosité, c'est souvent un desir enfantin qui cherche à se satisfaire, et se satisfait, en effet, avec la plus grande dextérité.

La subordination qui règne entre eux ressemble au régime féodal de nos ancêtres. Le roi est le maître de la propriété de ses sujets, et cependant son pouvoir est limité; les chefs traversent souvent les desseins de ce souverain; ils en paraissent indépendans; mais les biens et la vie du menu peuple sont à la merci de ces chefs. La famille royale prend le titre d'un des dieux du pays. Le roi prend celui de *Touce-Tonga*. Tout le monde, devant ces chefs, prend l'air de la plus grande décence: quand

ils s'asseyent, leur suite s'assied aussi, en formant un cercle qui laisse un espace libre entre ces chefs et les gens de la suite. Si un sujet veut parler à un de ces seigneurs, il s'assied à ses pieds, fait sa demande en peu de mots, et disparaît quand il a reçu la réponse. Quand le roi parle à un de ses sujets, celui-ci répond du lieu où il se trouve, mais toujours assis : être debout devant lui serait un manque de respect. S'il marche, il est souvent contraint de s'arrêter pour se laisser toucher les pieds ; c'est un hommage qu'on lui rend, et il est des lieux où l'on ne se sert pas de quelque temps de la main qui a touché le pied royal. Une femme impure cesse de l'être, quand le roi lui a baisé les deux épaules. Si ce souverain entre dans la maison d'un de ses sujets, celui-ci ne peut plus l'habiter.

Comme tous les peuples sauvages et souvent policés, qui aiment la paresse et s'y abandonnent d'autant plus volontiers que le sol, plus favorisé de la nature, leur offre une subsistance facile et abondante, les habitans des îles des Amis ne s'occupent que de la guerre et de leur toilette. Les femmes et les gens de la basse classe sont chargés de la culture des terres. Leurs maisons ne méritent que

le nom de huttes ; à peine y sont-ils à couvert ; l'eau y pénètre de tous côtés ; la douceur du climat les encourage à cette négligence.

Ils ne mettent de soin qu'à fabriquer leurs armes et leurs pirogues. Les armes sont l'arc, les flèches, le poignard, la lance, armés d'os de poissons, et la massue, composée d'une pierre tranchante adaptée à un long manche de bois.

Les étoffes sont loin d'être aussi soignées que ces dangereux instrumens ; les femmes les fabriquent, à-peu-près de la même manière qu'à Otahiti. Elles font aussi les plats, les assiettes, les vases avec un goût aussi grossier.

Ces peuples, si doux dans leur conduite ordinaire, dévorent leurs prisonniers, et portent le crime jusqu'à ensanglanter les autels des dieux ; leurs prêtres ne sont que des bourreaux féroces, qui desirent continuellement le sang ; les temples, par leur aspect, font frissonner d'horreur le voyageur qui y met le pied pour la première fois : ce ne sont que des charniers décorés des crânes et des ossemens des malheureuses victimes qui ont péri sous le couteau sacrilège des prêtres.

La religion de ce peuple, qu'on ne peut ce-

pendant appeler barbare, admet une divinité, *Kallatonga*, père du monde, qu'elle place dans le ciel. *Aloalo*, le père des hommes, conjointement avec l'autre dieu, a donné naissance à tout ce qui respire.

Ils s'inquiètent assez peu de leur sépulture; mais ils croient à l'immortalité de l'ame, qu'ils nomment le *principe vivant*, et sont persuadés qu'*Aloalo* la recevra avec bonté dans son sein.

Leurs lois criminelles ne punissent guère que l'assassinat; plusieurs autres actions, qui sont des crimes ailleurs, ne sont pas même remarquées chez eux. Les lois ne sont point écrites; les générations se les transmettent; et c'est aux anciens qu'il appartient de les rappeler dans les circonstances. On assomme à coups de massue l'homme qui a eu quelque commerce avec une femme d'une plus haute classe que lui; la femme en est quitte pour quelques légers coups de bâton.

Nous avons dit que la toilette était une des choses qui occupait le plus ces insulaires. Outre l'usage de se *tatouer* et de se dessiner sur la peau, principalement sur celle du ventre, des fleurs qui ne font pas toujours un mauvais effet, et qui, quelquefois, donnent l'illusion

d'une toile peinte ; outre cet usage, qui est commun à presque tous les sauvages, ils ont celui de mettre du fard, et même de se poudrer. Ils ont aussi la singulière méthode de ne se raser qu'un côté de la tête à-la-fois, de manière qu'ils ont toujours des cheveux courts d'un côté, et des cheveux longs de l'autre.

L'habillement consiste en une jupe de pagne ou de natte attachée autour des reins. Cette jupe est assez longue, et se relève, quand il fait mauvais temps, sur les épaules, et même sur la tête. Les chefs portent, en outre, un manteau ou une natte fine sur les épaules.

Le vêtement des femmes est le même. Les plumes sont des parures réservées pour les jours de fête et de bataille. Le *kahalla* est un collier de fleurs, ornement favori des insulaires : il joint au mérite de la parure celui des parfums. Des bagues, des bracelets, des anneaux, ornent leurs doigts, leurs oreilles, leurs jambes, leurs bras et toutes les parties de leur corps. Les chefs portent sur leur tête une coiffure de plumes, quelquefois de nattes, qui se déploie en forme d'éventail, et produit un effet singulier autour de la figure.

ANNAMOUKA.

Annamouka est une des principales îles des Amis ; sa culture est assez soignée : les plantations offrent sur-tout des ignames et des bananiers. La plupart de ces plantations sont très-étendues et enfermées par des haies de roseaux, placés les uns sur les autres, en lignes obliques, et d'environ 6 pieds de hauteur. En dedans de ces haies, on en trouve fréquemment de secondes, qui environnent les maisons des principaux personnages du pays. Les arbres à pain, les cocos, sont épars sans beaucoup d'ordre, mais ordinairement dans le voisinage des habitations. Tous les rochers et toutes les pierres paraissent être de la nature du corail.

Les habitans sont de l'immense famille répandue sur la mer du Sud. Ils reçurent fort amicalement Cook ; mais, en lui faisant amitié, ils crurent ne pas devoir perdre le droit de le voler. Les chefs eux-mêmes ne s'en abstinrent que lorsque Cook en eut puni un assez sévèrement pour les en dégoûter. Ces chefs paraissent avoir une autorité absolue sur le reste du peuple, qui n'est qu'un composé d'esclaves. Un d'eux frappa un homme de la basse

classe, de manière à le tuer : lorsqu'on vint lui apprendre que le blessé mourrait sûrement des suites de ces coups, ce petit tyran n'en fit que rire, et engagea Cook à en faire autant à ceux qui viendraient pour le voler.

Les échanges se firent facilement dans cette île. On apporta aux équipages toutes sortes de fruits et des cochons fort beaux. Le prix s'en payait en clous, en haches et autres objets semblables.

Cook reçut à son bord et à sa table le roi du pays, et en reçut un très-bon accueil. Il se nommait *Fëenou*.

Tous les chefs ont de petites maisons portatives, qu'ils font placer par-tout où ils veulent s'arrêter. Ce fut dans une de ces maisons que Cook fut reçu en mettant pied à terre. Elle était revêtue en dedans de nattes joliment tressées, et si propres, que le voyageur anglais n'hésite pas à dire que peu de maisons à Londres le sont autant.

Le vol paraît une passion chez ces peuples. C'était en vain qu'on les frappait comme des bêtes de somme : ils sont si accoutumés aux coups que leur donnent leurs chefs, qu'ils y paraissent insensibles. La honte les touchait encore moins que le bâton. Rien ne pouvait

leur faire perdre l'envie de prendre ce qu'ils voyaient. On s'avisa d'un expédient assez singulier : ce fut, lorsqu'on en saisissait un sur le fait, de lui faire raser la tête par le barbier de l'équipage. Ce moyen parut réussir un peu.

A l'arrivée de Cook, ils entourèrent son navire de leurs pirogues, et s'approchèrent comme s'ils venaient trouver un ancien ami.

HAPAÉE.

Hapaée est une autre île du même groupe, et ayant également Féenou pour roi ; elle est au nord-est d'Annamouka. Sous ce nom d'Hapaée les naturels comprennent quatre îles, *Haanno*, *Foa*, *Lefooga* et *Hoolaiva*.

Cook fut encore mieux reçu à Hapaée qu'à Annamouka. Les présens qu'on lui fit étaient assez considérables. Il donne au long le détail des fêtes qu'on célébra à son arrivée. Ces fêtes avaient un éclat qui le surprit. On apporta en grande cérémonie les présens qu'on lui faisait. Un concours immense de peuple assistait à ce spectacle. Des combattans se présentèrent comme à nos anciens tournois, et firent des guerres simulées où la force et l'adresse l'emportaient. Il y eut ensuite des exercices du pugilat ; mais ce qui étonna le plus

nos voyageurs, ce fut de voir des femmes se présenter sur l'arène, et combattre si sérieusement, que Cook juge qu'elles ont dû se ressentir long-temps des coups qu'elles se sont portés.

Vinrent à la fin les danses; et elles furent exécutées avec tant d'art, d'agilité et d'entente, que le voyageur avoue qu'un tel spectacle serait applaudi même en Europe.

L'instrument favori des habitans de ces îles, est le tambour. Il est fait d'un tronc d'arbre creusé. Ils ne prirent aucun plaisir à tous nos instrumens de musique, mais le tambour eut leur admiration; cependant le nôtre leur parut beaucoup au-dessous du leur.

Toutes les évolutions militaires ne les frappèrent point. Cook ne sachant plus qu'imaginer pour leur donner une idée de la supériorité des Européens, s'avisa de leur présenter le spectacle d'un feu d'artifice. Alors ils convinrent que les voyageurs en savaient beaucoup plus qu'eux.

EOOA.

Cette île, toujours du même groupe, ne frappa les voyageurs que par l'aspect qu'elle présente. Vue du vaisseau à l'ancre, elle offrait

une des plus belles perspectives du monde. Elle est bien différente des autres îles des Amis, qui étant basses et unies, ne présentent à l'œil que les arbres dont elles sont couvertes; au lieu qu'ici la terre s'élevant graduellement à une hauteur considérable, laisse voir une perspective étendue, où les vergers et les arbres ne sont entremêlés qu'à des distances irrégulières, dans un beau désordre; et tout le reste est couvert d'herbe, excepté près du rivage, où l'on ne voit que des arbres, au milieu desquels sont les habitations des insulaires.

Afin d'avoir la vue la plus étendue possible de l'île, le capitaine Cook et quelques-uns de ses officiers montèrent sur le point le plus élevé. De là ils découvrirent l'île presque toute entière, qui consistait en superbes prairies, d'une prodigieuse étendue, ornées de touffes d'arbres et entremêlées de plantations.

« Tandis que je contemplais cette perspective délicieuse, dit le capitaine Cook, je ne pouvais m'empêcher de me livrer à l'idée flatteuse que quelque navigateur pourrait un jour contempler, du même endroit, ces prairies couvertes de bestiaux apportés dans ces îles par les Anglais, et que l'accomplissement de

cette seule vue bienfaisante, indépendamment de toute autre considération, prouverait suffisamment à la postérité que nos voyages n'ont pas été tout-à-fait inutiles aux intérêts du genre humain. »

L'ILE DE WATEEVO.

Cette île est située sous le 20e. degré une minute de latitude méridionale, et sous le 219e. degré 13 minutes de longitude, méridien de Greenwich. Elle n'a que six lieues de tour, et nous n'en parlerions pas, si les mœurs de ses habitans n'offraient rien de remarquable. Cook la découvrit à son troisième voyage. Son aspect agréable engagea le navigateur anglais à y relâcher pour faire de l'eau; mais les côtes n'offrirent aucun mouillage propice. Des pirogues s'approchèrent du vaisseau; elles étaient longues, étroites, munies d'un balancier; l'arrière en était élevé, l'avant se prolongeait sous la forme d'un manche de violon. Les Anglais jetèrent aux insulaires des couteaux, des grains de verre et d'autres bagatelles; ils donnèrent en échange des cocos. Une autre pirogue vint après que les premières se furent retirées, et apporta des présens de bananes. Cook donna

à son conducteur une hache et un morceau d'étoffe rouge qui le rendirent fort content: c'était le chef de l'île qui envoyait ce présent.

Une double pirogue montée de douze hommes s'avança ensuite : ils chantaient en chœur, et quand ils eurent fini, ils montèrent sur le vaisseau, mais rien n'y attira leur attention; ils eurent peur des chevaux et des vaches; les moutons et les chèvres excédaient encore la mesure de leurs idées; ils les croyaient des oiseaux, quoiqu'ils eussent des quadrupèdes, mais qui ne ressemblaient point à ceux qu'on leur faisait voir.

Ces insulaires sont d'une belle figure; leur peau est douce; ils sont gais et amis des plaisirs; leurs mœurs ont beaucoup de rapport avec celles des Otahitiens; ils saluent en touchant le nez de l'étranger avec le leur, et lui prennent la main qu'ils frottent sur leur nez et leur bouche. Leurs oreilles sont percées, leurs jambes piquetées, et leurs pieds couverts d'une sandale faite de gramen.

« Ces habitans, dit Cook, nous paraissant de bonnes gens, nous espérâmes qu'ils pourraient nous apporter de l'herbe et des fruits de bananes pour nos bestiaux, et je résolus d'essayer de les y engager. J'envoyai deux canots.

Omaï (c'était l'Otahitien que Cook avait emmené à son second voyage, et qu'il reconduisait dans sa patrie); Omaï accompagna mon lieutenant Gore, pour lui servir d'interprète; ils revinrent le soir, et nous racontèrent leurs aventures, dont voici le précis :

» Dès que nous eûmes fixé nos canots au rivage, dirent nos gens, les insulaires se jetèrent à la nage et nous apportèrent des noix de cocos. Dès qu'ils surent que nous voulions débarquer, ils nous envoyèrent deux pirogues, où nous entrâmes sans armes pour leur inspirer plus de confiance. Les Indiens rassemblés sur le rivage nous reçurent tenant à la main des rameaux verts, et nous saluèrent en frottant leur nez contre les nôtres. On nous conduisit, au travers de la foule, à une avenue de palmiers, au-delà de laquelle nous trouvâmes un groupe de guerriers rangés sur deux lignes et tenant leurs massues sur leurs épaules; nous marchâmes avec eux, et trouvâmes bientôt un chef assis par terre, les jambes croisées, s'éventant avec une feuille de palmier emmanchée et coupée en triangle; de ses oreilles sortaient en avant deux touffes de plumes rouges, qui paraissaient seules le distinguer des autres insulaires; il était grave,

on lui obéissait promptement, et l'on nous avertit que nous devions le saluer. Plus loin nous trouvâmes un second chef, plus jeune que l'autre, orné, occupé comme lui; il était d'un embonpoint extraordinaire. Un troisième nous attendait à quelque distance, aussi corpulent que les deux autres et plus vieux; il nous invita à nous asseoir, et nous nous hâtâmes de le faire, parce que nous étions las. Peu de temps après la foule s'écarta pour faire place à vingt jeunes femmes, ornées de plumes rouges, qui dansèrent avec gravité, chantèrent en chœur, et ne firent point attention à nous, même lorsque nous les approchâmes; tous leurs mouvemens étaient dirigés par un homme et par la musique; elles ne changeaient point de place, remuaient les pieds et agitaient les doigts avec une extrême légèreté; elles frappaient de temps en temps des mains; elles avaient assez d'embonpoint; leurs cheveux flottaient en boucles sur leur cou, leur teint était olivâtre, leurs traits étaient mâles et leurs yeux noirs; dans tout ce qu'elles faisaient on voyait beaucoup de douceur et de modestie; leur taille était élégante, et une étoffe lustrée les ceignait et descendait jusqu'aux genoux. Elles dansaient en-

core, lorsque nous entendîmes un bruit semblable à celui d'une troupe de chevaux qui galopent : c'était un combat simulé que les guerriers nous préparaient.

» Fatigués de la multitude qui nous pressait, nous fîmes des présens aux chefs rassemblés ; nous voulûmes dire pourquoi nous étions descendus sur l'île, mais on nous fit entendre que nous devions attendre au lendemain, et qu'on nous fournirait des provisions.

» Cependant ils nous entourèrent chacun en particulier, et vidèrent nos poches ; le chef les approuva : cette cérémonie ne nous fit pas craindre pour nos jours, mais nous persuada qu'on voulait nous arrêter. Ils satisfirent nos besoins, et nous offrirent des cocos, du fruit à pain et une espèce de poudding acide. Un des chefs nous éventa, nous fit un présent d'étoffes ; mais quand nous voulûmes nous rapprocher du rivage, nous fûmes arrêtés et ramenés au lieu que nous avions quitté. Omaï était plus effrayé que nous, parce qu'il avait vu creuser et chauffer un four qui lui faisait soupçonner qu'on voulait nous rôtir et nous manger. Il le leur demanda, et surpris, ils demandèrent si telle

était notre coutume. Nous passâmes ainsi la plus grande partie du jour, quelquefois réunis, quelquefois séparés, toujours au milieu d'une foule nombreuse. Ils nous firent déshabiller, nous examinèrent, voulurent calmer nos inquiétudes en plantant des rameaux en terre devant nous, en nous faisant entendre que nous devions passer quelque temps avec eux, et manger un cochon qu'ils nous montrèrent près du four. Cette vue dissipa la frayeur d'Omaï, en lui montrant pourquoi on avait préparé ce four, qui l'avait si vivement inquiété. Le chef promit d'envoyer chercher du fourrage pour notre bétail; mais ses émissaires ne rapportèrent que quelques tiges de bananiers.

» L'un de nous vint sur le rivage et voulut gagner l'enceinte de rocher; mais on l'y retint; on lui fit quitter des plantes et des morceaux de corail qu'il avait ramassés, et Omaï lui en apprit la raison : c'est que dans ces îles, un étranger ne peut se permettre ces libertés que lorsqu'il a été fêté pendant deux ou trois jours.

» Il fallut donc attendre d'avoir reçu des honnêtetés pour avoir le droit de se retirer. Le second chef s'assit sur une escabelle noi-

râtre et polie, fit faire un cercle à la multitude et nous plaça auprès de lui. On apporta d'abord des noix de cocos, des bananes cuites, puis on plaça auprès de chacun de nous un morceau de cochon cuit au four. Nous mangeâmes peu et sans appétit. Mais la nuit approchant, on nous permit de nous retirer, et on voulut que nous emportassions les restes du dîner. On fit boire à Omaï d'une liqueur faite avec la racine d'une espèce de poivre qu'on mâche et qu'on jette dans un vase. Une pirogue nous conduisit à nos canots, et l'un des principaux nous vola un sac dans lequel était un pistolet; nos cris le lui firent rapporter à la nage. Ils déposèrent dans nos canots des noix de cocos, des bananes et d'autres provisions.

» Nous ne pûmes voir le pays, mais il est sûrement bien peuplé; car les insulaires qui nous entouraient pouvaient être au nombre de 2000. Les principaux d'entre eux ont l'air plus noble et le teint plus blanc. Leur taille est élégante et leur peau fine; ils paraissent d'un caractère doux; quelques-uns portent des nattes entrelacées de noir et de blanc, et taillées en jaquettes sans manches; quelques-uns ont des chapeaux de forme conique,

faits de bourre de cocos, tissus adroitement avec de petits coquillages; leurs oreilles percées étaient ornées d'une fleur odoriférante; le cou des chefs est orné de deux os ronds suspendus à deux cordelettes; ils quittèrent leurs plumes rouges après la cérémonie de notre présentation.

» Quelques hommes étaient tatoués sur les côtés et sur le dos; les femmes portaient la même parure sur les jambes. Cet ornement paraît réservé aux principaux. Les femmes nous observaient avec curiosité, mais sans manquer à la bienséance; les enfans, les hommes montaient sur les arbres pour nous mieux voir; il y avait là peu de vieillards, parce qu'ils sont moins curieux. Ils étaient armés de massues et de piques; celles-là, longues de six pieds, étaient faites d'un bois dur et noir; celles-ci, faites du même bois, avaient 12 pieds de longueur.

» Ils ont des doubles pirogues, longues de 20 pieds et larges de 4, dont les parties étaient fortement attachées avec de l'osier; elles sont peintes en noir, et ils y tracent différentes figures. Les arbres qui nous environnaient étaient des cocotiers, des hybiscus, des euphorbia et des cyprès; il y a certainement

d'autres arbres fruitiers et d'autres plantes utiles, puisqu'on nous présenta des bananes, des racines de tarrow, du fruit à pain, des noix grillées qui avaient la saveur de la châtaigne.

» Les habitans firent beaucoup de questions à Omaï sur nous, sur nos vaisseaux, sur nos armes. Il exagéra un peu ses récits, et pour leur donner une idée de la poudre, il rassembla celle de quelques vieilles cartouches qu'il avait dans sa poche, et y mit le feu avec un tison ; la rapidité de l'explosion, le bruit, la flamme, la fumée, remplirent d'étonnement les spectateurs, et firent croire tout ce qu'Omaï racontait.

» Omaï trouva dans cette île trois hommes originaires des îles de la Société ; ils y avaient été conduits par une de ces aventures qui font entrevoir comment les îles nombreuses et dispersées dans la vaste mer du Sud ont pu se peupler. Ils s'étaient embarqués à Otahiti au nombre de vingt personnes pour se rendre à Ulliétéa ; un vent impétueux, qui leur était contraire, les jeta bien loin de leur route. Errans au milieu de l'Océan, ils manquèrent bientôt de vivres ; seize moururent de faim, un coup de vent renversa la pirogue, et les quatre

qui restaient demeurèrent suspendus à ses bordages pendant quelques jours encore. Les habitans de Wateevo les virent, coururent à leur secours, en prirent les plus grands soins, et ils y étaient établis depuis une douzaine d'années; ils refusèrent de quitter leur nouvelle patrie pour l'ancienne; et cette préférence ne nous étonna pas. »

La langue est la même, à quelques altérations près, qu'aux îles de la Société et à la Nouvelle-Zélande.

LA NOUVELLE-CALÉDONIE.

La Nouvelle-Calédonie est située dans la partie la plus occidentale de la mer du Sud. Le capitaine Cook la reconnut en 1774. Elle a environ 80 lieues de longueur, mais sa largeur n'excède pas 10 lieues.

Cette île est entrecoupée de montagnes de différentes hauteurs qui laissent entre elles des vallées plus ou moins profondes. Il sort de ces montagnes une infinité de sources qui portent la fertilité sur le sol qu'elles arrosent. Il y a une grande quantité d'arbres, d'arbrisseaux et de plantes. Une multitude d'oiseaux animent ces bosquets charmans, dont la terre s'est parée elle-même. Le climat y

est doux et d'accord avec la beauté de la contrée. Une partie des grèves, cependant, est absolument stérile ; les sommets des montagnes sont nus, mais ils sont déserts, et les habitans trouvent assez d'ombrage et de verdure ailleurs pour placer leurs simples habitations.

L'imagination s'indigne lorsqu'elle se porte sur ces peuplades, non-seulement sauvages et grossières, mais défiantes, brûlées de la soif du sang, et croupissant dans la paresse et la saleté ; mais comme elle devient riante, comme elle porte au cœur de douces sensations, lorsqu'elle se repose sur un peuple simple, bon et sensible, qui ne paraît pas avoir d'autres lois que celles de la nature, qui reçoit les dons de cette mère commune avec reconnaissance, et se plaît à les partager avec ses semblables! Tels sont à-peu-près les habitans de la Nouvelle-Calédonie. Lorsqu'ils apperçurent les voyageurs anglais, ils vinrent au-devant d'eux sans défiance, leur firent des présens avec bonté, et en reçurent avec joie. Ne paraissant point connaître la guerre, ils ne purent même imaginer qu'ils allaient peut-être au-devant d'ennemis inconnus.

Leurs habitations sont des cabanes de bois

où ils reposent dans une paix profonde. Ils ont toujours soin de les placer au milieu des bosquets les plus rians, mais les plus touffus: le soleil peut à peine pénétrer à travers la voûte de verdure qui les ombrage; ce sont ordinairement des figuiers élevés qui forment ces groupes de feuillages. Des milliers d'oiseaux voltigent continuellement sous ces asyles de paix. Le grimpereau y fait sans cesse entendre son ramage plein de gaîté. Les habitans sont trop amis de la paix pour ne pas savoir jouir de ces agréables positions. Un de leurs grands plaisirs est de se reposer sous ces berceaux; heureux plaisir, que l'avare en activité peut seul qualifier du nom de paresse! c'est un loisir, un doux loisir, celui que la nature s'est plu à préparer à l'homme dans ces contrées.

Parmi les arbres qui se trouvent auprès de ces habitations, on en distingue un qui a une qualité remarquable: de la partie supérieure de la tige, il pousse des racines aussi rondes que si elles étaient faites au tour; elles s'enfoncent en terre à 10, 15 et 20 pieds de l'arbre, après avoir formé une ligne droite, très-exacte, extrêmement élastique, et aussi tendue que la corde d'un arc, au moment

que le trait va partir. Il paraît que c'est de la substance de cet arbre que les habitans font de petits morceaux d'étoffe dont ils couvrent leur nudité.

Cependant cette île n'a point en si grande quantité de ces végétaux qu'on trouve dans les autres îles de la mer du Sud, et qui ne laissent jamais l'homme sans subsistance; mais les habitans n'en sont pas moins grands, robustes et nerveux. Ils sont d'un châtain foncé, et ont les cheveux et la barbe si frisés, qu'on les prendrait pour de la laine.

Leur gouvernement est simple comme leurs mœurs. Ils ont des chefs à qui on obéit, mais pour qui on n'a aucune déférence extérieure, si ce n'est de leur offrir les premiers présens qu'on reçoit. Ils vivent, d'ailleurs, à-peu-près comme les autres insulaires de cette mer.

Chaque famille, autant qu'on l'a pu juger, est gouvernée par le père ou le plus âgé. On ne s'est point apperçu qu'ils eussent quelques superstitions; on n'en a vu aucune trace particulière parmi eux.

Ils entourent d'une haie de peau et d'arbres abattus le sommet des montagnes où ils enterrent leurs morts.

Ils aiment leurs femmes, et avec une fu-

reur qui les rend extrêmement jaloux. Un mari tuerait le séducteur de son épouse, un amant en ferait autant, et on leur donnerait raison dans ce pays.

Les femmes cependant sont loin d'avoir une sévérité farouche; elles montrent même une sorte de coquetterie. Pour se jouer des matelots anglais, souvent elles se sont plu à les attirer par mille agaceries derrière des buissons, et elles les laissaient là au moment où ils se croyaient assurés du triomphe. Réunies ensuite à leurs compagnes, elles se moquaient de ceux qui avaient été dupes de leurs ruses.

Cook évalue la population de la Nouvelle-Calédonie à environ 50 mille ames.

Le vêtement consiste en une pièce d'écorce de figuier qui entoure les reins. On se pare avec des bracelets d'écaille et d'os de poisson, et des plumes.

ILES SANDWICK.

Le capitaine Cook, après avoir parcouru deux fois le grand océan Pacifique, y revint une troisième, avec le capitaine Clerke. Le but de ce dernier voyage était de chercher un passage vers le nord-ouest, entre le continent

de l'Asie et celui de l'Amérique. Après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, ils firent voile pour la Nouvelle-Hollande. Dans leur traversée, ils découvrirent deux îles, que le capitaine Cook nomma les *îles du prince Edouard*. La première, qui a environ 15 lieues de circonférence, est située au 46e. degré 53 minutes de latitude méridionale, et au 53e. degré 26 minutes de longitude orientale; la seconde île, qui est voisine de l'autre, n'a que 9 lieues de circonférence. Elles sont toutes deux stériles, et presque couvertes de neige. De la Nouvelle-Hollande, les navigateurs firent voile pour la Nouvelle-Zélande, et ils visitèrent ensuite les îles des Amis et de la Société. Au mois de janvier 1777, ils arrivèrent aux îles Sandwich, situées entre le 22e. degré 15 minutes et le 18e. degré 53 minutes de latitude. Le 7 février, se trouvant presque sous le 44e. degré 33 minutes de latitude nord, et dans le 233e. degré 16 minutes de longitude, ils apperçurent une partie du continent américain, situé au nord-ouest. Ils découvrirent ensuite l'entrée du roi Georges, sur la côte nord-ouest de l'Amérique. L'endroit où ils mouillèrent, est au 44e. degré 36 minutes de latitude septentrionale, et au 231e.

degré 8 minutes de longitude. Tout le Sund est environné de hautes falaises qui, dans quelques endroits, paraissent rudes et rompues, et, en général, couvertes de bois jusqu'au sommet. Ils trouvèrent les habitans au-dessous de la moyenne taille, et leur teint approchait de la couleur du cuivre. Le 12 mai, ils découvrirent l'entrée de Sandwick au 59e. degré 54 minutes de latitude septentrionale. Le port dans lequel les vaisseaux jetèrent l'ancre, était presqu'entièrement environné de terres élevées et couvertes de neige ; ils y furent visités par quelques Américains dans leurs canots. Ils allèrent ensuite à l'île d'Unalaschka, et, en la quittant, ils continuèrent de longer la côte de l'Amérique, jusqu'à ce qu'ils découvrirent le détroit qui la sépare du continent de l'Asie. Là, les deux hémisphères présentèrent à la vue un pays plat et nu, sans aucune défense, et la mer qui les séparait n'avait pas beaucoup de profondeur.

Les navigateurs passèrent le détroit, et arrivèrent le 20 août 1778 au 70e. degré 20 minutes de latitude septentrionale, et au 192e. degré 35 minutes de longitude, où ils se trouvèrent presque entourés de glaces ; et plus ils avancèrent à l'est, plus la glace devint épaisse

et incommode. Ils continuèrent cependant leur route avec les plus grands efforts jusqu'au 25; il arriva alors une tempête qui ne permit plus d'avancer sans courir les plus grands dangers. Dès qu'elle fut calmée, il y eut un conseil à bord de *la Résolution*, et il fut arrêté que, comme ce passage était impraticable, et ne présentait d'ailleurs aucun avantage à la navigation, ce qui était le grand objet du voyage, on n'irait pas plus loin, sur-tout à cause de l'état où se trouvaient les vaisseaux, de l'approche de l'hiver et de leur grand éloignement d'aucun endroit connu, où ils auraient pu se procurer des rafraîchissemens.

Ce voyage, en offrant des preuves qu'il n'existe aucun passage praticable vers le nord entre la mer Atlantique et la mer Pacifique, servit aussi à déterminer les limites occidentales du continent de l'Amérique.

En revenant, Cook voulut de nouveau visiter l'archipel auquel il avait donné le nom de Sandwick, pour immortaliser la mémoire du comte de Sandwick, son protecteur et son appui. Les îles qui composent ce groupe sont au nombre de 12, et s'appellent dans la langue des habitans *Mowée*, *Ranai*, *Kehehoua*, *Morotinée*, *Kakowelowée*,

Morotoi, Oahoo, Onéeheow, Tahoora, Atowi, Owhihée et Modoopapapa. Cette dernière île n'est connue que par les rapports des naturels. Otowi et Owhihée sont les seules bien peuplées et connues. Morotinée est absolument déserte.

L'air, en général, dans ces îles, est plus tempéré que dans toutes celles de la mer du Sud. Les productions sont à-peu-près les mêmes. Les oiseaux y sont en quantité, surtout ceux qui vivent sur les eaux. On n'y voit que trois espèces de quadrupèdes, des cochons, des chiens d'une race de bassets, et des rats. Les deux premières sortes d'animaux servent beaucoup à la nourriture des habitans.

Les insulaires virent avec joie les Européens reparaître sur leurs côtes. Ils se précipitèrent dans les chaloupes des Anglais, et montèrent à bord avec tant de précipitation, que Cook fut obligé de prier les chefs d'arrêter la multitude; quelques gestes des chefs dissipèrent sur-le-champ la foule. Tout le monde le pressa de se rendre à terre.

L'accueil que le navigateur anglais avait déjà reçu, devait lui donner de la confiance; il descendit accompagné de quelques soldats

, e la marine. Aussitôt il fut proclamé *orono*, e qui est une espèce d'apothéose. On lui sta une mante rouge sur les épaules, on tendit des tapis sur son chemin, on se prosrna contre terre sur son passage; le peuple e conduisit au *moraï*, en chantant un hymne l'un mouvement très-agréable, et le plaça u rang de ses divinités. Bientôt après, on porta à son bord des présens de toute espèce, des fruits à pain, des cochons, des chiens rôtis. Il donna en échange des clous, des sabres, des miroirs.

Les insulaires de Sandwick sont d'une taille très-médiocre, mais dans la plus exacte proportion. Leur air a en même temps quelque chose de mâle et d'agréable; leur teint est d'une couleur un peu foncée, mais cependant plus flatteuse que celle des autres Américains. Leurs cheveux sont bruns et flottans, leurs yeux grands et noirs. L'affectation avec laquelle ils portent la tête élevée, l'agilité surprenante de leurs mouvemens, leur donnent un air qui les distingue des autres insulaires.

Ils sont divisés en nobles qu'on nomme *érées;* en hommes du commun, appelés *towtows*, et en esclaves. Cette dernière classe

est composée d'individus difformes et mal partagés de la nature. Il y a en outre les prêtres. Ces ministres forment un collége, soumis à une règle constante, à des jeûnes et à une sorte de clôture. Leur emploi est héréditaire, et n'est attaché qu'à quelques familles privilégiées.

Les habitans des îles Sandwick sont beaucoup plus civilisés que ceux des autres îles de la même mer. Leur manière de cultiver la terre ferait honneur aux Européens; leurs plantations sont parfaitement alignées; leurs potagers sont divisés en carrés, et des fossés arrêtent ou facilitent l'écoulement des eaux, suivant la nature du sol et le genre des plantations.

C'est presque toujours à mi-côtes et au milieu des bois que sont leurs villages. Chacun est composé de 2 ou 300 maisons. Chaque maison est à-peu-près carrée, et a de 30 à 40 pieds sur chaque face; un toit en chaume couvre tout l'édifice, et descend de tous côtés jusqu'à terre. Un trou placé à l'une des extrémités sert tout à-la-fois de porte et de fenêtre, et se ferme avec un châssis de bois et d'osier. Des arbres dépouillés de leur écorce, et réunis avec des liens très-forts,

ent, dans l'étendue de ces maisons,
ncher un peu au-dessus du sol; une
èche remplit les intervalles des arbres,
ut est recouvert de plusieurs nattes.
peut se faire une idée de la mollesse et
ropreté de ces tapis. Tous les usten-
ménage sont rangés sur un banc de
u trois pieds de haut.
nobles et les chefs ont plusieurs de ces
s environnées d'une palissade en pieux,
lesquelles on remarque plusieurs cours
it toujours en montant jusqu'au prin-
ogement.
deux côtés de la maison, on a pratiqué
tes cabanes à-peu-près semblables aux
chambres d'un vaisseau. Ces petites
s sont pour les esclaves.
nourriture de ces insulaires n'est point
re comme celle des autres sauvages; ils
ent plus d'apprêt, et savent assaison-
qu'ils mangent. Le poivre, qui est très-
n chez eux, leur sert à cet usage; une
n de cette plante se prend avant et
e repas. Le fruit de l'arbre à pain se
avec tous les autres mets. Le porc, le
la tortue, grillés devant le feu, cuits
cendre, ou assaisonnés avec de l'huile

de poisson, des légumes et des herbes odoriférantes, forment leur nourriture habituelle. Le poisson, enveloppé dans des feuilles d'ava, et cuit lentement, est leur mets favori ; quelquefois ils le mangent cru et sans autre préparation.

Des pierres creusées leur servent de vases à cuire ; des citrouilles vidées et séchées au soleil composent toute leur vaisselle ; ils font prendre à ces fruits toutes les formes qu'ils veulent, en les liant avec des bandes lorsqu'ils prennent leur croissance.

La religion se mêle aux repas : on chante un hymne avant de manger.

Les esclaves découpent ensuite les mets et les portent à la bouche de leurs maîtres, qui, assis négligemment, font consister leur bonheur à être ainsi servis. *Terreotaboo*, le roi des insulaires, toutes les fois qu'il dînait à bord, ne se lassait pas de demander au capitaine Cook pourquoi il se donnait la peine de prendre son manger lui-même.

Ils aiment la musique et la danse, et n'y réussissent pas mieux pour cela. Ils luttent entre eux à la manière des anciens ; mais leur jeu favori est une espèce de jeu de dames, infiniment plus compliqué que le nôtre ; les

ases y sont plus nombreuses, et des cailloux de diverses couleurs tiennent lieu de nos pions blancs et noirs.

Ils vont à la pêche, autant par amusement que par nécessité. Leurs pirogues sont fort grandes et très-bien travaillées pour des gens qui n'ont point d'outils.

Le chef des prêtres porte le titre d'*Orono*, très-grand, très-sacré; il préside à toutes les cérémonies, bénit les armes des insulaires, maudit leurs ennemis, et peut seul mettre les offrandes des adorateurs au pied des autels. Il est l'orateur de la nation, et exprime le vœu général dans toutes les circonstances importantes.

On appelle Dieu *Eatoa;* mais la forme qu'on donne à ses statues varie. Les cabanes consacrées au culte de ces statues sont tout à-la-fois les temples et les cimetières de la nation : une tenture rouge et de petits autels couverts de crânes d'hommes, encore tout sanglans, en forment les principaux ornemens. On y sacrifie, en certaines occasions, des esclaves. Les chefs seuls sont déposés, après leur mort, au pied de ces autels.

Ces chefs ou *Erées* gouvernent arbitrairement toutes les classes, et tous les habitans

se prosternent à terre à leur approche. On leur paye un tribut chaque mois. Ils jugent et punissent seuls toute espèce de crimes, et l'insulaire qui oserait leur résister, serait sur-le-champ mis en pièces.

Les *Towtows* sont absolument dans leur dépendance, ou plutôt sont leur propriété. Les prêtres, quoiqu'en second, partagent avec eux cette prérogative.

Les femmes, en général, sont assez bien traitées; les hommes les regardent comme leurs compagnes; la différence qu'ils mettent entre eux et elles, c'est de les faire manger à part.

Avec les outils les plus grossiers, les insulaires de Sandwick sont parvenus à former des étoffes dont l'éclat, la solidité et la chaleur ne le cèdent en rien aux nôtres. Les plumes, les coquillages, la peinture, ajoutent à la beauté de ces étoffes, dont le fond est un réseau de coton.

La teinture des habits est la principale occupation des femmes; elles y font aussi des fleurs, des arbres, des oiseaux, des paysages frappans par la correction du dessin et la disposition des couleurs.

Un manteau de cette étoffe, fixé sur les

épaules par un cordon de chanvre qui passe sous le cou, est le principal vêtement. Une petite pièce de toile rayée passe entre les cuisses et s'attache devant et derrière. Les hommes du commun n'ont pas le droit de se couper la barbe; les érées sont obligés d'en porter à la lèvre supérieure; les rois seuls ont le droit d'être entièrement rasés.

L'habit des femmes est plus chaud et plus agréable que celui des hommes. Elles portent une pièce d'étoffe flottante, en forme de jupe, à-peu-près jusqu'aux genoux, et nouée autour des reins avec beaucoup de grace. Leur mante plus longue et moins large, est toujours ornée de plumes de couleur ou de coquillages. Leurs cheveux coupés par derrière sont longs et crépus sur le front, et forment une espèce de huppe, couronnée d'une guirlande de fleurs sèches ou de plumes.

Les deux sexes sont dans l'usage de se *tatouer*, c'est-à-dire de se faire des raies sur le corps et à la figure. Les femmes vont même jusqu'à se faire graver sur les doigts de petites tortues en forme de bagues, et portent sur le bout de la langue une figure d'échiquier, tracée avec une pierre brûlant.

Ces peuples ont, comme les autres insu-

laires de la mer du Sud, une violente inclination pour le vol. C'est ce qui leur attira la colère de Cook, et ce qui occasionna la mort de cet illustre navigateur.

On se fit d'abord un jeu de l'adresse avec laquelle plusieurs d'entre eux occupaient un Européen, tandis qu'un autre saisissait ce moment favorable pour lui dérober doucement son sabre, son pistolet ou son chapeau.

Le capitaine Cook crut devoir mettre fin à ce brigandage. On lui avait enlevé ses pistolets et une boussole. Après les avoir inutilement réclamés, il jugea à propos de s'assurer du roi de l'île d'Owhihée, qu'il soupçonnait d'avoir pris part à ce vol; il mit à terre un nombreux détachement de soldats de marine; il fit braquer les canons sur l'île. Les naturels, peu effrayés de ces préparatifs et du bruit des canons, emmenèrent leurs femmes dans les forêts, se couvrirent de leurs nattes de combat et attaquèrent en même temps le navire et le détachement.

L'artillerie eut bientôt renversé les pirogues; les soldats de marine poursuivirent les insulaires qu'ils avaient mis en déroute, et le capitaine Cook était sur le rivage et faisait signe aux vaisseaux de cesser le feu, lors-

u'un des naturels, sortant tout-à-coup d'un eu où il s'était caché, le frappa d'un poi- nard dont il était armé, et le poussa rude- ient dans la mer. L'équipage qui avait les eux sur lui, poussa un cri de douleur; et les nsulaires, encouragés par la mort du capi- aine Cook, pressèrent vivement les soldats le marine qui furent obligés, avec beaucoup de perte, de regagner leurs chaloupes.

Ainsi périt cet homme célèbre, le plus grand navigateur du siècle dernier. Sa mort fut cruellement vengée par le capitaine King, son successeur: il canonna pendant plusieurs heures la baie de Karakakoiloa, et menaça le brûler l'île entière, si on ne lui remet- ait le corps du malheureux capitaine Cook.

Ce corps fut rapporté par lambeaux et nhumé avec le plus grand appareil. Les in- ulaires eux-mêmes lui rendirent les honneurs unèbres, comme ils le font à leurs chefs. Ils placèrent son *eatooa* (son image) dans eur *morai*, et disputèrent aux Européens 'honneur de décorer son tombeau. Ces tristes levoirs ramenèrent les deux nations l'une ers l'autre; la paix fut faite, et il ne resta ue le vif regret de la perte irréparable que 'on venait de faire.

Le capitaine King, ami et compagnon de Cook, s'exprime ainsi en parlant de ses découvertes. « Jamais peut-être aucune science n'a été portée par les travaux d'un seul homme à un aussi haut degré de perfection, que l'a été la géographie par ceux du capitaine Cook. Dans son premier voyage à la mer du Sud, il découvrit les îles de la Société, s'assura que la Nouvelle-Zélande était une réunion de deux îles, et découvrit le détroit qui les sépare, qui est aujourd'hui appelé de son nom. Il visita ensuite les côtes orientales de la Nouvelle-Hollande, inconnues jusqu'à nos jours, sur une étendue de 27 degrés de latitude, ou de plus de 667 lieues.

» Dans cette seconde expédition, il résolut le grand problême du continent méridional, ayant traversé cette partie de l'hémisphère entre les 40°. et 70°. degrés de latitude, de manière à s'assurer de l'impossibilité de son existence, à moins de placer ce continent près du pôle, et hors de la portée de la navigation.

» Pendant ce voyage, il découvrit la Nouvelle-Calédonie, la plus grande île de la mer du Sud, si l'on en excepte la Nouvelle-Zélande; il découvrit aussi l'île de Géorgie, et une terre inconnue, qu'il nomma *Terre de*

Sandwick, la thule de l'hémisphère méridional; et après avoir visité deux fois les mers des tropiques, il fixa la situation des anciennes découvertes, et en fit de nouvelles.

» Mais son dernier voyage est le plus célèbre, par l'étendue et l'importance de ses découvertes. Outre plusieurs petites îles dans la mer Pacifique, il découvrit, au nord de la ligne équinoxiale, le groupe appelé *Iles de Sandwick*, qui, d'après leur situation et leurs productions, sont plus susceptibles de devenir un objet d'importance dans le système de la navigation européenne, qu'aucune autre découverte dans la mer du Sud. Il examina ensuite ce qui était resté inconnu jusqu'ici de la côte occidentale de l'Amérique, depuis le 43e. degré de latitude septentrionale jusqu'au 70e., comprenant une étendue de 1167 lieues; fixa la proximité des deux grands continens de l'Asie et de l'Amérique; passa le détroit qui les sépare, et examina les deux côtes jusqu'à une latitude si élevée, qu'il démontra l'impossibilité de l'existence, dans cet hémisphère, d'un passage de la mer Atlantique dans la mer Pacifique, soit à l'est, soit à l'ouest. En un mot, excepté la mer d'Amur et l'archipel du Japon, qui ne sont

encore qu'imparfaitement connus des Européens, il compléta l'hydrographie du monde habitable.

» Comme navigateur, ses services ne sont peut-être pas moins brillans, moins importans et moins méritoires. La méthode qu'il trouva et suivit, avec tant de succès, pour conserver la santé de ses matelots, forme une nouvelle époque dans l'histoire de la navigation, et fera passer son nom à la postérité, avec ceux des amis et des bienfaiteurs du genre humain.

» Ceux qui sont versés dans l'histoire de la navigation, n'ont pas besoin qu'on leur dise ce qu'ont coûté les recherches qu'exigeaient de si longs voyages. Cette maladie terrible, fléau constant des navigateurs, et qui s'est attachée à leurs pas dans tous les temps, avec des circonstances dont le tableau ferait horreur, le scorbut aurait toujours été un obstacle insurmontable aux progrès des découvertes; mais il était réservé au capitaine Cook de montrer au monde entier, par des épreuves répétées, que l'on pourrait prolonger des voyages trois, et même quatre ans, dans des régions inconnues et dans toutes sortes de climats, non-seulement sans que la santé en fût altérée,

mais même sans que la durée de la vie en fût aucunement diminuée. »

Le capitaine Cook était né le 25 octobre 1728. Il fut massacré le 24 février 1780, dans la cinquante-troisième année de son âge. Il était fils d'un simple journalier du village de Marton, dans le duché d'Yorck, en Angleterre. Mis en apprentissage à dix-huit ans chez un marchand de charbon de terre, il apprit les premiers élémens de la navigation sur les vaisseaux qui transportaient cette marchandise. Lorsque la guerre se déclara, en 1755, entre l'Angleterre et la France, Cook fut enlevé par la *presse*, et servit en qualité de simple matelot. Bientôt son application et ses talens lui méritèrent l'emploi de *maître d'équipage*. Le général *Wolfe*, faisant le siége de Québec en Canada, demanda un marin instruit et courageux, qui pût sonder la profondeur du canal du fleuve Saint-Laurent, en face du camp français, fortifié à Montmorenci et à Beauport. Cook fut présenté, et exécuta avec approbation cette périlleuse entreprise. Parvenu, de grade en grade, à celui de capitaine en pied, il partit pour son premier voyage autour du monde avec MM. *Banks* et *Solander*, le 30 juillet 1768, et

revint en 1771. Un an après, il repartit avec M. *Forster*, et revint en 1775. Son troisième et dernier voyage dura quatre ans.

Nous avons cru devoir donner cette notice biographique sur un marin aussi célèbre, et que nous avons cité tant de fois dans le cours de cet ouvrage.

WAHOO.

Wahoo paraît être, après Owhihée, la plus grande des îles Sandwick. Elle peut avoir plus de 30 milles anglais de longueur, et au moins 50 dans sa plus grande largeur.

Les insulaires de Sandwick paraissent avoir un caractère d'obligeance qui leur est commun. Le capitaine *Dixon*, qui les visita en 1786, leur rend, à cet égard, la même justice que les capitaines Cook et King. Dès qu'il parut sur les côtes de Wahoo, les naturels s'empressèrent de venir à son bord. Comme il avait besoin d'eau, il leur fit entendre qu'il les payerait de leurs peines, s'ils voulaient lui en apporter. Ils ne demandaient pas mieux. Toutes les pirogues s'éloignèrent et revinrent bientôt chargées de grandes gourdes pleines d'eau. Ces gourdes sont fort larges, et ont différentes figures, qu'on leur fait prendre en

es serrant avec des cordes ou du linge, quelques jours après que la fleur est tombée. Chaque de ces gourdes pleines fut payée un clou. Dixon demanda ensuite des vivres ; mais on lui répondit qu'ils étaient *taboés*, jusqu'à ce que le roi, qui se proposait de visiter les Européens, fût venu à bord des bâtimens.

Il est nécessaire d'expliquer ce que c'est que le *taboo*. Cela signifie *interdire*. La cérémonie de *taboer* se fait par les prêtres, qui plantent une quantité de petites baguettes, surmontées d'une touffe de poils de chiens, autour des endroits qu'ils veulent faire regarder comme sacrés. Ce fut ainsi que l'on entoura, à Owhihée, un espace de terrain où Cook et ses gens avaient desiré de ne pas être tourmentés par les naturels ; nul n'osa franchir cette enceinte. Le châtiment pour le coupable ne serait pas moins que la mort. Cette interdiction se jette sur toutes sortes de choses, et même sur les personnes. Une femme qui a lavé un cadavre est *taboée* pour un certain temps : elle ne peut toucher à sa nourriture ; d'autres femmes se chargent de porter à sa bouche ce qu'elle veut manger.

Le roi, qui s'appelait *Tecretecre*, parut bientôt dans une double pirogue, accompa-

gné de deux jeunes gens, qui étaient ses neveux, et de plusieurs autres des principaux personnages de la nation. Le roi avait bonne mine, était grand et bien fait. Les chefs n'avaient rien de particulier dans leur mise, quoiqu'il fût aisé cependant de voir qu'ils étaient au-dessus du reste des insulaires. Un des neveux du roi avait trois dents de moins à l'entrée de la bouche; on les lui avait arrachées à la mort d'un de ses parens. C'est une coutume parmi les *érées* de s'arracher une dent à la mort d'un ami. Tecretecre, après avoir satisfait sa curiosité et reçu du capitaine Dixon quelques grains de verre et d'autres bagatelles, se retira; et bientôt on s'apperçut des bons effets de sa visite : le *taboo* fut levé, et les naturels apportèrent de tous côtés des cochons et divers légumes. Le roi et sa suite firent de fréquentes visites aux navigateurs anglais; c'était l'intérêt qui presque toujours amenait ce souverain; car quoiqu'il apportât chaque fois quelque chose en forme de *matano* (présent), ce n'était généralement que des objets de peu d'importance, tels qu'un petit cochon, quelques noix de coco, et de temps en temps de petits barbots. Le capitaine Dixon lui donnait toujours dix fois la valeur de ces

présens. C'eût été une maladresse extrême et un défaut de politique de ne pas le faire, puisqu'il pouvait aisément, en mettant le *taboo*, empêcher toutes les pirogues d'aller porter les denrées nécessaires aux vaisseaux.

Parmi le petit nombre que le capitaine Dixon admettait à son bord, outre le roi et sa suite, il se trouvait un vieux prêtre qui semblait jouir d'une grande autorité sur les insulaires. Il avait toujours deux personnes à sa suite, l'une pour préparer son ava, et l'autre pour rester constamment près de lui, en cas que ses services lui fussent nécessaires. L'*ava* (ou poivre enivrant) est une racine qui, par sa forme et sa couleur, ressemble à notre réglisse; mais elle en diffère totalement par le goût. Les *érées*, ou chefs, sont les seuls auxquels il soit permis d'en faire usage; encore doivent-ils avoir un certain nombre d'années. Ils ne la préparent jamais eux-mêmes : ils ont un domestique qui, nouveau Ganymède, n'est chargé d'aucun autre soin que de celui de préparer et de verser ce nectar à son maître. Il commence par mâcher une certaine quantité de cette racine, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en pâte; elle est alors mise dans une jatte de bois très-propre, destinée à ce seul

usage ; et après avoir versé dessus une quantité d'eau, on en exprime le jus, et on passe la liqueur à travers un morceau d'étoffe.

Cette liqueur est capable d'enivrer ; mais elle paraît assoupir les esprits, et ses effets sont très-pernicieux : on en pouvait juger par le vieux prêtre même, qui était tout décharné, et dont le corps était couvert de pustules blanches.

ATTOWI.

Cette île est à peu de distance de Wahoo, et paraît aussi bien peuplée. Le capitaine Dixon y fut très-bien reçu ; *Abbenoue*, le roi du pays, devint son ami, et s'empressa de lui procurer tout ce qui était nécessaire à l'équipage. Le peuple fut aussi obligeant, aussi aimable et aussi voleur qu'à Owhihée et à Wahoo. Le capitaine Dixon fit une excursion dans cette île. Le récit de cette promenade ne peut qu'intéresser et mieux faire connaître les insulaires.

« La matinée était belle, dit le navigateur, et nous en profitâmes pour la partie que nous avions projetée. Nous descendîmes à terre. Avant que nous nous promenassions dans l'île, Abbenoue nous conduisit dans un endroit tout

près du rivage, pour nous faire voir les préparatifs de notre dîner. Nous y trouvâmes quelques-uns de ses domestiques qui nétoyaient un fort beau cochon, qu'on allait faire cuire au four avec du tarrow ; et il nous dit qu'il espérait qu'il y aurait *arouarou* (grande abondance). Nous l'assurâmes que ce serait plus qu'il ne fallait pour tous, et il en parut satisfait. Il nous avertit de ne pas aller trop loin, vu que le dîner serait prêt à midi ; ce qu'il nous fit entendre en montrant le soleil. Après cela, Abbenoue ayant à se rendre à bord des bâtimens, confia les préparatifs du dîner à *Ryheira*, son fils.

» Ayant souvent entendu parler à ceux de nos gens qui étaient descendus à terre, d'un village appelé par les naturels *A-Rappa*, où il y avait un grand nombre de gens employés à fabriquer des étoffes, la curiosité m'engagea à aller d'abord dans cet endroit, sachant qu'il n'y avait pas plus de trois milles, et que je pouvais être facilement revenu auprès de Ryheira à l'heure du dîner. Une foule de naturels nous avait entourés lorsque nous avions mis pied à terre; mais comme nous avions tous pris des chemins différens, selon le but ou la fantaisie de chacun, la foule

s'était divisée en autant de pelotons, où je ne fus que très-peu incommodé dans ma route. Un homme se montra particulièrement empressé à me rendre de petits services. Non-seulement il s'offrit à me montrer le chemin pour aller à *A-Rappa*, mais de m'accompagner toute la journée, moyennant un grand clou que je lui donnerais. Comme il était dans son marché que je lui donnerais le clou avant de nous mettre en marche, je m'attendais qu'il s'enfuirait aussitôt qu'il l'aurait entre les mains. Je résolus cependant d'en courir les risques, et je tâchai de m'assurer de sa fidélité en lui promettant un *matano* pour le soir.

» *A-Rappa* est un assez grand village, situé derrière une longue avenue de cocotiers, qui fournit à ses habitans un excellent abri contre les rayons brûlans du soleil, lorsqu'il est dans sa plus grande force. Entre ces cocotiers, il y a une bonne quantité de terres humides et marécageuses, qui sont bien plantées de tarrow et de cannes à sucre.

» Il était dans mon projet, en allant à *A-Rappa*, de voir la manière d'opérer des naturels en fabriquant leurs étoffes; mais je fus déçu. Plusieurs de nos messieurs, guidés par le

même motif, étaient arrivés avant moi, et leur présence fit suspendre le travail. Les ouvriers nous entourèrent ; quelques-uns nous offrirent de nous reposer à l'ombre des branches d'arbres plantés auprès de leurs portes ; d'autres coururent vers les cocotiers et nous rapportèrent des noix, avec toutes les marques possibles d'honnêteté et de bonne volonté ; en un mot, chaque habitant de ce village était occupé, soit à nous offrir ce qui dépendait de lui, soit à satisfaire sa curiosité en nous regardant.

» Pendant que plusieurs de nous étaient occupés à la porte de ces honnêtes insulaires, j'entendis un bruit semblable à celui de pierres lancées avec violence, et au même instant tous les naturels s'enfuirent avec précipitation. En me retournant, j'apperçus Ryheira qui venait à nous ; craignant que la foule qui nous entourait ne nous incommodât, il avait pris ce moyen pour la dissiper. Cette circonstance est une bien forte preuve de l'extrême autorité des érées sur les gens du peuple. Il n'y avait pas une de ces pierres jetées par Ryheira, qui ne fût au moins suffisante pour estropier un homme. Les naturels le souffrirent cependant avec patience.

» Ryheira nous dit que lorsque nous gagnerions l'endroit où nous étions abordés, nous trouverions le dîner prêt. Nous fûmes reconnaissans de son honnêteté ; mais aussitôt il gâta tout en sollicitant un *matano*. Comme ce n'était pas là le moment de le refuser, il rassembla six ou huit clous que nous lui donnâmes, et qui le satisfirent pour l'instant.

» La chaleur était excessive ; nous nous en retournâmes à pas lents, et par un chemin différent de celui que j'avais pris en allant à *A-Rappa*. Lorsque nous arrivâmes sur le rivage, le dîner était presque prêt, et l'on avait disposé pour notre réception un grand bâtiment où Abbenoue avait coutume de retirer ses pirogues.

» Ryheira s'occupa du soin de rassembler tout notre monde. Lorsque nous fûmes tous réunis, on servit le dîner. Si un cuisinier de Londres eût vu dresser ce dîner, il n'eût sans doute pu s'empêcher de rire, et cette vue contribua beaucoup à me divertir.

» Il n'y avait pas moins de quatre valets qui y étaient employés. L'un apporta une grande calebasse remplie d'eau, un autre un paquet de noix de coco, un troisième un vase plein de belles racines de tarrow cuites au four ; et

le dernier, aidé par Ryheira lui-même, apporta le cochon très-bien dressé sur un grand plat rond, fait de bois.

» Cela fait, le dernier valet, qui paraissait être le chef de la cuisine, versa de l'eau sur le porc et le frotta avec ses mains, nous donnant à entendre qu'il ferait ainsi d'excellente sauce. Nous l'aurions bien volontiers dispensé de ce raffinement de délicatesse; mais cela ne se pouvait sans risquer d'offenser notre hôte. L'appétit que nous avions ne nous permettait pas, d'ailleurs, d'être bien délicats. Je mangeai de bon cœur, et je crois que tous les autres en firent autant. Pendant le dîner, les domestiques de Ryheira étaient près de nous, occupés à nous ouvrir des noix de coco pour boire lorsque nous avions soif; et bref, nous fûmes servis avec autant de zèle que si nous eussions dîné à une guinée par tête dans la meilleure taverne de Londres.

» Le cochon était parfaitement rôti; le tarrow était beaucoup mieux cuit que nous ne l'aurions pu faire à bord; et tout le repas, si nous en exceptons la manière de faire la sauce, fut servi avec un degré de décence et de propreté que l'on ne s'attendait guère de trouver dans un endroit si éloigné des nations

civilisées, et où la nature et la nécessité seules ont donné l'idée des ustensiles nécessaires à préparer les mets.

» Après le dîner, je fis une excursion dans une partie du pays, différente de celle où j'avais été le matin ; et la vallée le long de la rivière présentant l'aspect le plus riant de tous ceux qui étaient à la portée de ma vue, ce fut vers ce côté que je m'acheminai.... Je traversai la rivière dans une pirogue, et je me rendis, après une longue promenade, à un village peu éloigné de la rivière. J'y rencontrai plusieurs personnes de l'équipage qui avaient été visiter les plantations qui dominent la vallée.

» Nous apprîmes qu'Abbenoue faisait sa résidence dans ce village, et l'on nous montra plusieurs maisons qui lui appartenaient. Il y a un bon nombre de cabanes éparses çà et là tout le long du chemin, depuis le village jusqu'au bord de la mer ; et comme nous allions très-doucement, les habitans nous engageaient continuellement à nous reposer un peu sous les arbres ; il s'en trouve toujours auprès de leurs habitations. Il était évident que leurs sollicitations n'avaient point pour unique objet de satisfaire une curiosité insatiable,

mais qu'elles étaient dictées par l'envie de nous faire plaisir et de nous donner des marques d'attention, qui doivent leur mériter notre reconnaissance : on voyait la joie briller dans les traits de ceux chez qui nous nous arrêtions. Leur famille se rassemblait autour de nous ; les uns nous apportaient des noix de coco pour nous rafraîchir ; d'autres éventaient ceux de nous qui paraissaient fatigués de leur promenade ; enfin, ils étaient singulièrement empressés à nous rendre tous les bons offices qui étaient en leur pouvoir.

» La vallée que nous longeâmes pour nous rendre sur le rivage, est entièrement consacrée à la culture du tarrow, et ces plantations sont disposées avec beaucoup de jugement. Le terrain est bas, et les endroits plantés de tarrow sont totalement couverts d'eau et environnés de fossés ; de sorte qu'on peut à volonté en faire écouler l'eau ou les arroser avec celle que l'on tire de la rivière par des saignées. Le tarrow est planté suivant la fantaisie des propriétaires, dont les possessions sont marquées avec la plus scrupuleuse exactitude. Elles sont coupées à des distances convenables par des sentiers élevés de la largeur de deux pieds. J'ajouterai que ces plan-

tations s'étendent le long des bords de la rivière... »

Tous les détails que nous venons de transcrire, doivent faire connaître que les insulaires de Sandwick sont déjà à demi-civilisés, et qu'il ne leur faut que quelques circonstances pour étendre leurs idées et élever leur nation bien au-dessus des autres peuples de la mer du Sud. En général, leur caractère est plus sérieux, plus réfléchi que celui des Otahitiens.

Nous rapporterons encore un trait qui marque la bonté de leurs cœurs. En revenant des côtes nord-ouest de l'Amérique, le capitaine Dixon relâcha encore à Attowi. Les naturels vinrent avec joie au-devant de l'équipage, et renouvelèrent connaissance avec les Anglais. Un des insulaires que les matelots avaient nommé *Long-Shanks*, à cause de la longueur démesurée de ses jambes, monta à bord et descendit dans l'entre-pont. Bientôt il rencontra le charpentier, qui était à peine convalescent d'une maladie de langueur qui l'avait exténué pendant un temps considérable; il était encore faible, et pouvait à peine se traîner. Sa pâleur et son visage décharné affectèrent singulièrement *Long-Shanks;* les larmes roulèrent dans ses

yeux, et il s'informa avec tendresse et avec compassion de sa maladie et de sa situation actuelle. Le trouvant trop faible, il lui frotta doucement les cuisses et les jambes, en pressant ses nerfs et ses muscles, et chercha à le consoler du mieux qu'il put. Il monta aussitôt sur le pont, rentra dans sa pirogue, et rama avec vîtesse vers le rivage, sans avoir pris congé, selon sa coutume, d'aucun de ceux qui étaient sur le gaillard d'arrière; mais il revint bientôt après avec une belle volaille qu'il apporta au charpentier, lui disant de la faire cuire, et ajoutant qu'il espérait que cela hâterait sa guérison, et qu'il serait mieux dans un jour ou deux. »

Après avoir esquissé le portrait des insulaires de Sandwick, d'après la relation de Cook, nous rapporterons encore quelques traits de leurs mœurs, d'après les observations du capitaine Dixon. Ce navigateur dit qu'ils sont naturellement doux, incapables de chercher à faire du mal et susceptibles d'attachement. Leur air est vif et gai; et s'ils paraissent enclins au vol, ils ne se rendent pas, au moins, coupables de bassesse: quand on leur confiait quelque chose, ils le rendaient fidèlement. Ces Indiens ont, en

général, le teint couleur de noisette; mais celui des femmes est moins brun. Les mains de ces dernières sont petites, et leurs doigts d'une délicatesse extrême.

Le vêtement annonce l'industrie de ceux qui le portent. La toile qu'ils emploient est faite, comme à Otahiti, de fibres de mûrier, réunies avec une eau gommée. Ils ont, de plus que les Otahitiens, l'art d'imprimer, ou plutôt de peindre sur ces étoffes différens dessins avec des couleurs qu'ils extraient des plantes de leur île. Ces ouvrages, pour la délicatesse et la propreté, seraient encore admirés en Europe. Ils ont des éventails carrés, assez ordinairement faits de côtes de noix de coco, et dont le manche est orné de cheveux. Les chasse-mouches sont très-curieux; ils les font avec des plumes de frégate; les manches en sont décorés de morceaux de bois et d'os, de façon qu'à une certaine distance on les prendrait pour des ouvrages de marqueterie.

Les hameçons sont faits avec des écailles de l'huître à perle, et sont formés de ma-

re servir en même temps d'hameçon et

. Ceux qui sont destinés à prendre des

requins sont faits de bois, et infiniment plus grands.

Leurs maisons, qui ressemblent pour la forme à des meules de foin, sont couvertes de jonc ou de glayeul; l'entrée en est si basse que l'on ne peut y pénétrer qu'en rampant. Quelques planches posées contre l'ouverture de ces huttes, y tiennent lieu de porte. L'ordre et la propreté règnent dans l'intérieur de ces maisons, où une natte grossière est étendue par terre en forme de tapis. Comme elles ne sont pas divisées en plusieurs appartemens, l'endroit destiné pour reposer est un peu plus haut que le reste, et couvert de nattes plus fines. Ils placent sur un banc de bois leurs ustensiles, tels que des gourdes, des jattes et des plats de bois, en quoi consiste, en général, tout leur ameublement. Ceux qui possèdent des cochons ou de la volaille, les gardent dans de petits réduits destinés à cet usage, en-dehors de leurs maisons.

Les viandes les plus estimées, telles que la chair de cochon et la volaille, sont entièrement réservées pour les érées. La chair de chien est regardée comme un mets des plus délicats.

Les *towtows*, ou hommes du commun, et les femmes se nourrissent de poissons et de légumes. La coutume qui leur interdit la viande, ne peut venir de la rareté des animaux, puisqu'ils sont en assez grand nombre dans ces îles pour suffire aux besoins de tous leurs habitans ; les femmes des érées ont cependant quelquefois la permission d'en manger.

Les couteaux que ces peuples emploient pour tuer et apprêter les cochons, sont faits de dents de requin, tellement arrangées, qu'ils s'en servent pour couper leur viande avec autant de promptitude que de dextérité.

Leurs pirogues ne sont pas seulement construites avec adresse; elles sont en même temps des preuves de l'industrie et de la patience de ces insulaires. Ils les font d'un seul arbre, et l'on en voit depuis 12 jusqu'à 40 et 50 pieds de longueur. Il leur faut sans doute un long espace de temps et une constance infatigable pour creuser ces arbres, et pour donner à leurs extrémités la forme qu'elles ont, puisqu'ils n'ont pour surmonter ces difficultés immenses, qu'un petit nombre d'outils grossiers et insuffisans. Ces pirogues ont ordinairement un pouce d'épaisseur. Leurs côtés

sont élevés par des planches fixées tout autour avec beaucoup d'adresse. Les pirogues simples n'ont qu'un rebord qui s'élargit horizontalement des deux côtés, et assure leur équilibre. Les doubles pirogues sont composées de deux pirogues simples sans rebord, qui tiennent l'une à l'autre, au moyen de plusieurs perches courbées en demi-cercle, et qui sont fortement attachées aux parties des deux pirogues. Au-dessus de ces perches, et parallèlement à la double pirogue, est une espèce de plate-forme qui sert à transporter des cochons, des légumes, etc., et qui est en même temps un siége commode pour les personnes distinguées des deux sexes, tandis que les *towtows* qui pagaient sont toujours assis dans la pirogue. Leurs pagaies ou rames ont 4 à 5 pieds de longueur, et ressemblent beaucoup à la pelle des boulangers.

Ces insulaires sont très-adroits à la pêche. « Un jour, dit le capitaine Dixon, un grand nombre d'Indiens rôdant autour de notre vaisseau dans leurs pirogues, un de nos messieurs qui pêchait avec une ligne et un petit hameçon, vit l'appât qu'il y avait mis, emporté par un gros poisson. Ne voulant pas perdre sa ligne, qui était une de celles dont

se servent les habitans des îles Sandwick, que l'on regardait comme une chose curieuse, il la tira de l'eau, et n'osait la jeter une seconde fois. Un Indien l'ayant prié de la lui laisser diriger, il la lui confia; le poisson revint à l'amorce; l'Indien l'amusa pendant quelque temps, et ne tarda pas à l'attirer dans sa pirogue. Ce poisson était un large cavally, et pesait 100 livres. Une autre fois, un gros requin ayant saisi une petite ligne qu'on venait de confier à un Indien qui se trouvait alors auprès de notre vaisseau, il suivit le requin à la distance de près de deux milles, sans endommager la ligne, et le saisit enfin en tirant l'hameçon aussi perpendiculairement qu'il était possible. »

Leur manière de sculpter est encore une preuve de leur adresse et de leur industrie. Ils ont un grand nombre d'images qui représentent des figures humaines, et qu'ils honorent comme leurs dieux. Les plats dans lesquels est servi l'*ava*, sont quelquefois supportés par trois de ces petites figures. Ces plats et les jattes sont faits d'une espèce de bois ressemblant à l'ébène; la perfection et le poli de l'ouvrage sont, sinon supérieurs,

au moins égaux à tout ce qui sort des mains de nos tourneurs.

Les insulaires de Sandwick aiment beaucoup le chant. Quand ils s'approchaient dans leurs pirogues des vaisseaux européens, ils chantaient en chœur, et recommençaient leurs chants au moment du départ, jusqu'à ce qu'ils eussent touché le rivage. Leurs *heevas* ou chansons, suivant le capitaine Dixon, ne peuvent être notées, parce qu'elles ressemblent moins à un chant musical qu'à une manière de parler prompte et énergique ; et les musiciens paraissent prêter plus d'attention aux mouvemens du corps qu'aux modulations de la voix. Ce sont assez généralement les femmes qui exécutent ces concerts. Elles commencent d'abord par suivre dans leurs chants une marche lente et régulière. Le ton devient insensiblement plus vif et plus animé, et se termine enfin par des éclats de rire et par des contorsions.

« Il est évident, poursuit Dixon, que ces Indiens n'ont pas la moindre idée de la mélodie, les sons et les modulations de leurs airs étant invariablement les mêmes. Cependant il paraît y avoir un degré d'invention, je dirais presque de poésie, dans la compo-

sition de leurs chants, qui sont souvent *impromptu.* Les fréquens éclats de rire par lesquels ils sont interrompus, sont sans doute excités par quelque allusion ingénieuse ou plaisante que les virtuoses ont l'art de placer dans ces chansons. »

Ils ont des tambours, qu'ils battent pour accompagner leurs *heevas*, et dont la hauteur est d'environ 12 à 16 pouces. Les côtés sont percés de plusieurs trous, et une peau de chien est étendue sur l'une des extrémités. Ces tambours ne rendent qu'un son triste et sourd. Les armes sont des lances, des frondes, des arcs et des flèches. Les lances sont des bâtons d'un bois semblable à l'acajou, qui ont environ 6 pieds de longueur, et dont l'une des extrémités est barbelée, et l'autre presque pointue. Les arcs et les flèches sont faits de roseaux si minces, que l'on a peine à concevoir comment ces armes peuvent leur être utiles. Ils manient la fronde avec beaucoup de dextérité et d'avantage.

Les hommes et les femmes nagent avec une adresse surprenante, et ne paraissent pas craindre le requin. Souvent quelques insulaires s'élançaient de leurs pirogues dans la mer pour en retirer les entrailles des cochons

que les matelots y avaient jetées, au moment même où un requin cherchait à s'en emparer.

Le capitaine Cook, dans son dernier voyage à l'océan Pacifique, a démontré d'une manière presque incontestable, c'est-à-dire par l'affinité du langage, que les habitans des îles Sandwick descendaient des Malais, et qu'ils sont d'une même tribu que les peuples qui habitent la Nouvelle-Zélande, les Nouvelles-Hébrides, les îles de la Société, les îles Marquises, etc.

Les îles Sandwick sont, en général, montueuses, et quelques-unes s'élèvent à des hauteurs considérables. Le capitaine King a supputé que Monakaah et Monaroa, deux montagnes qui sont sur l'île d'Owhihée, sont beaucoup plus hautes que le fameux pic de Ténériffe ; et la montagne sur l'île de Mowée paraît être peu inférieure en hauteur aux deux autres. Les sommets de celles d'Owhihée sont éternellement couverts de neige ; cependant les plantations nombreuses et bien cultivées qui sont autour de leurs bases, et les feuillages verts et touffus des arbres qui croissent et couvrent leurs flancs, détruisent absolument toute idée d'hiver. L'aspect que présentent ces îles est également varié et agréa-

ble ; le voisinage de la mer est presque partout couvert de villages abrités des rayons du soleil par l'ombrage des branches bien feuillées des cocotiers, des palmiers, des mûriers, des gérofliers, des poivriers, etc. Plus l'œil s'égare dans l'intérieur du pays, plus il découvre de nouvelles beautés. On apperçoit à l'infini des plantations régulières, et toutes plus belles les unes que les autres. Ce paysage est couronné par des montagnes qui sont couvertes jusqu'à leur sommet de la verdure d'un éternel printemps.

NOOTSKA ou entrée du roi Georges.

Cook, en quittant les îles Sandwick, se dirigea vers la côte nord-ouest de l'Amérique, et le premier lieu où il s'arrêta est appelé par les sauvages *Nootska ;* il nomma ce port l'*entrée du roi Georges*. Sa situation est par la latitude de 49 degrés 36 minutes, et sa longitude par le 250e. degré 45 minutes. Dès que les naturels apperçurent les vaisseaux, ils montèrent dans leurs pirogues et s'avancèrent à la rencontre des Européens. Lorsqu'ils n'en furent qu'à cent toises, ils se rangèrent en ligne ; les hommes étaient de-

bout et chantaient d'un mouvement lent, en marquant la mesure avec leurs mains et leurs pagaies, et en faisant des gestes très-expressifs ; ils gardèrent ensuite le silence pendant quelques instans, puis recommencèrent en prononçant par intervalles, jusqu'à perdre la voix, le mot *hooee*. Cette musique n'était pas sans agrément. Un des sauvages, après les chansons, fit un long discours, et y joignit des gestes qui parurent être une invitation de descendre à terre. Quand il eut fini, il jeta des plumes vers les Européens, et ses camarades jetèrent aussi des poignées de poussière ou d'une poudre rouge. L'orateur était couvert d'une peau, et tenait dans les mains une espèce de grelot qu'il secouait. Deux autres sauvages lui succédèrent, mais ils furent moins longs et moins véhémens. Quelques-uns avaient leurs cheveux remplis de petites plumes blanches. Tous furent paisibles et sans défiance. Ils offrirent des fourrures de diverses sortes, des peaux d'ours, de putois, de martres, de loutres de mer, et d'autres objets ; et les échanges se firent avec bonne foi. Ils offrirent des crânes et des mains d'hommes, qui n'étaient pas encore dépouillés de leur chair, et firent entendre aux Anglais qu'ils avaient

mangé ce qui manquait. Ils connaissaient le fer, donnaient du prix aux couteaux, aux clous, aux miroirs, aux boutons de métal, et avaient déjà une idée du commerce.

Ce fut dans le courant du mois de mars que Cook toucha les côtes de *Nootska*. L'hiver y régnait encore; les collines étaient couvertes de neige. Cependant le climat paraît plus doux que celui de la côte orientale de l'Amérique sous la même latitude. Il n'y gelait point dans les terrains bas, tout y végétait avec force, et l'herbe y avait déjà un pied de longueur. Les forêts sont pleines de loups, d'ours, de renards, de daims, de martres, de ratons, d'écureuils et de quelques autres bêtes qui fournissent d'excellentes fourrures. La race des cochons, des chèvres et des chiens n'y est pas encore bien établie. Les baleines, les marsouins et les veaux marins sont les animaux de mer les plus communs sur les côtes. Les loutres y sont aussi fort nombreuses. Les oiseaux ne paraissent pas se plaire autant dans ce climat, car on n'y en voit que très-peu.

Les naturels du pays sont de la taille ordinaire; ils ont le corps arrondi, sans être musculeux; les vieillards seuls sont maigres.

Leur visage est rond et plein, quelquefois large; ils ont les joues proéminentes, souvent aplaties subitement vers les tempes; leur nez aplati à sa base, présente de larges narines et une pointe arrondie; leur front est bas, leurs yeux petits, noirs, moins vifs que languissans; leurs lèvres larges, épaisses, arrondies; leurs dents assez égales et bien rangées. Ils manquent absolument de barbe; quelques-uns en ont une petite touffe à l'extrémité du menton: ceux-ci, en se l'arrachant, ménagent sans doute cette partie; les vieillards ont une barbe épaisse sur le menton, et même des moustaches; leurs sourcils étroits sont peu fournis; mais ils ont beaucoup de cheveux qui sont durs et forts, noirs et lisses, flottans sur leurs épaules. Ils ont le cou court, et la forme de leur corps n'offre rien d'agréable: leurs grands pieds sont mal faits, et les chevilles très-saillantes. Leur corps incrusté de peinture ne peut laisser deviner la couleur de leur teint: ceux qui voulurent bien se laver avaient la peau presqu'aussi blanche que celle des Européens; leurs enfans étaient blancs. En général, leur physionomie est uniforme et sans expression. Les femmes ont à-peu-près le même teint, les mêmes

traits, la même taille que les hommes, et il n'est pas facile de les distinguer.

L'habillement commun aux deux sexes consiste en un manteau de lin garni dans le haut d'une bande étroite de fourrure, et dans le bas de franges ou de glands. Il passe sous le bras gauche, est attaché sur le devant de l'épaule droite avec un cordon, et assujéti par un autre cordon sur le derrière; les deux bras sont en liberté. Par-dessus ce manteau qui descend jusqu'aux genoux, est un autre petit manteau de la même étoffe, garni de franges, ouvert au milieu et au travers duquel on pourrait passer la tête; il repose sur les épaules, et recouvre le bras jusqu'au coude, et le corps jusqu'à la chute des reins.

Leur tête est couverte d'un chapeau, fait en cône tronqué, d'une belle natte; une houppe arrondie, ou une touffe de glands de cuirs, le décore souvent au sommet. Souvent aussi les hommes ont une peau d'ours, de loup ou de loutre de mer, dont les poils sont en dehors, attachée comme un manteau, quelquefois sur le devant du corps, quelquefois sur le derrière. Durant la pluie, ils se couvrent d'une natte grossière. Leur vêtement est commode et ne manque pas d'é-

légance quand il est propre ; mais il l'est rarement. Leur corps est toujours barbouillé d'une graisse rance, et leurs têtes comme leurs habits sont garnies de vermine.

Quelquefois ils se peignent le visage de noir, de rouge et de blanc, et alors ils sont affreux. Ils suspendent à leurs oreilles des morceaux d'os, des plumes, des coquillages, des faisceaux de poils, ou des morceaux de cuivre. Plusieurs ont la cloison du nez percée, et ils y suspendent les mêmes objets qu'aux oreilles. Leurs poignets sont garnis de bracelets ou de grains blancs qu'ils tirent d'un coquillage, de petites lanières de cuir ornées de glands, ou d'un large bracelet d'une matière noire et luisante de la nature de la corne. La cheville de leurs pieds est souvent couverte de bandes de cuir et de nerfs d'animaux.

Tel est leur vêtement ordinaire. Dans les visites de cérémonies, ou lorsqu'ils vont à la guerre, ils ont des peaux d'ours et de loups garnies de bandes de fourrure ou de lambeaux de l'étoffe de poil qu'ils fabriquent eux-mêmes, et ils les portent séparément ou par-dessus leurs autres habits. Dans le premier cas, leur tête est chargée de plumes

grandes ou petites, couverte d'un cône d'osier ou d'écorce battue; leur visage est barbouillé de couleurs mêlées à de la graisse ou du suif, qui forment différentes figures. Quelquefois leur chevelure est divisée en paquets liés par-derrière et ornés de rameaux de cyprès. Ils ont un équipage plus bizarre encore : ils se couvrent le visage d'une multitude de masques de bois sculpté, représentant des têtes d'hommes, d'aigles, de loups, de marsouins ou d'autres animaux, parsemées de mica, et les font dominer par des morceaux de sculpture taillés comme la proue d'une pirogue peinte. Ces déguisemens ridicules sont employés dans leurs fêtes, peut-être pour intimider l'ennemi dans les combats, et quelquefois pour aller à la chasse.

Dans leur ajustement ordinaire, ces sauvages n'ont point la physionomie féroce, et paraissent des hommes indolens et paisibles; ils manquent également de vivacité et de réserve; leurs discours ne sont composés que de phrases courtes ou de mots détachés, répétés avec énergie, toujours sur le même ton, joints à un seul geste qui consiste à je-

le corps en avant, tandis que les genoux se

et que les bras pendent sur les côtés.

Quoique cruels et implacables envers leurs ennemis, ils ont de la bonté, de la docilité, et une sorte de politesse naturelle. Les injures les mettent en fureur, mais le calme suit promptement leur colère. Ils paraissent paresseux et ne montrent pas une curiosité bien vive. Ils aiment la musique ; la leur est grave, leurs airs sont lents, mais expressifs et agréables. Ils forment des concerts, et un homme marque la mesure en frappant sur sa cuisse. Un grelot, un petit sifflet, sont leurs seuls instrumens.

Ils mettent de la loyauté dans le commerce, et sont cependant fripons; mais ils ne dérobent que les objets dont ils connaissent la valeur et l'usage ; et comme ils n'estiment que les métaux, les navigateurs pouvaient laisser leur linge à terre sans gardes.

Les bourgades parurent au capitaine Cook renfermer chacune 1000 ames ; les maisons y sont dispersées sur trois lignes, qui s'élèvent par degrés l'une au-dessus de l'autre ; les plus grandes sont sur le devant ; de grandes rues séparent les lignes, de petits sentiers mènent de la ligne de devant à celle de derrière ; mais la division de la bourgade, comme celle de l'intérieur des maisons, est fort irré-

gulière. Ces maisons sont formées de planches dont les bords portent sur les bords de la planche voisine, et sont attachés avec des bandes d'écorce de pin; elles sont appuyées par de petits poteaux ou des perches, et au-dedans par des poteaux plus gros posés en travers; elles ont 7 à 8 pieds de hauteur, et les planches qui forment le toit peuvent s'écarter quand il fait beau temps, et se réunir quand il fait de la pluie; il n'y a point de porte; un espace ouvert, haut de 2 pieds, y sert d'entrée; les fenêtres y sont aussi des trous refermés par des nattes; près des côtés est un petit banc de planches, haut de 5 à 6 pouces, large de 5 à 6 pieds, et couvert de nattes; il sert à la famille de siége et de lit. On voit encore dans ces demeures des caisses, des boîtes de toutes les dimensions, entassées les unes sur les autres, où sont renfermés leurs habits, leurs fourrures, leurs masques. A côté sont des baquets pour conserver l'eau, des coupes et des jattes de bois, des augets de même matière dans lesquels ils mangent, des paniers d'osier, des sacs de

ttes, etc. Sur la terre ou dans le haut de

, on voit leurs filets jetés au ha-

sard; rien n'y est propre et rangé que le banc où ils couchent.

Ces demeures exhalent une puanteur insupportable : ils y sèchent, ils y vident leurs poissons, et les entrailles mêlées aux restes des repas offrent des tas d'ordures qui ne s'enlèvent jamais. Elles sont ornées de statues, faites de troncs d'arbres grossièrement sculptés, offrant une figure d'homme et des bras peints; ils les appellent *klumma*.

Les hommes pêchent et chassent; les femmes, renfermées dans les maisons, y fabriquent des vêtemens de laine ou de lin, y préparent le poisson qu'elles vont chercher sur le rivage, où les hommes le déposent. Ceux-ci ne leur témoignent ni égards ni tendresse. Les jeunes gens sont les plus oisifs et les plus indolens. Ils s'étendent au soleil et se roulent absolument nus sur le sable. Les filles se conduisent avec la plus grande décence.

Ces peuples se nourrissent de végétaux et d'animaux, mais beaucoup plus de ceux-ci. La mer leur fournit des poissons, des moules, des coquillages, des quadrupèdes marins; ils mangent les sardines et les harengs dans leur état de fraîcheur, et en fument et sèchent

une partie. Les harengs leur donnent des œufs ou laites qu'ils préparent d'une manière curieuse ; ils les saupoudrent de petites branches du pin de Canada, et d'une petite herbe qui croît sur les rochers submergés, et ils mangent le tout. Cette espèce de kaviar se garde dans des paniers ; c'est leur pain d'hiver, et le goût n'en est pas désagréable. Ils en font aussi avec la laite des plus gros poissons, mais il n'est pas aussi bon. Ils grillent les grosses moules dans leurs coquilles, et les enfilent ensuite à de petites brochettes de bois suspendues dans leurs maisons, où ils vont les prendre quand le besoin les y oblige. Le marsouin est l'animal dont ils se nourrissent le plus communément ; ils le découpent et en sèchent les lambeaux ; ils en mettent aussi la viande fraîche avec de l'eau dans un baquet de bois, où ils jettent des pierres chaudes jusqu'à ce que la viande ait assez bouilli. Ils consomment une quantité considérable d'huile, que leur fournissent les animaux marins. Les veaux marins, les loutres de mer et les baleines servent aussi à leur nourriture. Ils chassent peu : les tribus de l'intérieur

at leur fournir les peaux dont ils se

. Les oiseaux leur donnent un aliment

qui leur est plus commun ; mais, en général, c'est de la mer qu'ils tiennent leurs moyens de subsistance.

Les branches du pin de Canada et l'herbe marine dont ils saupoudrent leur kaviar, sont leurs seuls végétaux d'hiver ; le printemps leur en prépare un plus grand nombre, telles que deux espèces de racines de liliacées, douceâtres, mucilagineuses, qu'on mange crues, et qu'ils nomment *makkate* et *kouquoppa ;* leur racine *aheita,* a presque la saveur de notre réglisse ; celle de fougère est une petite racine douceâtre, insipide, servant encore à leurs alimens. Généralement, ils rôtissent et grillent tout ce qu'ils mangent.

La malpropreté de leurs repas répond à celle de leurs cabanes et de leurs personnes ; ils ne lavent jamais leurs ustensiles, et les restes dégoûtans du dîner d'aujourd'hui se mêlent avec le dîner du lendemain ; ils dépècent avec leurs dents, et ne font usage de leurs couteaux que pour les grosses pièces ; ils mangeut les racines sans les dégarnir du terreau qui les couvre ; enfin ils ne paraissent pas croire qu'il y ait rien de sale.

Ils ont des arcs, des traits, des frondes, des piques, des bâtons courts faits avec des

os, et une petite hache; la pique est armée d'une petite pointe d'os dentelée, quelquefois d'une pointe de fer; leur hache est une pierre de huit pouces de long, terminée en pointe; ils ont une autre arme de pierre, longue de 9 à 12 pouces, qui a une pointe carrée. Par la structure de leurs armes, ils paraissent se battre corps à corps.

Ils se distinguent davantage par leurs manufactures; ils tirent leurs étoffes des fibres de l'écorce du pin, qu'ils rouissent et battent comme le chanvre; ils ne les filent pas, mais les étendent sur un bâton, au bas duquel l'ouvrier, assis sur ses jarrets, les noue d'un fil tressé à un intervalle d'un demi pouce l'un de l'autre; des faisceaux qui demeurent entre les divers nœuds, remplissent les intervalles, et rendent les étoffes impénétrables à l'air; leurs habits paraissent aussi tissus; les figures qu'on y remarque ne permettent pas de croire qu'on les ait faites au métier. Leurs étoffes ont différens degrés de finesse; il en est qui sont plus douces et plus chaudes que nos plus belles couvertures de laine; ils y font entrer un petit poil ou duvet qu'ils paraissent tirer du renard et du lynx brun, qu'ils mêlent avec les grands poils de la robe des ani-

maux; les figures en sont disposées avec goût et différemment colorées.

Ils savent aussi peindre, et l'on voit sur leurs chapeaux toutes les opérations de leur pêche dessinées.

La construction de leurs pirogues est fort simple : un seul arbre creusé leur en donne une qui a 40 pieds de long, 7 de large, 3 de profondeur, et porte 20 hommes. Quelques-unes sont ornées de sculpture et de dents de veaux marins; on n'y voit d'autres siéges que des bâtons arrondis, mis en travers; elles sont légères et voguent d'une manière assurée, sans avoir besoin de balancier. Ces peuples ne connaissent pas encore l'usage des voiles.

Leur attirail de pêche est composé de filets, de hameçons, de lignes et d'un instrument long de 20 pieds, large de 4 ou 5 pouces, dont les bords sont garnis de dents aiguës d'environ 2 pouces de saillie; ils le plongent dans la ligne épaisse de l'armée des harengs, qui se prennent dans les intervalles de ces dents. Leur harpon est composé d'une pièce d'os qui présente deux barbes, dans lesquelles est fixé le tranchant d'une large coquille de moule qui forme la pointe; cet

instrument est fixé à un bâton qui a une corde à son extrémité.

Ils prennent les quadrupèdes au filet et au piége. Toutes leurs cordes sont des lanières de peau, ou des nerfs, dont il en est de très-longs. C'est à leurs outils de fer qu'on doit attribuer la dextérité avec laquelle ils travaillent le bois; ils les emploient comme ciseaux et comme couteaux. Une pierre est leur maillet, une peau de poisson leur polissoir. Ils ont de grands couteaux convexes dont le tranchant est en-dehors. Une ardoise leur sert de meule pour les aiguiser. Ils nomment le fer et tous les métaux blancs *seekemaile*. Les échanges, le commerce, ne leur étaient point étrangers et leur plaisaient. Ils ne paraissaient point tenir les métaux qu'ils possédaient, des Européens même; ils n'avaient vu aucun vaisseau avant ceux de Cook. L'explosion du fusil ne fit d'abord aucune impression sur eux; mais quand ils virent qu'une balle avait percé une de leurs cuirasses formée de six peaux les unes sur les autres, ils parurent fort émus, et la ma-

» dont on abattait un oiseau dans l'air les
t d'étonnement.

uplades ont des espèces de chefs

nommés *acweek*, dont l'autorité ne paraît pas s'étendre fort loin. L'idiôme dont elles se servent est dur, mais non guttural; il est lent, le même mot se terminant de quatre à cinq manières différentes; il a peu de prépositions et de conjonctions; sa conformité avec celui des Mexicains est assez frappante.

ILES DE LA REINE CHARLOTTE.

Ces îles forment un groupe près de la côte nord-ouest de l'Amérique, et s'étendent du 51e degré 42 minutes au 54e. degré 24 minutes de latitude nord, et du 130e. au 133e. degré 30 minutes de longitude occidentale. La terre y est en quelques endroits fort élevée; mais le sol n'est pas montueux, et il est entièrement couvert de pins, ce qui fait un contraste agréable avec la neige qui couvre perpétuellement les terrains élevés.

Les habitans de ces îles s'habillent comme ceux de Nootska, avec des fourrures; mais ils paraissent beaucoup plus sauvages. Cependant le capitaine Dixon, qui le premier des navigateurs européens toucha leurs côtes, n'a qu'à se louer de la manière dont ils agirent à son égard: il acheta d'eux un grand nombre de fourrures, et les marchés se firent

rapidement, sans bruit et avec bonne-foi. Cela n'empêcha pas un grand nombre de ces insulaires de chercher à voler les Européens; mais cette inclination au vol paraît être commune à tous les habitans de l'océan Pacifique; et c'était toujours la première chose à laquelle les navigateurs s'attendaient.

Les femmes ne sont pas belles, et, pour se défigurer davantage encore, elles ont imaginé de se fendre le dessous de la lèvre inférieure, et d'y insérer un morceau de bois assez large. Le capitaine Dixon remarqua un jour une de ces *parures de lèvres* travaillée d'une manière plus recherchée que les autres: desirant de l'acheter, il offrit à la vieille femme qui la portait une hache; mais elle rejeta cette offre avec mépris; les *tocs* (morceaux de fer plats), les bassins et plusieurs autres articles ne la tentèrent pas davantage. Il commença alors à craindre de ne pouvoir pas accomplir le marché qu'il desirait de faire, et forcé par la circonstance, il allait abandonner sa poursuite, lorsqu'un des gens de l'équipage fit voir à la vieille In- : quelques boutons qui avaient beau- d'éclat. Ils l'éblouirent au point qu'elle empressée de se défaire de sa parure

de lèvres, qu'elle avait été jusqu'alors jalouse de la conserver. Cette parure curieuse portait 3 pouces 7 huitièmes de long, et dans sa plus grande largeur 2 pouces et demi. Il y avait une écaille incrustée dedans, et elle était entourée d'une bordure de cuivre.

Les femmes étaient aussi habiles que les hommes à dérober ce qui excitait leurs desirs; elles montaient à bord du vaisseau anglais, et il était toujours très-nécessaire de les surveiller.

« Malgré cette conduite, dit le capitaine Dixon, nous avons eu d'elles une preuve de sensibilité qui nous étonna singulièrement, et que peut-être on ne remarquerait pas très-communément chez le beau sexe des pays civilisés. Un chef et sa femme parurent avoir grande envie de voir le bâtiment. Je voulus bien les satisfaire sur ce point, et pensant que la vue du vaisseau serait pour eux un sujet de parler, je leur permis de monter à bord. Ils avaient avec eux un petit enfant qu'ils paraissaient aimer tendrement, et ne pas se soucier de confier aux gens qui étaient dans leur pirogue. Le chef vint en conséquence seul sur mon bord, laissant l'enfant avec sa femme. Quand le pauvre homme

se vit sur le pont, il fut saisi d'une frayeur extrême, et commença à chanter et à se mettre dans les postures les plus humbles pour nous faire concevoir de lui une bonne opinion ; il se tranquillisa peu-à-peu, et nous parvînmes à obtenir de lui de descendre dans la cabine. Y étant resté quelque temps, il remonta sur le pont, et après avoir examiné tout ce qui pouvait piquer sa curiosité, il retourna dans sa pirogue extrêmement satisfait.

» La femme, après avoir donné à son enfant un baiser des plus tendres, s'élança sans hésiter sur notre bord, et quand elle fut arrivée sur le gaillard d'arrière, elle nous donna à entendre qu'elle n'était venue que pour voir le vaisseau. Elle sollicita notre indulgence et la permission de satisfaire sa curiosité, avec la plus touchante modestie peinte dans ses regards. Elle était proprement vêtue à la mode du pays. Son habillement de dessous, qui était fait d'une belle peau tannée, était juste à son corps, et descendait depuis le cou jusqu'au gras des jambes. Son manteau ou l'habit de dessus était assez grossier, et attaché lâche comme un jupon avec de petits cordons de peau. Lorsqu'elle eut bien vu tout ce qui avait attiré ses regards, je lui

fis présent de grains de verre enfilés, pour se faire des pendans d'oreilles, et d'un certain nombre de boutons. Elle fut enchantée de ce présent, et en témoigna sa reconnaissance du mieux qu'il lui fut possible ; mais à peine était-elle rentrée dans sa pirogue, que plusieurs femmes s'attroupèrent autour d'elle, et se mirent à parler avec beaucoup de volubilité en appercevant ses pendans d'oreilles. Vraisemblablement elles l'accusèrent d'incontinence ; car aussitôt elle serra son enfant contre son sein avec une tendresse inexprimable, fondit en pleurs, et fut un temps considérable avant que les caresses de son mari et les excuses de ses amies pussent la ramener à son premier état de gaîté et de tranquillité.

» L'harmonie étant à la fin rétablie dans la pirogue, le chef prit son enfant dans ses bras, et nous le montra pour nous faire comprendre qu'il ne lui était pas moins cher que sa femme. Il nous fit en même temps signe que, quoiqu'il n'eût point reçu de présent, il espérait que nous n'oublierions pas son enfant. Je donnai alors à l'enfant deux tocs qui firent grand plaisir à ce chef. Il y eut aussi des boutons distribués parmi les

autres femmes qui étaient dans la pirogue, et elles nous quittèrent fort contentes des présens qu'elles emportaient. Une conduite semblable doit fournir matière à réflexion à ceux qui aiment à suivre la nature dans toutes ses gradations différentes. »

ENTRÉE DE NORFOLK.

L'entrée de Norfolk gît par le 57°. degré de latitude nord, et par le 135°. degré 36 minutes de longitude ouest, méridien de Greenwich ; elle est d'une très-grande étendue. Le rivage et la côte sont garnis de pins, de noisetiers et d'autres arbres.

Les habitans sont, en général, d'une taille moyenne ; leurs membres sont droits et bien proportionnés ; mais, semblables au reste des naturels que l'on trouve sur ces côtes, ils aiment à se peindre le visage de différentes couleurs ; de sorte qu'il n'est pas aisé de découvrir quel est leur teint réel. Dixon parvint cependant à décider une femme, tant à force d'instances que par des présens de peu de valeur, à se laver le visage et les mains. « Le changement que cette ablution produisit sur sa figure, dit le navigateur anglais, nous causa la plus grande surprise. Son teint avait toute la fraîcheur et le coloris des joyeuses laitières des environs de Londres ; et l'incarnat de la jeunesse qui brillait sur ses joues, contrastant avec la blancheur de son cou, lui donnait un air char-

mant. Ses yeux étaient noirs et d'une vivacité singulière; elle avait les sourcils de la même couleur et admirablement bien marqués. Son front était si ouvert, que l'on pouvait suivre les veines bleuâtres jusque dans leurs plus petites sinuosités; enfin elle aurait pu passer pour une beauté même en Angleterre. Mais cette proportion dans les traits est détruite par une coutume fort singulière, dont nous n'avions jamais vu d'exemple auparavant, et dont je ne crois pas qu'aucun voyageur ait encore fait mention.

» Elles se font une ouverture dans la partie épaisse de la lèvre inférieure, qui est continuée par degrés en une ligne parallèle à la bouche et d'une longueur semblable. Elles insèrent dans cette ouverture un morceau de bois de forme elliptique, et d'environ un demi-pouce d'épaisseur. La surface en est creusée de chaque côté à-peu-près comme une cuiller, excepté que le creux n'est pas aussi profond. Les deux bouts sont aussi creusés en forme de poulies, pour que cet ornement précieux soit plus fortement attaché à la lèvre, qui, par ce moyen, est presque toujours élargie d'au moins 3 pouces en direction horizontale, et conséquemment défigure tous les traits de la partie inférieure du visage. Ce morceau de bois curieux n'est porté que par les femmes, et semble être regardé, dans l'entrée de Norfolk, comme une marque de distinction; car tout le sexe ne le

porte pas indifféremment, comme aux îles de la Reine Charlotte, mais seulement les femmes qui paraissent être d'un rang supérieur à celui du plus grand nombre. »

Cette incision curieuse dans la lèvre inférieure des femmes n'a jamais lieu dans leur enfance ; ce n'est guère qu'à quatorze ou quinze ans que l'on commence à leur percer le centre de la lèvre inférieure dans la partie épaisse voisine de la bouche, et l'on y introduit un fil d'archal pour empêcher l'ouverture de se fermer. Cette incision est agrandie graduellement, et le morceau de bois que l'on y attache est augmenté en proportion. On en voit souvent qui ont 3, et même 4 pouces de longueur, sur une largeur presque semblable; mais cela n'arrive, en général, que quand les femmes sont avancées en âge, et que, conséquemment, elles ont les muscles très-relâchés.

Les inclinations et les mœurs de ces peuples ressemblent à celles que l'on remarque sur toutes les parties de cette côte. Ils mirent beaucoup d'ordre et de régularité dans leur trafic avec les Européens. Ils arrivaient toujours vers les vaisseaux à la pointe du jour, et ne manquaient jamais de chanter pendant plus d'une demi-heure avant de parler d'affaires. Le chef de la tribu avait l'entière direction du commerce de ceux qui lui obéissaient, et prenait des peines infinies pour disposer avantageusement des fourrures qui
artenaient.

Si une tribu s'avançait, tandis que le chef d'une autre était en affaire avec les Anglais, elle attendait avec patience qu'il eût fini; et si elle pensait qu'il eût fait un bon marché, elle le chargeait ordinairement de vendre les fourrures qu'elle apportait. Il arrivait quelquefois, cependant, que ces tribus se portaient respectivement envie, et qu'elles mettaient en usage toutes sortes de moyens de soustraire aux yeux les unes des autres ce qu'elles avaient obtenu en échange de leurs marchandises.

Vers midi, ces Indiens se retiraient au rivage pour manger, et revenaient ensuite aux vaisseaux. Ils retournaient manger encore à quatre heures de l'après-midi; et s'ils reparaissaient, ce n'était plus que pour s'amuser. Le soir ils se mettaient à chanter comme le matin, et ne cessaient qu'à l'approche de la nuit.

Leurs vêtemens sont de peaux cousues de différentes manières ensemble, mais toujours proprement et avec solidité.

Leurs habitations sont les plus chétifs réduits dont il soit possible de se faire une idée. Quelques pieux fichés en terre, sans ordre, sans régularité, entourés et couverts de planches qui n'ont aucune liaison les unes avec les autres; voilà ce qui constitue les huttes de ces Indiens; elles sont construites avec si peu de soin, qu'elles ne peuvent pas mettre à l'abri de la neige ou de la pluie. Il n'y a point d'ouverture particulière par où la fu-

mée puisse passer, et elle s'échappe par les fentes nombreuses qui se trouvent de toutes parts dans ces misérables édifices.

L'intérieur de ces maisons offre un tableau parfait de la malpropreté et de l'indolence de ceux qui les habitent. Ils jettent dans un coin de leurs cabanes, les os et les restes de viande qui ont servi à leurs repas ; dans l'autre, ils conservent des amas de poissons gâtés, des morceaux de viande corrompue, de la graisse, de l'huile, etc. ; en un mot, l'ensemble fait voir dans quel état de misère l'homme peut exister. Ces peuples paraissent cependant satisfaits de leur situation.

Il est probable que la principale raison qui détourne les Indiens d'apporter plus de soin dans la construction de leurs demeures, est que leur séjour dans un endroit n'est jamais que momentané. Dès que le chef d'une tribu voit que la chasse ou la pêche sont moins abondantes dans le lieu qu'il habite, il abat sa hutte, en transporte les planches dans sa pirogue, et va chercher ailleurs une position qui lui convient davantage ; lorsqu'il l'a trouvée, il construit son habitation sur le même plan et avec aussi peu d'art que la précédente.

Ils sont habiles pêcheurs. Leurs lignes sont faites d'intestins ou de nerfs d'animaux, armées d'un hameçon de bois. Ils ont coutume de fixer ces lignes à une vessie ou deux, en forme de bouée. Un seul homme suffit pour avoir l'œil à cinq ou six de ces vessies.

Ils préparent leurs mets en mettant des cailloux brûlans dans une espèce de panier d'osier où sont des morceaux de veau marin, de marsouin et d'autres poissons, qu'ils couvrent ensuite avec soin. Quelquefois ils font de la même manière du bouillon et de la soupe de poisson.

Ils aiment singulièrement à mâcher une plante qui paraît être une espèce de tabac, à laquelle ils mêlent ordinairement de la chaux, et quelquefois l'écorce intérieure du pin, avec la substance résineuse qu'ils savent en extraire.

La manière dont ces Indiens disposent de leurs morts est digne d'être remarquée. Ils séparent la tête du corps; et après avoir enveloppé l'une et l'autre partie dans des fourrures, ils enferment la tête dans une boîte carrée, et le corps dans un coffre oblong. A chaque extrémité du coffre dans lequel le corps est contenu, se trouve un gros pieu d'environ 6 pieds de hauteur, qui est enfoncé obliquement dans la terre; de sorte que les extrémités de ces pieux se joignent, et sont liées l'une à l'autre avec une corde.

A environ deux pieds du sommet de ces deux pièces de bois, s'avance, en travers, une autre petite pièce, très-artistement attachée à chaque pieu: c'est sur cette dernière qu'est posée la boîte dans laquelle est renfermée la tête, et qui y est fixée par un très-gros câble. Cette boîte est souvent ornée d'une double ou d'une triple rangée de petits coquillages,

et quelquefois de dents, qui sont incrustées dans le bois avec beaucoup d'adresse. Elle est en outre peinte de différentes couleurs; mais les pieux sont toujours blancs.

ENTRÉE DU PRINCE GUILLAUME.

Cette entrée se trouve par le 60e. degré 30 minutes de latitude nord, et par le 146e. degré de longitude, méridien de Greenwich. Cook la découvrit. Dès que les naturels apperçurent ses vaisseaux, ils se jetèrent dans leurs pirogues et vinrent au-devant de lui. Ils se tinrent à quelque distance, poussant des cris, étendant et rapprochant les bras; ensuite ils entonnèrent une chanson. L'un d'eux agitait en l'air un habit blanc; un autre se tenait dans sa pirogue absolument nu, debout et immobile, les bras étendus en croix. Les Anglais les accueillirent, et ils se hasardèrent de monter à bord.

Les habitans du continent et des îles voisines de l'entrée, sont d'une taille ordinaire, et quelques-uns sont petits; leurs épaules sont carrées, leur poitrine large, leur cou épais et court, leur face aplatie et large, leur tête fort grosse; leur nez offre une pointe pleine, arrondie, crochue, ou se retroussant en haut à son extrémité; ils ont les dents larges, blanches, égales, bien rangées; les cheveux noirs, épais, lisses et forts, peu de barbe, mais roide et hérissée; les vieillards en ont une large, épaisse et lisse.

Leurs traits sont variés ; mais, en général, leur physionomie annonce la bonhomie, la vivacité, la franchise. Les traits de leurs femmes ont plus de délicatesse. Quelques-unes ont le teint blanc, sans aucun mélange de rouge ; la peau des hommes est basanée.

Tous, hommes et femmes, s'habillent de la même manière. Ils ont une espèce de robe qui descend jusqu'à la cheville du pied, qui quelquefois n'atteint qu'aux genoux. Les manches descendent jusqu'au poignet. Elle est composée de fourrures de loutres de mer, de renards gris, de ratons, de martres ou de veaux marins; le poil est en dehors : quelques-unes sont faites de peaux d'oiseaux dont il ne reste que le duvet. Les coutures des peaux sont ornées de bandes de cuir. Quand il pleut, on couvre cette robe avec une autre faite de boyaux de baleine, ou de quelque autre gros animal; et cette seconde robe serre si exactement le cou et les poignets, que lorsque le sauvage est assis dans sa pirogue de peaux, et qu'il a relevé les pans de cette robe autour du trou où il est assis, il ne craint ni l'eau de la mer, ni celle de la pluie.

En général, ils ne se couvrent ni les jambes ni les pieds ; mais quelques-uns portent des bas de peau qui remontent jusqu'à la cuisse; presque tous ont des mitaines de peau d'ours ; ceux qui couvrent leur tête, la chargent d'un chapeau de paille ou de bois, en forme de cône tronqué, qui ressemble à une

tête de veau marin. Les hommes portent leurs cheveux longs. Les deux sexes ont les oreilles percées de plusieurs trous dans le haut et dans le bas, et ils y suspendent de petits paquets de coquillages tubuleux ; ils ont aussi la cloison du nez traversée de tuyaux de plumes ou de parties de coquillages, enfilés à un cordon.

Quelques-uns ont la lèvre inférieure coupée dans la direction de la bouche au-dessous de sa partie renflée. On fait cette incision aux enfans, quand ils tètent encore, et elle devient assez considérable pour que la langue la traverse. Celui de nos marins, dit Cook, qui le premier vit un de ces hommes ornés de cette manière, assurait qu'il avait deux bouches ; et, en effet, on l'aurait cru. Ils y insèrent un coquillage plat dont le bord extérieur est découpé et offre l'apparence d'une rangée de dents. Quelques autres ont cette lèvre inférieure percée de plusieurs trous, où ils insèrent des coquillages, en forme de clous, dont les pointes se présentent en dehors. Ils portent aussi des colliers et des bracelets de grains de verre, fondus en Europe, des coquillages ou d'autres matières. Les hommes s'enduisent le visage d'un rouge éclatant et d'une couleur noire ou bleue ; les femmes se barbouillent le menton d'une substance noire qui se termine en pointe sur les joues. « Je n'ai jamais vu de sauvages, dit Cook, se donner tant de peines pour se défigurer. »

Ils ont deux espèces de canots; l'un est grand, fait de pièces flexibles de bois entrelacées et recouvertes de peaux; l'arrière ressemble un peu à la tête d'une baleine: l'autre est petit et semblable à celui des Eskimaux; c'est, en quelque manière, une outre de peau à laquelle ils donnent cette forme commode, et où ils sont comme enfermés jusqu'à la ceinture. Outre les armes que l'on retrouve chez les autres peuplades de cette côte, ils ont une armure ou cotte de maille faite de lattes fort légères, si bien jointes par des nerfs d'animaux, si flexibles et si serrées, que les dards ne la pénètrent point, et qu'elle ne nuit point aux mouvemens; mais elle ne couvre que la poitrine, l'estomac et le ventre.

Tout ce qu'ils fabriquent est aussi bien uni que s'ils avaient les outils nécessaires; et un artiste européen ne pourrait rien faire de plus parfait. Ils ont des plats de bois de forme ronde ou ovale; d'autres sont cylindriques et profonds; des lanières de cuir en attachent les flancs au fond qui les supporte; ils font de jolis paniers marquetés et d'un tissu si serré, qu'on peut y mettre de l'eau; ils fabriquent des modèles en bois de leurs canots, de petites statues de quatre à cinq pouces, vêtues de fourrures, ornées de plumes, et ayant la tête chevelue. Pour tous ces travaux, ils n'ont qu'une hache de pierre et des couteaux de fer.

Ils mangent du poisson sec, de la chair

bouillie ou rôtie, des racines de fougère, cuites au four, et la partie intérieure de l'écorce du pin; ils conservent de la neige dans des vases pour la boire. Ils mangent avec décence et propreté, se tiennent de même, ne s'enduisent ni de graisse ni de saletés, et nétoient avec soin leurs vases et leurs canots. Ils n'ont de métaux que le fer et le cuivre; ils en forment les pointes de leurs traits et de leurs lances.

Leur langue paraît offrir de grandes difficultés par la diversité de signification qu'ils donnent au même mot.

OUNOLASHKA.

L'île d'Ounolashka est située au fond de la mer du Sud, vers le 54°. degré de latitude nord, et le 155°. de longitude ouest, méridien de Greenwich.

Le capitaine Cook relâcha sur ses côtes dans son dernier voyage. Les naturels vinrent au-devant de lui dans leurs pirogues, et lui remirent une petite boîte de fer où était une lettre par laquelle les directeurs du comptoir russe, établi dans cette île, l'invitaient à y séjourner quelque temps. Cet établissement russe est fort peu de chose; il ne consistait alors qu'en une maison et deux magasins. Des Kamtchadales et des naturels du pays servaient de domestiques aux Russes; d'autres insulaires indépendans vivaient aux environs de l'établissement; ceux qui appar-

tenaient aux Russes étaient tous des hommes; on les enlève ou on les achète quand ils sont jeunes. Tous se nourrissent des mêmes alimens; mais les mets des Russes sont mieux apprêtés : ils savent rendre très-bonne la chair de baleine, et font un poudding avec le kaviar du saumon broyé et frit qui leur tient lieu de pain. Le pain ordinaire y est une friandise; l'eau et le jus de quelques baies leur servent de boisson. L'objet de cet établissement était le commerce des fourrures.

Venons aux habitans du pays. Ce sont des hommes bons et paisibles; leur honnêteté pourrait servir de modèle; mais elle est due peut-être à l'esclavage où les Russes les ont réduits : ceux-ci ont employé la rigueur pour y établir le bon ordre, ou l'ordre convenable à leurs intérêts; mais cette sévérité a au moins établi la paix entre ces peuplades.

Ces hommes sont de petite taille, ont de l'embonpoint et de belles proportions, le cou un peu court, le visage joufflu et basané, la barbe peu fournie, les yeux noirs, les cheveux noirs et lisses, qui flottent par derrière; les femmes les relèvent en touffes. La forme des habits est la même pour les deux sexes; mais ceux des femmes sont de veaux de mer, ceux des hommes, de robes d'oiseaux, sur lesquels est une jaquette de boyaux impénétrable à la pluie. Ils portent un chapeau de bois, de forme ovale, relevé en pointe sur le devant, et peint ordinairement en vert; la

coiffe en est garnie de longues soies d'un animal de mer, auxquelles pendent des grains de verre. Les femmes se font des piquetures légères sur le visage, et se percent la lèvre inférieure; tous les hommes ont des pendans d'oreilles.

Ils se nourrissent des productions de la mer, d'oiseaux, de racines, de baies, même de goëmon; ils conservent une partie de ces alimens pour l'hiver; ils font quelquefois bouillir ou griller leurs vivres, ou dans des chaudrons de cuivre, ou sur une pierre plate garnie d'argile sur les bords. Le chef mangea devant Cook du poisson cru, placé sur des herbes qui lui servaient d'assiette; ses domestiques lui coupaient des tranches, qu'il avalait avec sensualité; et il laissa les restes à ses gens.

Comme ces insulaires ne se peignent point le corps, ils sont moins malpropres que les habitans de la côte; mais leurs cabanes sont de véritables tanières. Pour construire ces édifices, ils creusent un espace de 40 à 50 pieds de long, sur 16 à 20 de large, et forment sur cette excavation un toit avec le bois que la mer amène sur les côtes, le recouvrent d'herbe et de terre, y font à chaque extrémité deux ouvertures carrées pour recevoir le jour, et pour entrer ou sortir, au moyen d'un pieu entaillé, qui leur sert d'échelle. Plusieurs familles s'y logent ensemble, séparées par des branches de bois; elles y couchent et y travaillent dans une

espèce de fossé couvert de nattes qui entoure la maison. C'est la seule partie de la cabane qui soit un peu propre, et c'est autour d'elle qu'ils placent leurs habits, leurs nattes, leurs fourrures, qui font leurs seules richesses.

Ils ont des jattes, des cuillers, des seaux, des paniers, des pots à boire, quelquefois un chaudron. Ces meubles sont assez bien faits; cependant ils ne paraissent pas avoir d'autres outils que des couteaux et des haches. Ils ont peu de fer, et n'en desirent pas davantage; ils ne demandèrent aux Anglais que des aiguilles; celles dont ils se servent sont d'os; ils font avec des nerfs des broderies curieuses. Presque tous fument, et ce luxe semble les réduire à la pauvreté.

Les femmes sont les tailleurs, les cordonniers, les constructeurs et les couvreurs des canots; les hommes en fabriquent la charpente, et font des paniers d'herbes jolis et solides. Une pierre creusée, dans laquelle ils placent de l'huile et de l'herbe sèche, leur tient lieu de lampe, de poële et de foyer. Pour faire du feu, ils frottent une pierre de soufre et la frappent avec une autre; ou ils roulent fortement un bâton épointé dans le creux d'une planche, et au bout de quelques minutes ils ont du feu.

Ils semblent n'avoir aucune arme offensive ou défensive, sans doute parce que les Russes les ont désarmés; peut-être leur ont-ils aussi

interdit les grandes pirogues, car ils n'en ont point non plus; et Cook n'a vu nulle part des canots aussi petits que ceux dont se servent ces insulaires. La construction en est à-peu-près la même que celle des canots dont nous avons parlé. L'insulaire, assis dans le trou de sa pirogue couverte de peaux, peut la serrer comme une bourse autour de son corps; il ferme de tous côtés l'accès à l'eau, et une éponge lui sert à enlever celle qui peut s'y introduire; une pagaie double qu'il tient par le milieu, et dont il frappe l'eau d'un mouvement vif et régulier, d'abord d'un côté, ensuite de l'autre, lui sert à à le guider avec vîtesse où il lui plaît, et en ligne droite.

Leur attirail de chasse et de pêche est toujours dans leurs pirogues, assujéti par des bandes de cuir. Leurs instrumens, semblables à ceux des Groënlandais, sont tous de bois ou d'os; la pointe de leurs dards n'a qu'un pouce de long; ces dards sont d'une construction singulière, et qui annonce beaucoup d'adresse. Ils harponnent le poisson sur la mer ou dans les rivières; ils se servent aussi d'hameçons et de lignes, de filets et de verveux; les hameçons sont faits avec des os, et les lignes avec des nerfs.

On trouve sur les côtes la baleine, le dauphin, le marsouin, l'épée de mer, la plie, la morue, le saumon, la truite, la sole et plusieurs autres espèces de poissons; la plie

et le saumon sont les plus communs ; ce sont eux qui nourrissent presque seuls les habitans, et avec les morues, ce sont les seuls qu'ils conservent pour l'hiver.

Les veaux de mer et tous les animaux de la famille des phoques sont moins communs ici que dans les autres mers, parce que toutes les îles et le continent qu'elles bordent sont habités, et que les peuplades qui y sont établies, les chassent pour s'en nourrir ou s'en faire des vêtemens. Autour des glaces fixes ou mouvantes, on trouve une grande quantité de chevaux marins, et c'est aussi dans ces parages qu'on trouve la loutre de mer.

Les oiseaux de mer n'y sont pas aussi nombreux ou aussi variés que dans les parties septentrionales de l'océan Atlantique; mais il en est qu'on ne voit pas ailleurs. Les oiseaux de terre y sont en moindre nombre encore. Il y a peu d'insectes, et les moustiques seuls y sont nombreux; le lézard est le seul reptile que les Anglais y virent. Les insulaires n'ont rendu aucun animal domestique ; ils n'ont pas même de chiens. Le renard, la belette, le lièvre et la marmotte sont à-peu-près les seuls quadrupèdes que l'on trouve dans cette île.

La mer et les rivières fournissent tous les alimens des habitans ; elles leur fournissent aussi les bois de construction, car on ne voit pas un seul arbre sur cette île ni sur celles

qui l'avoisinent, ni même sur les côtes de cette partie de l'Amérique. Cook observe qu'il n'en put découvrir la raison. « Si les graines des plantes, dit-il, sont transportées par les vents d'un bout du monde à l'autre, comme on nous l'assure; s'ils les répandent sur les îles perdues dans le sein de l'Océan, pourquoi n'en ont-ils point transporté ici ni sur les îles voisines? La terre y paraît fertile et semble n'attendre que des semences pour donner abondamment de nouvelles productions. Peut-être la nature a refusé à ce sol la puissance de produire des arbres, si l'art n'en vient aider la végétation. Les bois qui flottent sur ces rivages viennent de l'intérieur de l'Amérique : sans doute ils sont déracinés par les torrens et amenés par les fleuves; peut-être aussi la mer et les vents en amènent-ils des côtes boisées qui sont plus au midi. »

Ounalashka offre une grande variété de plantes, dont plusieurs sont les mêmes qu'en Europe et en différentes parties de l'Amérique, et sur-tout à Terre-Neuve; quelques-unes se voient au Kamtchatka. Telle est la *saranne*, racine de la famille des lis, qui est de la grosseur de la racine de l'ail, ronde, composée d'un grand nombre de cayeux; ses graines ressemblent au gruau. Le terrain, en général, est cultivable; on pourrait y nourrir des bestiaux; mais les Russes, comme les habitans, se contentent des dons volontaires de la nature.

Les habitans ensevelissent leurs morts au sommet des collines, et ils élèvent un petit mondrain sur le tombeau. « Je fis un jour, dit Cook, une promenade dans l'intérieur de l'île et vis plusieurs de ces cimetières. L'un d'eux était sur le chemin qui mène du havre au village; il offrait un tas de pierres auquel les passans ne manquaient pas d'en ajouter une. Je ne sais quelles idées ils se font de la divinité, de l'état des ames après la mort, de la religion en un mot; j'ignore aussi quels sont leurs amusemens. »

Ils sont entre eux d'une gaîté et d'une affection remarquables; ils se conduisent avec beaucoup de civilité lorsqu'ils ont affaire à des étrangers. La vie n'est pas longue parmi eux; Cook n'y a vu personne dont les traits annonçassent plus de soixante ans; peu d'entre eux paraissent en avoir cinquante. Les travaux pénibles abrègent sans doute leurs jours.

Aux ressemblances qu'ils ont avec les Groënlandais et les Eskimaux, dans leur figure, leurs vêtemens, leurs instrumens, leurs pirogues, il faut ajouter celles de la langue : l'analogie en est frappante. Elle sembla suffisante au capitaine Cook pour lui faire avancer que toutes ces peuplades sont de la même race; et cette observation donne à croire qu'il existe au nord une communication entre la partie occidentale de l'Amérique et la partie orientale; communication qui peut être fermée aux

vaisseaux par les glaces et par d'autres tacles.

C'est ici que nous bornerons notre co En suivant Cook jusqu'au 70°. degré, s'arrêta, nous ne trouverions rien qui pût offrir quelque chose de nouveau : la r est embarrassée de glaces, comme cel les Hollandais vont pêcher la baleine; l de l'Amérique est presque déserte, et d'Asie est habitée par les Tchoustkis, nous avons déjà vus. Nous avons par le globe dans tous les sens, visité les n des deux grands continens et celles qui s réfugiées dans les principales îles des océans; nous avons pris une idée des m qui caractérisent les peuples et semble séparer par classes; nous avons obser principaux traits qui diversifient la n sous les différens climats : c'était le bu nous nous étions proposé; si nous l'avo teint, notre tâche est achevée; et si notr vail n'est pas inutile, nous aurons not compense.

FIN.

Les habitans ensevelissent leurs morts au sommet des collines, et ils élèvent un petit mondrain sur le tombeau. « Je fis un jour, dit Cook, une promenade dans l'intérieur de l'île et vis plusieurs de ces cimetières. L'un d'eux était sur le chemin qui mène du havre au village; il offrait un tas de pierres auquel les passans ne manquaient pas d'en ajouter une. Je ne sais quelles idées ils se font de la divinité, de l'état des ames après la mort, de la religion en un mot; j'ignore aussi quels sont leurs amusemens. »

Ils sont entre eux d'une gaîté et d'une affection remarquables; ils se conduisent avec beaucoup de civilité lorsqu'ils ont affaire à des étrangers. La vie n'est pas longue parmi eux; Cook n'y a vu personne dont les traits annonçassent plus de soixante ans; peu d'entre eux paraissent en avoir cinquante. Les travaux pénibles abrègent sans doute leurs jours.

Aux ressemblances qu'ils ont avec les Groënlandais et les Eskimaux, dans leur figure, leurs vêtemens, leurs instrumens, leurs pirogues, il faut ajouter celles de la langue: l'analogie en est frappante. Elle sembla suffisante au capitaine Cook pour lui faire avancer que toutes ces peuplades sont de la même race; et cette observation donne à croire qu'il existe au nord une communication entre la partie occidentale de l'Amérique et la partie orientale; communication qui peut être fermée aux

vaisseaux par les glaces et par d'autres obstacles.

C'est ici que nous bornerons notre course. En suivant Cook jusqu'au 70e. degré, où il s'arrêta, nous ne trouverions rien qui pût nous offrir quelque chose de nouveau : la mer y est embarrassée de glaces, comme celle où les Hollandais vont pêcher la baleine; la côte de l'Amérique est presque déserte, et celle d'Asie est habitée par les Tchoustkis, que nous avons déjà vus. Nous avons parcouru le globe dans tous les sens, visité les nations des deux grands continens et celles qui se sont réfugiées dans les principales îles des deux océans; nous avons pris une idée des mœurs qui caractérisent les peuples et semblent les séparer par classes; nous avons observé les principaux traits qui diversifient la nature sous les différens climats : c'était le but que nous nous étions proposé; si nous l'avons atteint, notre tâche est achevée; et si notre travail n'est pas inutile, nous aurons notre récompense.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
NTENUES DANS CE VOLUME.

rs-Unis d'Amérique,	pag.	6
nada,		91
Terre-Neuve,		134
brador et la baie d'Hudson,		138
oënland,		153
GE VERS LE POLE DU NORD,		194
itzberg,		206
QUES ILES DE LA MER DU SUD,		226
ouvelle-Hollande,		Id.
lle-Zélande,		253
Otahiti,		271
Iarquises,		303
ominica,		Id.
inte-Christine,		305
es Amis,		309
mouka,		315
e,		318
,		319
de Wateevo,		321
ouvelle-Calédonie,		330
andwick,		334

Wahoo, 351
Attowi, 356
Nootska ou Entrée du roi Georges, 374
Iles de la reine Charlotte, 389
Entrée de Norfolk, 394
Ounolashka, 404

Fin de la table du sixième et dernier volume.

De l'Imprimerie de B. IMBERT, rue de la Vieille-Monnaie, nº. 12.

vaisseaux par les glaces et par d'autres obstacles.

C'est ici que nous bornerons notre course. En suivant Cook jusqu'au 70e. degré, où il s'arrêta, nous ne trouverions rien qui pût nous offrir quelque chose de nouveau : la mer y est embarrassée de glaces, comme celle où les Hollandais vont pêcher la baleine; la côte de l'Amérique est presque déserte, et celle d'Asie est habitée par les Tchoustkis, que nous avons déjà vus. Nous avons parcouru le globe dans tous les sens, visité les nations des deux grands continens et celles qui se sont réfugiées dans les principales îles des deux océans; nous avons pris une idée des mœurs qui caractérisent les peuples et semblent les séparer par classes; nous avons observé les principaux traits qui diversifient la nature sous les différens climats : c'était le but que nous nous étions proposé; si nous l'avons atteint, notre tâche est achevée; et si notre travail n'est pas inutile, nous aurons notre récompense.

FIN.

Wahoo, 352
Attowi, 356
Nootska ou Entrée du roi Georges, 374
Iles de la reine Charlotte, 389
Entrée de Norfolk, 394
Ounolashka, 404

Fin de la table du sixième et dernier volume.

De l'Imprimerie de B. IMBERT, rue de la Vieille-Monnaie, n°. 12.